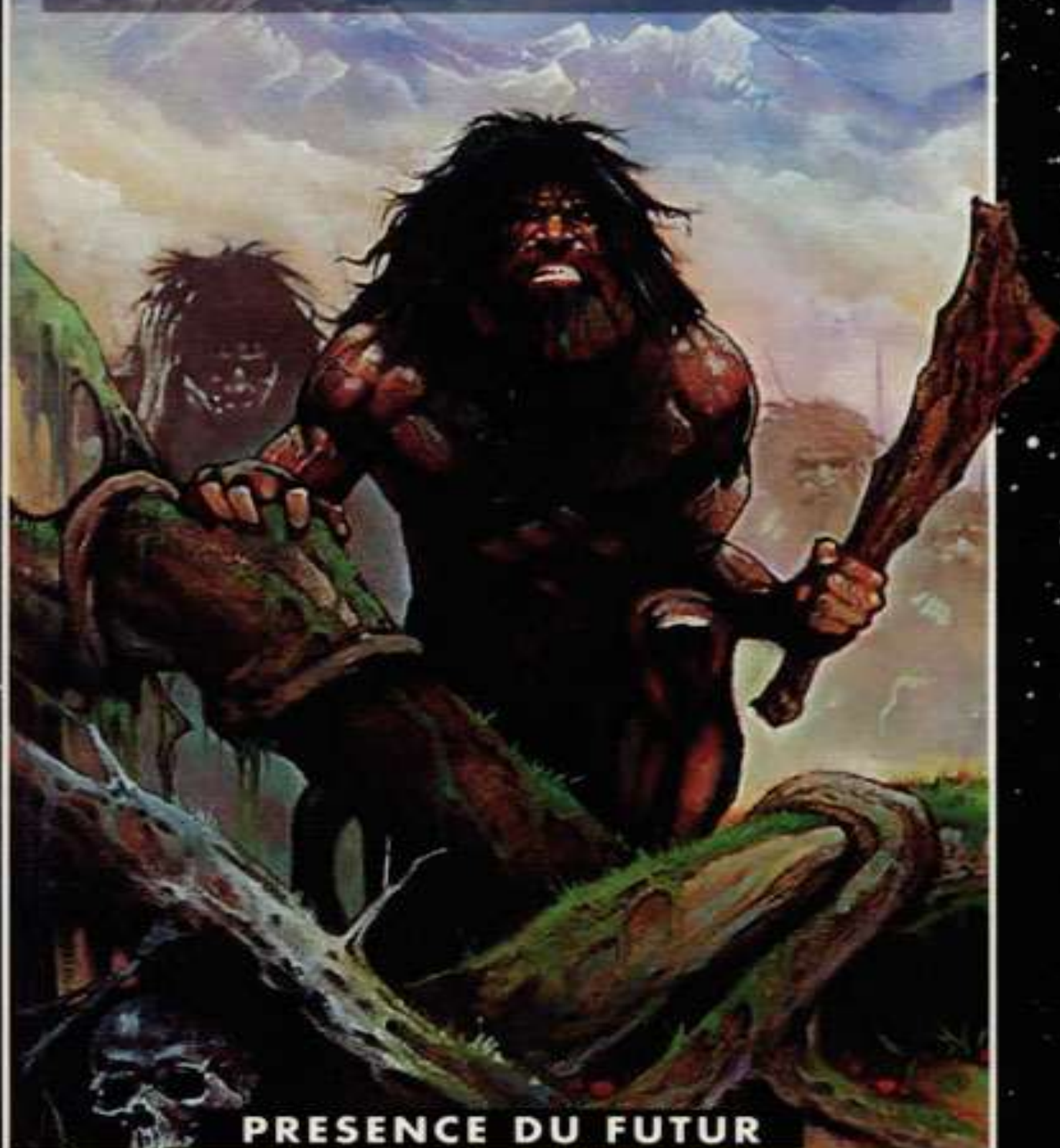


**D. MORLOK**

# **Le clan du Grand Crâne**



**PRESENCE DU FUTUR  
FANTASY**

**Denoël**

D. MORLOK  
Alias SERGE BRUSSOLO

# Le clan du Grand Crâne

(La saga de Shag l'Idiot - 1)  
Roman



DENOËL

© 1998, by Éditions Denoël  
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris  
ISBN 2.207.24776.7  
B 24776.8

# 1

Gort leva la hache vers la lune, pour que la lumière de l'astre fasse scintiller le tranchant de la pierre polie. C'était une arme très lourde, que seul son bras pouvait manier, et il en éprouvait une grande fierté. La horde frissonna de terreur. Gort était grand, épais. Comme le voulait la coutume, il avait cessé de se laver du jour où il était devenu chef de clan, de manière que le sang de ses ennemis lui couvre le corps d'une pellicule coagulée d'un brun noir qui s'écaillait aux plis de la peau. Ses mains, ses bras, sa barbe, avaient tous cette même couleur d'hémorragie, à tel point qu'il semblait avoir été immergé dans un lac de sang. Au premier regard on savait qu'il s'agissait d'un tueur, d'un meneur d'hommes, d'un casseur de crânes.

Gort possédait des membres aussi épais que des troncs d'arbre, sa barbe s'étalait sur sa poitrine en un éventail rigide aux poils soudés par le jus des viandes et les débris de ses derniers repas. Il était très fier de sa tête qu'il estimait plus grosse que celle des autres membres de la tribu, et qu'il mesurait chaque semaine au moyen d'un morceau de ficelle pour voir si elle continuait à grossir.

— Ce soir est le soir du festin ! lança-t-il avec un rugissement. Nous avons trop tardé, il faut reconstituer nos forces mentales avant de devenir des crétins... Je vous ai bien observés au cours des dernières semaines, vous tous... J'ai pu suivre les progrès de la bêtise dans vos pauvres têtes. Je vous ai vus, jour après jour, perdre vos facultés, hésiter, vous tromper...

Il parlait d'une voix sourde qui grondait dans sa poitrine et que la voûte de la caverne amplifiait à son tour. À la différence des autres chefs de clan il se complaisait à rester nu, car il savait que sa musculature et son énorme pénis en imposaient aux hommes comme aux femmes. Personne ne pouvait rivaliser avec lui, ni par la force ni par l'intelligence. Seul Shag, le jeune Shag, savait que Gort vieillissait et qu'il s'isolait dans la forêt

pour arracher un à un les poils gris qui surgissaient dans le buisson de ses pectoraux ou la touffe de son pubis.

Le feu ronfla, les branches d'acacia jetèrent des tourbillons d'étincelles qui semblèrent souligner les propos du chef.

Le clan courbait l'échine. Les femmes et les enfants étaient restés très en arrière, tout au fond de la grotte. Beaucoup d'hommes étaient nus, non pas parce qu'ils voulaient singer leur chef mais parce qu'ils étaient devenus trop idiots pour nouer les peaux de bêtes dont ils s'enveloppaient d'ordinaire. C'était d'ailleurs à cela qu'on diagnostiquait les progrès de la malédiction : quand les membres d'une tribu commençaient à se promener le cul à l'air et les mains vides, ne portant plus ni armes ni outils. Alors les regards se délavèrent, les yeux devenaient vides, perpétuellement interrogateurs, trahissant une constante stupeur devant l'énigme d'un monde devenu trop complexe.

Shag s'aplatit un peu plus dans la poussière et gémit, comme si les paroles de Gort le terrifiaient. Il devait jouer les imbéciles s'il voulait survivre, il l'avait très tôt compris et, depuis des années, il s'appliquait à se faire passer pour un débile. Parfois, il faisait semblant de ne plus savoir allumer le feu, ou bien – dans les cas extrêmes – il feignait de chercher sa bouche à tâtons et s'enfournait la nourriture dans les oreilles. Personne n'avait le cœur à rire de lui, car tous se savaient menacés par la malédiction des Juges. Leur cerveau était imparfait ; non seulement il ne pouvait pas espérer se développer, mais il était constamment menacé de régression. Rien n'était inscrit à demeure dans les méandres de la mémoire ; le savoir le plus simple pouvait ainsi se trouver remis en question... et tout simplement s'effacer au bout d'un moment. On commençait par oublier son nom, on ne savait plus qui était sa femme, son fils. On ne se rappelait plus comment nouer un pagne de cuir autour de ses hanches ou fixer un étui pénien à sa queue, puis on finissait par ne plus retrouver le chemin de la caverne, et l'on se perdait dans la forêt.

— Je vous ai observés, répéta Gort. Vous tous... Toi, Morgo, l'autre nuit, j'ai bien vu que tu ne savais même plus comment t'y prendre pour copuler avec ta femme. Elle a dû t'aider... et

pourtant nous savons tous que les femelles ont encore moins de cervelle que les mâles. D'ailleurs elles ne parviennent pas à parler aussi bien que les hommes et ne sont pas capables de retenir autant de mots que nous. C'est pourquoi il convient de leur parler très simplement si l'on veut être compris... et obéi.

Gort, lui, aimait employer un vocabulaire compliqué, que beaucoup d'hommes du clan comprenaient d'ailleurs mal. C'était sa coquetterie, il agissait ainsi pour montrer que son cerveau était plus gros que celui de ses sujets, et sa mémoire plus vivace. Car la perte progressive de la parole était également l'un des symptômes de la malédiction. Les mots s'effaçaient les uns après les autres, et l'on restait impuissant, le doigt pointé vers des choses, des objets qu'on ne savait plus nommer. « Ça... Ça... », bégayait-on. Le mal ne touchait pas spécialement les vieillards comme on aurait pu le croire. On pouvait en être frappé à n'importe quel âge de la vie.

Shag se tortilla dans la poussière et se jeta des poignées de cendre froide sur la nuque. Il s'obligeait à rester nu malgré le froid nocturne car il voulait donner l'impression de ne plus savoir faire un nœud. Il avait un corps maigre mais dur, aux os tapissés de muscles nerveux, longilignes et déjà couverts de cicatrices. Il gardait les cheveux longs, tombant sur les épaules, afin de dissimuler le volume de son crâne, alors que les hommes faits avaient plutôt tendance à se raser la tête pour prouver qu'ils étaient dotés d'un crâne avantageux.

Shag s'appliquait à jouer au petit garçon ; pour cette raison il s'épilait en secret la toison pubienne et se rasait les poils des aisselles, des jambes. La nuit, il s'entortillait le bas du corps dans une fourrure pour dissimuler ses érections. Les gamins étaient moins menacés que les adultes car on les considérait comme mentalement peu développés. Il essayait donc de gagner du temps.

— Toi, Balao, grogna Gort, je t'ai vu tout empêtré des silex qui te servent d'ordinaire à allumer le feu. Tu les regardais comme si tu ne les avais jamais vus de ta vie. Et à un moment tu as tenté de les manger, comme si c'étaient des œufs qu'on pouvait gober. Ne prétends pas le contraire. Tous, vous êtes *tous*

en train de régresser. Je le sais. Si je n'interviens pas, d'ici trois lunes vous ne saurez même plus trouver votre bouche pour vous nourrir. Vous mangerez votre merde, vous pousserez des cris inarticulés. C'est pourquoi j'ai décidé que cette nuit serait la nuit du festin. Prenez vos armes. Que les plus idiots imitent les plus intelligents. Il faut que vos cervelles se revivifient, je vais vous conduire jusqu'à un autre clan, en amont de la cité des idoles. Ce sont des nomades, je les ai observés, ils sont plus intelligents que nous, ils fabriquent des outils dont je ne comprends pas le fonctionnement. *C'est bien*, cela signifie que leurs cerveaux sont bons à manger, et qu'ils nous communiqueront leur force. Nous allons les surprendre au cœur du sommeil, nous leur casserons la tête et nous dévorerons leurs cervelles, ainsi la malédiction s'éloignera de nous pour quelque temps.

— Oui, oui, tu as raison, gémirent les hommes prosternés dans la poussière. Il faut y aller.

La perspective du combat les terrifiait, mais ils avaient encore plus peur de la malédiction des Juges, cette entrave posée dans leur esprit par la main divine et qui non seulement leur interdisait l'accès à l'intelligence, mais les condamnait à une lente dégringolade dans la débilité.

— Préparez les armes, ordonna Gort en se redressant. Et le moment venu, si vous ne savez plus pourquoi vous êtes là, imitez mes gestes, faites comme moi. C'est compris ?

Il répéta plusieurs fois ses instructions car c'était le seul moyen de s'assurer que les plus bêtes les avaient à peu près assimilées.

Le clan n'occupait plus aujourd'hui la place prépondérante qui avait été jadis la sienne. Au fil des années il avait perdu l'usage de l'écriture car les hommes ne parvenaient pas à mémoriser les symboles utilisés par les scribes. On s'était alors rabattu sur les dessins, les peintures rupestres, alors que d'autres tribus, moins handicapées, utilisaient encore des systèmes de notation graphique. Gort en était ulcéré bien qu'il ne voulût pas l'avouer.

— Nous avons besoin de créatures plus intelligentes que nous, répétait-il en ricanant. Si nous ne mangions que de la cervelle d'imbécile, nous n'aurions aucune chance de ralentir la

malédiction qui nous dégrade l'esprit. Il nous faut des proies. Des proies malignes, rusées. C'est à cette seule condition que nous survivrons en tant qu'hommes.

Mais les guerriers du clan avaient justement très peur des étrangers trop malins. Les malins inventaient des pièges qu'on ne savait déceler à temps, des pièges qui vous tuaient ou vous estropiaient sans remède.

— Sortons les armes et prions, gronda Gort. Recueillons-nous devant le Grand Crâne et implorons sa bénédiction.

Ils se tournèrent tous vers le fond de la caverne où se dressait le totem de la tribu : un tronc d'arbre écorcé au sommet duquel on avait fiché le crâne d'un homme comme il n'en existait plus aujourd'hui, un homme d'avant la Grande Punition, au volume encéphalique bien supérieur à celui des pauvres créatures qui s'entassaient au fond des cavernes.

Shag, à travers ses cheveux encroûtés de boue, regarda la tête de mort sacrée. On racontait que jadis, il y avait de cela des milliers d'années, les hommes étaient tous façonnés à cette image, que leurs cerveaux étaient capables d'engendrer des prodiges inconcevables.

— Ils fabriquaient des machines qui leur permettaient de s'élever dans les airs, racontaient les vieux de la tribu. D'un bond, ils se propulsaient sur la lune, et plus loin encore, jusqu'aux étoiles. Ils sautaient à travers tout l'univers comme toi tu franchis une rivière en bondissant d'une pierre à l'autre. Ils étaient presque devenus les égaux des dieux, alors les Juges les ont punis.

C'étaient là de très anciennes histoires qu'on se transmettait oralement, sans trop savoir ce qu'elles contenaient de vérité et d'affabulations. La plupart refusaient d'y croire, car il leur semblait impossible qu'on puisse bâtir des machines pour s'élever dans les airs. Il faut dire que beaucoup parmi les membres du clan n'étaient même pas capables de poser correctement un collet pour étrangler un lièvre. Le frein imposé par les dieux bridait tous leurs mécanismes mentaux.

— Ceux qui étaient plus coupables que les autres ont été davantage punis, avait coutume de radoter Ina, la mère de Shag. C'est pourquoi certains clans sont plus idiots que d'autres. Plus

le temps passera, plus nous régresserons. Qui peut dire si dans trois ou quatre générations nous saurons seulement encore parler ? Plus le temps passe, plus nous perdons les mots... Plus nous oublions les secrets de fabrication que nous connaissions jadis... Quand j'étais jeune, je savais fabriquer des pots avec de l'argile, mais j'ai perdu ce savoir... Quand j'essaye aujourd'hui, ils s'émiettent entre mes mains... J'ai oublié quelque chose. Quelque chose de fondamental. C'est pareil pour les peaux et les fourrures. Nous ne savons plus les tanner. Elles puent et se décomposent, alors que dans ma jeunesse elles restaient belles et soyeuses. On dit que la malédiction ne s'arrêtera jamais. Que dans certains clans les hommes et les femmes ont oublié jusqu'à la façon de faire des enfants, et que leurs tribus se sont éteintes. Un jour il nous arrivera peut-être la même chose.

Chaque fois qu'elle soliloquait ainsi, Shag sentait la terreur s'emparer de lui. Non à cause des prédictions de sa mère, mais parce qu'en parlant de cette manière elle faisait preuve de trop d'intelligence. Il n'était pas bon de montrer qu'on était plus malin que les autres. Pas quand on faisait partie du clan du Grand Crâne, car Gort restait toujours à l'affût...

Oui, Gort rôdait, l'œil en éveil, cherchant à repérer parmi les membres de la horde tous ceux qui faisaient preuve d'une sagacité anormale. Gort vivait dans la crainte d'être un jour supplanté, de voir sortir des rangs un guerrier plus malin que lui, un jeune homme qui saurait fabriquer des pièges jusqu'alors inconnus... ou découvrirait de nouvelles méthodes pour améliorer la vie de la tribu. Il voulait rester le seul mâle dominant... pas seulement par la force, mais aussi par l'intelligence. Des hommes robustes, la vallée en était pleine, mais ils se révélaient la plupart du temps si niais qu'il était facile de les berner et de les faire tomber dans des pièges, ou de les effrayer avec des épouvantails de bois peinturlurés. Gort savait que seule sa vivacité mentale lui permettait d'être craint et respecté. Il pensait pour les autres, il prévoyait les dangers, il devinait les choses à venir, les erreurs à éviter. Les membres du clan, eux, vivaient dans l'instant présent, se contentant de satisfaire leurs appétits les plus immédiats. Gort, c'était le guide, le protecteur, et tous courbaient la tête devant lui.

En échange de cette protection, il demandait qu'on lui accorde certains... *privilèges*.

L'un de ceux-ci consistait à lui donner le droit de prélever sur la horde les cerveaux les plus vivaces lorsqu'il en ressentait le besoin.

— Je deviens idiot, se mettait-il parfois à gémir. Mon intelligence s'en va... je le sens... Elle me coule par les oreilles. Je perds mes mots... Bientôt je serai plus bête que vous tous, et vous serez sans protecteur contre les dangers de l'extérieur... Ah... ce sera un grand malheur pour vous... J'ai trop pensé, j'ai trop réfléchi, mon cerveau s'est usé... Il a rétréci. Maintenant il est plus petit qu'une noix et je le sens qui ballotte entre les parois de mon crâne. Vous devrez vous débrouiller sans moi... J'espère que les dieux auront pitié de vous, mes pauvres compagnons... Ah ! attachez-moi à un piquet comme une chèvre, car si je sors de la caverne je ne saurai pas retrouver mon chemin.

Quand il commençait à se lamenter de la sorte, le clan poussait des ululements de terreur et les femmes s'arrachaient les cheveux. Gort soupirait avec lassitude en se tournant vers la muraille, comme s'il se retranchait déjà du monde des vivants.

— Ah, gémissait-il, il n'y a rien à faire... La malédiction est en moi, il fallait bien que cela se produise un jour... Ce matin j'ai eu du mal à me rappeler mon nom... Et tout à l'heure, pendant un moment, j'ai été incapable de savoir si j'étais un homme ou une femme.

— Non, non, Gort, pleurnichaient les guerriers, reste avec nous. Tu es notre guide, protège-nous de ce que nous sommes incapables de comprendre. Le monde est trop compliqué pour nous, tu le sais bien. Sans toi nous sommes perdus.

Alors, après s'être longuement fait prier, Gort finissait par admettre qu'il existait peut-être un moyen de remédier à la dégénérescence de son esprit. Il fallait seulement qu'on lui apporte, *tout de suite*, la cervelle d'un membre de la horde plus intelligent que la moyenne. Et, fronçant les sourcils, il désignait du doigt la victime de son choix. Victime qu'il avait longuement étudiée au cours des semaines précédentes.

— Si je mange sa cervelle, je serai guéri, annonçait-il. Mon esprit retrouvera sa clairvoyance pour un long moment.

— Il en sera fait ainsi, disaient les hommes, et ils se jetaient sur l' élu pour lui fracasser la tête et en extraire une cervelle toute chaude qu'ils s'empressaient d'offrir à Gort.

— Mange, suppliaient-ils, mange et guéris. Que cette nourriture te redonne toute ta force.

Et Gort s'emparait du cerveau sanglant pour y mordre à belles dents.

C'est ainsi que Ina, la mère de Shag, avait péri. La horde l'avait sacrifiée pour « guérir » Gort d'une de ses prétendues crises d'imbécillité. Le jeune garçon avait eu beau hurler, se débattre, planter ses dents et ses ongles dans les bras qui tentaient de l'immobiliser, il n'avait pu se porter au secours de la jeune femme. Les mâles du clan avaient tiré Ina par les cheveux jusqu'aux pieds de Gort puis lui avaient ouvert la calotte crânienne d'un coup de kavar, cet outil plat, tranchant et recourbé, qu'on utilisait pour décalotter la tête des ennemis. Comme il ne faisait pas mine de se résigner, Shag avait été ligoté et battu à coups de gourdin jusqu'à en avoir la peau marbrée de noir. À travers les larmes de sa douleur, il avait toutefois eu assez de jugement pour comprendre qu'il serait le prochain « élu ». Il connaissait l'adage : *À mère intelligente, fils point trop bête...* L'ennui, c'est que Gort le connaissait aussi.

« Si tu veux vivre, avait-il pensé, il ne te reste plus qu'un seul moyen : fais-toi passer pour un idiot. »

Et, sitôt détaché, il avait entrepris de simuler l'hébétude, la folie, comme si l'épreuve avait eu raison de ses facultés mentales. Il s'était mis à boire sa propre pisse et à manger sa merde pendant une semaine, comme on disait que faisaient les hommes parvenus au dernier stade de l'imbécillité.

C'est à ce seul prix qu'il avait échappé à la gourmandise de Gort, car le géant s'était détourné de lui avec dégoût, croyant l'enfant devenu débile.

Cela s'était passé il y avait maintenant trente-six lunes, mais Shag jouait toujours la comédie du crétin, multipliant les signes de bêtise. Il fallait tout lui expliquer à plusieurs reprises, et, malgré son âge, il feignait parfois de vouloir qu'on lui donne le

sein, comme à un nourrisson. Il s'appliquait à jouer avec les tout-petits, comme s'il était encore un marmot, et riait stupidement en égrenant des mots mal articulés.

Dans son cœur bouillonnaient la haine et le désir de vengeance. Il ne rêvait que du jour où il pourrait fendre à son tour le crâne de Gort et pisser sur sa cervelle ensanglantée. La nuit, il se bâillonnait au moyen d'un lambeau de cuir pour ne pas se trahir en parlant dans son sommeil, car il revoyait souvent en rêve l'assassinat de sa mère.

Son père, il ne le connaissait pas. Les femmes de la horde servaient en effet à tous les mâles qui en manifestaient le désir, et il leur arrivait de connaître un nouveau partenaire chaque nuit, passant ainsi de main en main au gré du caprice des guerriers.

Gort se dressa soudain, la hache de pierre levée à la hauteur du crâne fiché au sommet du totem.

— Grand Crâne, lança-t-il, donne-nous la clairvoyance qui nous fait défaut, protège-nous des pièges tendus par nos ennemis. Fais briller dans nos esprits une étincelle d'intelligence, cette nuit. Seulement cette nuit, pour que nous ayons le temps de revivifier nos cervelles appauvries par la malédiction des Juges. Nous implorons ta pitié, nous les enfants de l'ignorance et de la débilité.

La sueur faisait briller sa tête rasée. Les guerriers fixaient cette peau tendue, luisante, persuadés de la voir se dilater sous l'action des os du crâne que l'effort mental agitait d'une sourde trépidation. On s'attendait à tout... et même à voir le sang jaillir par le nez et les oreilles du chef, car on n'ignorait pas qu'une réflexion trop intense pouvait engendrer une mort fulgurante.

Déjà, les haches, les kawars, s'agitaient dans les poings des guerriers, beaux et dangereux outils de silex qu'on avait mis des jours à tailler. Quand la forme des armes se dégradait, c'était que l'extinction du clan était proche. Shag avait plus d'une fois croisé des tribus réduites à brandir de pauvres bâtons durcis au feu. Puis, quand l'imbécillité s'installait à demeure, les hommes (mais pouvait-on encore appeler hommes ces pathétiques

créatures ?) se contentaient de jeter des pierres pour se défendre.

Les femmes s'approchèrent, à genoux dans la poussière, tendant aux mâles des récipients de bois emplis d'eau de pluie dans quoi elles avaient mis à macérer les feuilles d'une plante censée aviver les échanges cérébraux. Shag n'avait aucune confiance dans cette mixture qui provoquait des hallucinations chez certains individus. Chaque fois qu'il en avait bu, il avait souffert d'une migraine atroce, sans doute parce que son intelligence, suffisamment développée, n'avait pas besoin de ce coup de fouet.

Il ignorait pourquoi la nature l'avait doté d'un potentiel de réflexion plus élevé que ses compagnons de malheur. Cela se produisait parfois. Le « frein » mental imposé par les Juges ne remplissait pas pleinement sa fonction d'obstacle, de bride. Ina, sa mère, avait été ainsi, et sa mère avant elle... et cela leur avait coûté la vie. Shag en avait tiré la conclusion qui s'imposait. Voilà pourquoi il avait choisi d'être à jamais Shag l'Idiot... en attendant le jour de la vengeance.

— Il est temps de se mettre en marche ! décida Gort. Restez silencieux et imitez chacun de mes gestes. Essayez de vous rappeler que la forêt peut être remplie de pièges.

Les hommes hochèrent la tête en étreignant leurs armes de pierre. Ils avaient tous peur de ne pas être à la hauteur. Peur également que Gort ne se fasse tuer au cours de l'affrontement.

Ils sortirent à petits pas de la caverne, l'un derrière l'autre, avec crainte. Ils se hasardaient rarement hors de la grotte commune, et lorsqu'ils le faisaient, c'était toujours en formation compacte, la lance au poing. On redoutait par-dessus tout de n'avoir pas assez de mémoire pour se rappeler le chemin menant à la caverne, si par mésaventure on s'en éloignait un peu trop. Gort avait eu l'idée d'avoir recours à des signes secrets, creusés dans l'écorce des arbres, signes qu'il suffisait de suivre pour revenir à son point de départ ; hélas, les hommes du clan étaient trop stupides pour se rappeler leur fonction, voire leur existence, ce qui plongeait Gort dans des rages inutiles.

La nuit fit frissonner Shag. À la différence de ses congénères, il aimait les ténèbres qui, dissimulant son visage, lui permettaient de cesser de jouer les crétins.

La horde s'enfonça dans l'obscurité. Gort menant l'escouade des hommes nus aux mains chargées de pierres dangereusement affûtées.

## 2

Très vite, ils commencèrent à grelotter. Les arbres, cette immense forêt de séquoias rouges qui avait proliféré sur les cendres du Grand Désastre, leur semblaient immenses. On racontait qu'ils soutenaient le ciel et qu'il était interdit d'y grimper sous peine de déboucher, au sommet, sur la terre des dieux. Lorsqu'il était petit, cette légende avait beaucoup fasciné Shag, mais Ina lui avait formellement interdit de se lancer à l'assaut des troncs.

— Les oiseaux sont les espions des Juges, répétait-elle, c'est pour cela qu'il ne faut pas leur faire de mal. Ils nous regardent et ils rapportent tous nos faits et gestes aux dieux.

Shag avait toujours été étonné – et effrayé – par l'étendue du vocabulaire de sa mère. Il lui avait fallu un moment pour comprendre qu'il était dangereux pour une femme de se singulariser au sein de la tribu. Depuis qu'il simulait la folie, il s'appliquait à faire croire qu'il avait perdu beaucoup de mots, et communiquait par gestes, en mimant ce qu'il voulait dire. Il ne savait pas si Gort était réellement dupe de son manège. À deux ou trois reprises le géant s'était approché de lui pour fourrager dans sa crinière et lui palper le crâne, comme l'on fait d'un melon bien mûr. Shag, improvisant, avait joué au chien et entrepris de lui lécher les mains, s'attirant un coup de pied agacé.

Il était en sursis, il le sentait. Souvent, lorsqu'il s'amusait avec les petits au seuil de la caverne, il lui arrivait de surprendre le regard interrogateur de Gort fixé sur lui, et un frisson de peur faisait se recroqueviller son scrotum.

Tout en suivant la horde, il scrutait les arbres. Devait-il profiter de la sortie pour s'enfuir ? On penserait qu'il s'était égaré et on ne se donnerait même pas la peine de le chercher... Mais pouvait-on seulement survivre hors d'une communauté ?

Dès qu'on devenait solitaire la bêtise ne vous submergeait-elle pas plus vite encore ? À l'intérieur du groupe, sottise et relative intelligence finissaient par s'équilibrer, et les plus malins venaient au secours des crétins.

« Et si je grimpais dans un arbre ? songea-t-il. Personne n'oserait m'y poursuivre. »

Il frissonna. Non, c'était impossible. Les dieux ne le permettraient pas, ils enverraient les oiseaux lui crever les yeux. Il perdrait l'équilibre et s'écraserait sur le sol. Et puis il était très difficile d'escalader les séquoias, race d'arbres qui se caractérisait par une absence presque totale de basses branches... du moins de branches assez basses pour être à la portée d'un homme.

Gort ralentit soudain son allure, cela signifiait qu'on approchait du campement adverse et qu'il redoutait la présence de pièges. Certains clans creusaient des fosses garnies de pieux pointus, d'autres tendaient des lianes ou des réseaux de cordelettes actionnant des objets qui s'entrechoquaient, et dont le vacarme les éveillait en sursaut. D'autres étaient plus rusés encore et construisaient des pièges terriblement élaborés qu'on actionnait en se prenant les pieds dans une lanière de cuir. Alors des branches d'arbre ployées se détendaient telles des catapultes et vous expédiaient dans les airs, des rochers tombaient du haut des frondaisons, vous écrasant la tête.

Gort, qui n'avait qu'une confiance relative en sa mémoire, avait pris l'habitude, chaque fois qu'il rencontrait un nouveau type de piège, d'en reproduire le dessin dans sa chair avec la pointe de son couteau. Ses bras, ses cuisses, sa poitrine et son ventre portaient ainsi le tracé en creux de toutes les choses qu'il estimait capital de ne pas oublier. Quand il partait en expédition, le géant n'avait qu'à parcourir ces cicatrices du bout des doigts pour se remémorer les dangers auxquels il risquait de se heurter. C'était une bonne astuce, et qui prouvait la supériorité de son intelligence.

Le clan s'accroupit dans les hautes herbes élastiques. Gort explorait les abords du campement à la lueur de la lune. Ses doigts couraient sur son corps, explorant les scarifications, recensant les pièges éventuels. Il ne voulait rien oublier. La

horde s'impatientait, les hommes n'avaient plus qu'une idée, précipiter le carnage, se repaître des cervelles et devenir plus intelligents. De cette manière le trajet de retour serait moins risqué. Les plus atteints par la dégénérescence retrouveraient l'usage de la parole, se rappelleraient leur propre nom et ceux de leurs compagnons. Ils sauraient à nouveau à quoi servaient les outils énigmatiques dont la caverne était encombrée...

— Guérison..., murmura l'un d'eux dans un chuchotement de prière. Guérison...

Les autres l'imitèrent et Gort dut lever le poing pour leur imposer le silence.

— Là, souffla-t-il, il y a deux fosses... et là une corde d'alarme qui fait tout le tour du campement. Ne vous prenez pas les pieds dedans.

Il traduisit ses propos en gestes, pour ceux qui, ayant déjà perdu trop de mots, ne comprenaient plus ses paroles.

Shag leva la tête. Un feu de braise couvait au sein d'une clairière. Des formes couchées entouraient le bivouac. Le jeune homme remarqua que les dormeurs portaient tous des vêtements, ce qui était signe de grande intelligence car les membres de son propre clan allaient presque tous nus. Il se fit la réflexion qu'une telle remarque aurait pu le condamner s'il l'avait formulée à haute voix.

Gort hésitait, parcourant une dernière fois ses cicatrices du bout de l'index pour vérifier qu'il n'avait omis aucune éventualité.

« Et si c'était des poupées remplies d'herbe sèche ? songea soudain Shag en scrutant les formes étendues. Des mannequins couchés là pour nous tromper ? »

Il fut effrayé de sa propre clairvoyance et eut un spasme que ses compagnons prirent pour de la couardise.

— Ne mangez pas tout, murmura Gort, pensez qu'il faut rapporter de la cervelle à ceux qui sont restés dans la caverne. C'est compris ?

On le dévisagea avec une stupeur mêlée de crainte. Comme il fallait être intelligent pour penser à de telles choses ! Les guerriers, en l'entendant, réalisaient qu'ils n'y avaient songé à aucun moment.

Gort brandit sa hache et donna le signe du carnage. Alors la horde se rua en poussant des hurlements. C'était stupide car leurs cris réveillèrent en sursaut leurs adversaires, ce qui donna à quelques-uns d'entre eux le temps de saisir une lance ou une hache.

Le reste ne fut que sang, terreur et confusion. Les hommes se battaient sans méthode, roulant l'un par-dessus l'autre, se mordant, se griffant, s'empoignant. Lorsqu'on avait perdu son arme, on essayait d'arracher les testicules de son ennemi. Dans la frénésie du combat on ne reconnaissait plus personne, et il n'était pas rare que des membres du même clan, aux facultés diminuées, s'entre-tuent. Quelqu'un marcha dans le feu de braise, le ravivant, et une lueur rouge embrasa la clairière. Tous se battaient, les hommes, les femmes, mais aussi les vieillards et les enfants. Les gosses étaient munis de baguettes de bambou taillées en biseau qu'ils plantaient dans les mollets et les cuisses des adultes. Lorsque ces tubes creux rencontraient une artère, le sang en jaillissait à l'horizontale en une belle ligne pourpre. Shag dut se défendre au moyen des galets plats qu'il avait emportés en guise d'armes. En tant qu'idiot il n'avait pas le droit de posséder une hache. Il dut assommer trois enfants très jeunes qui tentaient de lui percer le ventre. Les coups qu'il leur porta leur firent éclater la boîte crânienne. L'odeur du sang envahit la clairière. Roi du massacre, Gort frappait, silhouette énorme dominant toutes les autres. D'un seul revers de sa hache il pouvait disloquer un corps, fragmenter les os d'un squelette. L'important était de ne pas gâcher les cervelles en les répandant sur l'herbe. La satisfaction de la tuerie éclaboussait son visage. Cette nuit était une bonne nuit car il ne s'était pas trompé dans son estimation. Les proies appartenaient à une tribu douée d'intelligence, ce qui garantissait une nourriture de premier choix. Dans le monde en folie auquel les avaient condamnés les Juges, tuer des idiots ne servait à rien.

Gort frappait, grisé par sa propre puissance. Comme c'était agréable de sentir s'émietter les corps au bout de sa hache, d'entendre les cages thoraciques exploser, les colonnes vertébrales se disloquer ! Des vivants venaient à lui, gonflés de rage ; des outres molles retombaient sur l'herbe, privées

d'armature, réduites à l'état de paquets de viscères. Il aurait pu cogner ainsi une nuit entière sans que son bras se fatigue. Il était né pour cela. Il avait la ruse, il avait la force, il était invincible.

Shag ne frappait que pour se défendre, mais, farouchement pris à partie, il était également forcé de tuer, comme les autres. Il fut bientôt couvert de sang, les pierres glissèrent dans ses paumes gluantes. Il trébuchait sur des formes criblées de sagaies, des corps fracassés. Il posa pied dans un ventre ouvert et faillit perdre l'équilibre.

— Ne les tuez pas tous ! hurla enfin Gort. Ils se replient, laissez-les s'enfuir.

C'était la règle. Il ne fallait jamais exterminer dans sa totalité un clan doué d'intelligence. Un mâle et une femelle – au moins – devaient être épargnés. Un couple qui engendrerait des enfants au cerveau puissamment développé, et dont les plus bêtes pourraient se nourrir pour enrayer les progrès de la maladie. Sans cette précaution élémentaire, il n'y aurait bientôt plus que des idiots sur la planète, et aucun espoir pour eux de trouver une nourriture susceptible d'enrayer la dégénérescence.

Gort dut retenir les guerriers qui s'apprêtaient à s'élancer sur les traces des fuyards.

— Non ! hurla-t-il. Ils constitueront notre prochain festin... Il faut les laisser. Il y a bien assez de têtes pour ce soir.

Shag se rappelait que Gort, une fois, avait tenté d'entreprendre un élevage de prisonniers malins. Trois femmes et deux hommes, qu'il avait tenus enfermés dans un enclos, les forçant à se reproduire le plus possible. Les bébés nés de ces unions constituaient sa réserve personnelle de nourriture magique pour lutter contre la malédiction. Mais l'expérience n'avait pas fonctionné. Les prisonniers avaient bientôt refusé de copuler ; de plus leur supériorité mentale n'avait pas tardé à secrètement effrayer Gort. Il les avait chassés (bien qu'il eût préféré les mettre à mort), restant en cela fidèle à sa doctrine qui consistait à ne pas épuiser le gibier.

Dans la clairière on n'entendait plus que les halètements des guerriers fatigués par le combat. Les corps gisaient sur le sol, les

membres fracassés, la poitrine enfoncée par les coups de massue. Les hommes du clan s'agenouillèrent autour du feu de camp, la sueur collait le poil sur leur peau. Quelques-uns tendirent leurs mains vernissées de sang vers les flammes pour qu'elles sèchent et fassent durcir sur leurs doigts cette belle croûte brun sombre qui leur servirait désormais de peinture de guerre. Ils regardaient autour d'eux à la dérobée. Bien que vainqueurs, ils éprouvaient toujours une certaine frayeur de se trouver là, au milieu d'objets si étranges, de machines dont ils ne comprenaient pas l'utilité.

Shag mimait la même crainte mais ne pouvait s'empêcher de ressentir une grande admiration pour les gens qu'ils venaient d'exterminer. Il y avait là des vêtements très élaborés, et des outils aux formes complexes, des... des *choses* dont il ne parvenait pas à deviner l'usage.

— C'est bien, soupira Gort. C'était de bonnes proies... Je ne sais pas ce qu'ils pouvaient faire de tout cet attirail mais cela prouve au moins qu'ils avaient de la cervelle, et c'est tout ce qui nous importe. Maintenant il faut manger, et n'oubliez pas de prélever plusieurs parts pour ceux qui sont restés dans la caverne.

Les guerriers grognèrent avec impatience et se jetèrent sur les cadavres. Maniant fort habilement le kavar, ils décalottèrent les têtes, arrachant cheveux et os pour mettre les cerveaux à nu. Ils mangeaient goulûment, plongeant les doigts dans la substance élastique qu'il fallait consommer encore chaude si l'on voulait bénéficier de toutes ses vertus.

La répartition provoquait souvent des querelles car il se trouvait toujours un combattant pour refuser de manger de la cervelle de femme, réputée peu riche en intelligence. Beaucoup craignaient également d'affaiblir leur virilité en agissant ainsi... ou encore de se mettre à aimer les hommes. Gort devait les rabrouer, rugir et les menacer de son énorme poing.

À Shag, on abandonna la cervelle d'un enfant, sans expérience, donc sans savoir. L'idiot avait combattu, il avait donc droit à sa part du festin, mais on n'était pas loin de penser que c'était là de la nourriture gâchée.

— Mange, lui ordonna Gort, au moins cela t'empêchera de régresser davantage. Tu es bien assez bête.

Le clan se mit à dévorer avec des grommellements de plaisir, de soulagement. L'expédition s'était bien passée, et la malédiction de l'imbécillité se trouvait conjurée pour plusieurs lunes.

Shag mangeait dans son coin sans cesser d'observer les possessions du clan ennemi. À quoi servaient donc ces étranges constructions de bois ?

Et ces entassements de pierres amalgamées avec de l'argile qui ressemblaient à des grottes miniatures ? Certaines étaient toutes petites et pleines de cendre... C'était à n'y rien comprendre. Après tout, il n'était peut-être pas aussi malin qu'il se l'imaginait ?

« Il faudrait rapporter tout cela chez nous pour l'étudier, songea-t-il. Ces choses amélioreraient sans doute notre existence. »

Mais Gort n'en ferait rien. Il ne voulait pas apprendre, le savoir des malins lui répugnait.

— Il ne faut pas devenir trop intelligent, répétait-il, sinon c'est nous qu'on chassera. Notre grande force, c'est d'être juste à la frontière de l'imbécillité et de l'intelligence. Cela nous préserve des chasseurs de cervelles. *Il ne faut jamais faire envie.* Essayez de retenir ça...

Sans doute n'avait-il pas entièrement tort, mais Shag aurait aimé emporter quelques-uns de ces vêtements ou de ces curieux objets qu'il aurait retournés en tous sens pour essayer d'en percer le mystère.

Les derniers crânes vidés, on se redressa. Il n'était pas question de toucher au reste des corps car le cannibalisme était une horreur, le symptôme même de la régression ultime. Manger les cerveaux c'était normal. Il ne fallait y voir qu'une médecine, un moyen de lutter contre la maladie.

— En route, ordonna Gort en se redressant. Il faut rentrer, l'aube va bientôt se lever.

La colonne quitta la clairière pour rebrousser chemin. Shag savait pourquoi Gort tenait à voyager de nuit : il craignait que la lumière de l'aube naissante ne filtre entre les feuillages et

n'éclaire la cité des idoles qui se dressait à la lisière de la forêt. Tout le monde avait peur de la cité des idoles et personne n'y mettait jamais les pieds.

Shag ne partageait pas cette crainte. Lorsqu'il était enfant, Ina l'y avait conduit à trois ou quatre reprises pour lui raconter l'histoire du monde d'Avant. D'avant la grande catastrophe. D'avant le Jugement. D'avant la punition.

— Vite, vite..., grogna Gort en s'ouvrant un chemin dans les hautes herbes. Le ciel devint gris. Il faut regagner la caverne.

Les guerriers se bousculaient sur ses talons. Tous tournaient la tête vers les profondeurs de la jungle pour ne pas risquer d'entr'apercevoir les formes de la cité maudite.

Shag se laissa distancer. Il n'avait pas peur. Il était à peu près certain de retrouver son chemin. Lentement, il se dirigea vers la lisière de la forêt, là où commençait le territoire du châtiment.

### 3

Shag tremblait d'excitation. Une vague hésitation le retint. On disait qu'après une ingestion de cervelle il convenait de ne point trop laisser vagabonder ses idées sous peine de devenir fou. Les anciens assuraient que le cerveau prenait feu à l'intérieur de la tête, telle une braise brusquement ranimée par le vent, et qu'on finissait par s'effondrer, de la fumée s'échappant du nez, des oreilles et de la bouche.

— Quand on ouvre le crâne de ces malheureux, radotaient-ils, on n'y découvre qu'une poignée de cendre chaude, rien de plus.

Shag se palpa le cuir chevelu pour voir s'il devenait brûlant. Il avait du mal à faire le tri entre les légendes de la tribu et l'enseignement dispensé par sa mère. Ces deux savoirs entrant souvent en contradiction.

Au fur et à mesure qu'il sortait de la forêt, le sol se métamorphosait sous ses pieds nus. L'herbe devenait dure, grise, semblable à de la pierre. Les arbres paraissaient sculptés dans la roche. C'était le territoire du Châtiment, là où toute vie avait été suspendue par les Juges.

Il fut ébloui par la lumière blanche tombant du ciel car il avait l'habitude de vivre dans la pénombre verdâtre des frondaisons. La cité des idoles s'étendait devant lui. Au début il avait cru qu'il s'agissait d'énormes séquoias rongés par les termites et ayant perdu tout leur feuillage. Des séquoias qui montaient jusqu'aux nuages.

— Non, lui avait révélé Ina, sa mère. Ce sont des tours. On appelait cela des *immeubles*... des *buildings*. C'était comme de grandes cavernes verticales où les clans s'entassaient.

Elle articulait les mots étranges avec peine, tels que la grand-mère de son fils lui avait appris à les prononcer. *Immeubles*... *Buildings*... Ils sonnaient comme des incantations magiques, des paroles d'envoûtement. Chaque fois qu'elle les disait, elle se

dépêchait de se nettoyer les lèvres du revers de la main par peur que les paroles du passé ne soient imprégnées d'un venin qui l'empoisonnerait.

Shag s'engagea dans la rue principale, l'avenue...

Tout était gris. Le territoire du châtiment avait perdu sa couleur après l'explosion de la bombe. Tout était pareillement pétrifié, apparemment taillé dans la même pierre lisse et cendreuse.

— C'était une bombe propre, avait récité Ina la première fois qu'elle l'avait amené ici. Une charge pétrifiante... Elle n'a rien réduit en miettes. Elle a tout changé en pierre par... *par suspension du mouvement moléculaire...*

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Shag.

— Je ne sais pas, avoua la jeune femme. Je ne fais que répéter ce que ma mère m'a fait apprendre par cœur, et qu'elle tenait elle-même de sa mère, qui elle-même l'avait appris de sa mère, et ainsi de suite.

— Qu'est-ce que c'est une bombe ? grogna Shag.

— Quelque chose qui tombe du ciel, comme une malédiction.

Le jeune homme avançait courbé, égrenant tous les mots magiques à voix basse pour s'assurer qu'il n'en avait oublié aucun. C'était là une sorte d'hommage qu'il rendait à sa mère assassinée. Il avait l'obscur impression que tant qu'il serait capable de se rappeler les vocables étranges tombés de sa bouche, elle ne disparaîtrait pas tout à fait.

La *ville* n'était pas déserte. Les *trottoirs* en étaient encombrés de statues, une véritable armée de statues figées au beau milieu d'un mouvement. Ces idoles avaient des tailles, des âges et des sexes différents. Elles portaient des vêtements effrayants de complexité. Elles semblaient occupées à courir en tous sens quand la pétrification les avait saisies. Depuis, elles étaient là, immobiles, incapables de terminer le geste qu'elles avaient ébauché mille ans auparavant. La fossilisation les avait paralysées à jamais.

— Le plus horrible, avait chuchoté M'man en serrant un peu plus fort la main de Shag, c'est qu'elles ne sont pas mortes, contrairement à ce que tu pourrais croire. Elles sont toujours

vivantes. Leur esprit est en éveil même si leur corps ne peut plus bouger. C'est cela la punition des dieux : faire des anciens humains des prisonniers perpétuels, enfermés dans un corps de pierre. Ce ne sont pas de vraies statues... ces gens nous voient, nous observent, ils pensent, ils se lamentent... Ils nous envient de pouvoir bouger à notre guise. Je pense qu'ils nous détestent.

— C'est ça le châtement ? demanda Shag d'une voix étranglée.

— Oui, souffla la jeune femme. Les dieux les ont pétrifiés pour leur donner l'occasion de réfléchir sur leur conduite aberrante. Un jour, peut-être, s'ils estiment que les prisonniers ont fait amende honorable, Ils leur rendront la souplesse de la chair, et la vie recommencera... mais cela n'arrivera pas demain.

— Quel crime avaient-ils commis ? interrogea Shag.

— Ils étaient devenus trop intelligents, chuchota M'man. Leur cerveau s'était monstrueusement développé. Ils inventaient des machines effrayantes qu'ils n'étaient même plus capables de commander. Leur science s'était tournée vers le mal, la destruction. C'est pour cela que les Juges ont décidé de geler cette forme de vie, d'empêcher sa prolifération avant qu'il ne soit trop tard. La survie de la terre que nous foulons en dépendait.

— Les dieux auraient pu les foudroyer, non ?

— C'est vrai, mais les dieux ne sont pas mauvais. Ils n'aiment pas détruire la vie. À la destruction définitive, ils ont préféré la mise en attente, la pétrification.

Shag s'approcha des « statues ». Aujourd'hui sa mère était morte et il était presque un homme, mais sa fascination pour les idoles n'avait pas faibli. Au début il avait trop peur pour s'en approcher et restait prudemment au milieu de la *chaussée*. Avec le temps, il avait fini par s'enhardir et osait monter sur le *trottoir*, pour se faufiler entre les figures de pierre. Il les touchait, même, allant jusqu'à caresser des visages de femme ou de fillette pour leur apporter quelque réconfort et se faire pardonner d'être là. Il espérait les distraire, rompre la monotonie de leur existence. Ce devait être terrible de vivre ainsi, l'esprit emprisonné au sein d'un bloc de pierre, sans

jamais connaître aucune satisfaction. Pas plus le plaisir de manger que celui de s'accoupler ou de dormir au chaud sous les fourrures... Ils étaient tous là, raides, figés, avec leurs bouches ouvertes, haletantes, qui laissaient entrevoir des dents, des langues de granit. Parfois les oiseaux, les lézards ou les insectes mettaient à profit ces orifices pour faire leur nid, s'aménager une tanière. Shag se disait que les idoles ne devaient guère apprécier l'installation de ces parasites et qu'il aurait dû nettoyer les lieux, mais il n'osait pas toucher trop longuement les statues, de peur d'être contaminé par la fossilisation.

— Les fossilisations sont toujours le signe d'un châtiment divin, lui avait appris sa mère. Jadis, il y a très longtemps, on découvrait de grands lézards de pierre enfouis dans le sol, on appelait ces bêtes des dinosaures... Contrairement à ce que croyaient les hommes d'alors, ces monstres ne s'étaient pas pétrifiés sous l'action du temps, mais bel et bien parce que les dieux les avaient punis, eux aussi, pour leur caractère trop belliqueux.

Shag entreprit de remonter l'avenue principale entre les façades. Il y avait là des *magasins* remplis d'objets incompréhensibles, en pierre eux aussi. Ina lui avait expliqué la fonction des plus simples d'entre eux, ceux qui s'apparentaient à des vêtements, pour les autres elle n'avait su lui dire à quoi ils pouvaient bien servir.

— Peut-être que tu te trompes, lui avait dit Shag. Peut-être que ce sont des bêtes... et que les magasins sont les tanières où vivaient ces bêtes. Tu ne crois pas ?

La jeune femme haussa les épaules, elle ne pouvait rien affirmer. Comment savoir ? Comment dissocier les créatures vivantes des machines ? Le monde du châtiment était si différent de ce qu'on connaissait à présent !

Une querelle avait longtemps opposé Shag à Ina. Celle-ci assurait en effet que les grosses bêtes qui encombraient les rues – et qu'elle nommait *voitures* – étaient des machines, alors que pour le jeune garçon il était évident que ces « voitures » avaient tout du prédateur glouton. Ce qu'on désignait sous l'appellation de *capot* était assurément une mâchoire supérieure analogue à celle des crocodiles. D'ailleurs, certaines idoles,

happées par les monstres, étaient encore visibles dans le ventre de la « voiture », par les événements respiratoires latéraux. Les statues attendaient là, prisonnières d'une poche stomacale où les sucs digestifs allaient bientôt les réduire en bouillie.

Shag faisait toujours un détour pour passer au large de ces pachydermes aux quatre pattes rondes dont l'allure générale évoquait celle des tortues géantes.

Il s'arrêta pour reprendre son souffle. La sueur lui coulait sur le visage et le torse. Il avait la sensation pénible que toutes les idoles le regardaient avec méchanceté, mécontentes de son intrusion. Il aurait voulu les apaiser, les distraire en leur racontant des histoires, en leur chantant des chansons, hélas il n'avait pas le talent de sa mère, conteuse émérite dont les clans s'étaient disputé la présence. Les mots ne coulaient pas de sa bouche avec aisance.

Dans le goulet d'étranglement des carrefours, la densité de la foule devenait si compacte qu'il s'avérait difficile de s'y glisser. Shag était ébahi par les différences physiques qu'il pouvait constater entre la race châtiée par les dieux et la sienne. Ces gens avaient été beaucoup plus grands, beaucoup plus minces que ne l'était aujourd'hui le peuple des cavernes. Leur visage n'était pas envahi de poil, et les femelles n'avaient pas les mamelles pendantes. Ils se tenaient très droits, et jamais ne posaient leurs mains sur le sol pour se déplacer plus rapidement.

Un bruit de cavalcade retentit soudain, amplifié par les hautes façades. Shag se figea entre les idoles grises. Quelqu'un courait le long de l'avenue, s'arrêtait, repartait...

Le jeune homme se plaqua contre le dos d'une statue pour se dissimuler. La multitude des figures pétrifiées le rendait difficile à repérer. Il retint sa respiration. Le vent soufflait dans la bonne direction, emportant son odeur vers la forêt. Avec un peu de chance, personne ne pourrait détecter sa présence. Il se maudit de n'avoir pas d'autre arme que ses deux galets. Risquant un œil sous l'aisselle de l'idole, il inspecta la rue. Un singe approchait, l'air mauvais, méfiant. Il était gros et large, la barbe tachée de poils gris. Il aurait pu arracher les deux bras de Shag sans

aucun effort. Les singes détestaient les hommes des cavernes qu'ils considéraient comme des rivaux dangereux.

Le chimpanzé renifla en vain, puis se décida à entrer dans une boutique de vêtements. Comme partout ailleurs sur le territoire du châtiment, les objets y avaient été fossilisés de la même manière que les hommes. Le primate sauta sur les présentoirs, bousculant les vestes de pierre suspendues aux tringles. Il essaya maladroitement de faire pénétrer ses « pieds » dans des chaussures pétrifiées, et n'y renonça qu'avec mauvaise humeur. Il se rabattit finalement sur un chapeau de pierre qu'il enfonça sur son crâne en dépit de son poids sans doute très élevé. Shag ne s'en étonna point ; les singes aimaient imiter les hommes du temps passé, et c'était la principale raison pour laquelle ils avaient investi le périmètre de Punition. Ils s'étaient mis dans la tête de reconquérir la ville. On les voyait très souvent se dandiner, affublés de façon grotesque. Beaucoup portaient des chapeaux de pierre, ou ces curieux engins qu'on appelait des parapluies. Les plus fous s'obstinaient à tenter de marcher avec des chaussures de granit, même si la nature n'avait pas configuré leur corps pour cet usage.

Ils pénétraient dans tous les lieux jadis occupés par les hommes et s'installaient au milieu des statues. Ils apportaient des bananes, des melons dans les *restaurants* et s'asseyaient sur les sièges restés libres pour se donner l'illusion de déjeuner au coude à coude avec les humains, en parfaits égaux. Ils allaient même jusqu'à boire l'eau des flaques au moyen des *verres* et des *tasses* qui traînaient sur les tables.

Pour Shag, une telle attitude était horriblement blasphématoire. Jamais, pour sa part, il n'aurait osé toucher aux objets de pierre qui remplissaient la cité morte.

Le chimpanzé s'immobilisa sur le seuil de la boutique, son chapeau melon de pierre grise enfoncé jusqu'aux arcades sourcilières.

Il semblait se douter de quelque chose, percevoir de façon intuitive la présence d'un intrus. Shag nota qu'il tenait dans son poing une cravate de pierre que la pétrification transformait en massue. Le primate grogna, cogna sur le trottoir avec cette arme

improvisée. Le jeune homme, lui, se colla un peu plus contre la statue.

D'autres chimpanzés, attirés par le bruit, sortirent des immeubles avoisinants. Parasites impudiques, ils n'hésitaient pas à s'introduire dans les grandes cavernes verticales des anciens hommes, et à s'installer dans ces grottes plus petites que la mère de Shag nommait *appartements*.

Le jeune homme sentit l'affolement le gagner. Si les singes se jetaient sur lui, ils le mettraient en pièces, c'était certain.

« Jamais je n'aurais dû venir ici, pensa-t-il. Ils sont beaucoup plus nombreux que la dernière fois. »

Les primates se concertèrent du regard puis se dispersèrent. Tous portaient chapeau et parapluie de pierre. Quelques-uns s'obstinaient à traîner des *valises* ou des *porte-documents* de granit qui ne leur étaient d'aucune utilité, mais leur désir de singer les humains était tel qu'ils s'imposaient cette contrainte avec fierté.

Shag jugea plus prudent de s'engouffrer dans un immeuble pour attendre que la rue soit de nouveau vide. Le souffle court, il s'élança sur l'un de ces chemins escarpés que sa mère désignait sous le nom d'*escalier*. En haut des escaliers s'ouvraient les petites cavernes des *appartements*. Le jeune homme se risquait rarement à l'intérieur des tours car la prolifération des objets inconnus le mettait mal à l'aise. Il s'était jadis plus d'une fois querellé avec sa mère sur la véritable nature des choses qui habitaient là. Pour la jeune femme, une chaise, une table, un lit, une baignoire, étaient des *objets*. Pour Shag, ces choses qui possédaient toutes quatre pieds étaient des *bêtes*.

La baignoire surtout l'horrifiait, avec son immense bouche béante occupée à avaler les corps nus des hommes ou des femmes. Il ne comprenait pas comment les créatures du passé avaient pu laisser s'installer de pareils monstres dans leurs cavernes. Les immeubles regorgeaient de prédateurs analogues. Les serpents y étaient légion, ils couraient partout, du sol au plafond. Avant que la pétrification ne les fige, ils avaient dû rendre la vie impossible aux habitants des lieux.

— Ce ne sont pas des serpents, répétait Ina. Ce sont des tuyaux.

Mais lorsque Shag lui demandait à quoi servaient ces prétendus *tuyaux*, elle s'avouait incapable de répondre avec précision.

— En tout cas, ce n'était pas vivant, concluait-elle d'un air boudeur.

Shag se déplaçait courbé, essayant de ne pas respirer trop fort. L'odeur des singes était partout. Elle souillait les lieux. Les idoles devaient en être courroucées. Il chercha une arme du regard, un bâton, une branche... Il entendit marcher au-dessus de sa tête. Les chimpanzés... ils le cherchaient, ils avaient senti sa présence. Il s'approcha du trou qu'on appelait « fenêtre » et jeta un coup d'œil dans la rue. Dès qu'on grimpait à l'intérieur des cavernes verticales on prenait conscience de la grandeur de la cité. Les tours s'étendaient jusqu'à la ligne d'horizon, faisant obstacle à la progression végétale. Le sol pétrifié ne permettait pas à l'herbe de pousser. La forêt mourait là où commençait la terre du châtement.

Ce que de loin on pouvait prendre pour une chaîne de montagnes était en réalité une ville pétrifiée.

Shag entra dans un appartement. Là aussi, la magie de la grande punition avait tout changé en pierre, jusqu'à la nourriture posée sur la table du repas, ou le liquide contenu dans ce que Ina appelait une cafetière. Quand il était petit, Shag avait failli se casser les dents en s'obstinant à vouloir mordre dans une banane de granit qui avait éveillé sa gourmandise.

Il hésita à se saisir des coutelas alignés de part et d'autre des assiettes. C'étaient des armes de pierre, bien sûr, toutefois leur fil demeurerait tranchant et, en dépit de leur minceur, ils constituaient toujours des armes redoutables... seulement, voilà : ils appartenaient aux idoles.

Un bruit dans l'escalier le poussa à transgresser l'interdit, et il referma la main sur le poignard. Il ne se sentait pas à l'aise dans les cavernes des humains, le nombre trop élevé d'ouvertures rendait le lieu difficile à défendre. Cette erreur stratégique demeurerait pour lui un sujet d'étonnement. Comment des créatures aussi intelligentes avaient-elles pu commettre une telle faute ?

Il se déplaçait rapidement, d'une pièce à l'autre. Quand il entra dans la chambre, il aperçut la couche sur laquelle reposait une femme de pierre... un singe était étendu à côté d'elle et ronflait en dormant. L'impudence des chimpanzés ne connaissait pas de limite, et cette nouvelle atteinte au caractère sacré des idoles mit Shag en fureur. Le singe se redressa soudain en grognant. Il commit la faute de vouloir enfiler les pantoufles de pierre posées sur la descente de lit. Il perdit du temps à essayer de glisser ses « pieds » dans les étuis pétrifiés et trop étroits. En l'espace de deux battements de cœur, Shag fut sur lui et le poignarda trois fois en pleine gorge, là où les muscles ne risquaient pas de s'opposer à la pénétration de la lame. Le sang jaillit, souillant la pierre grise du lit et l'épaule nue de la dame fossile. Le chimpanzé battit des bras tandis que Shag s'éloignait déjà. Le jeune homme traversa la pièce et se pencha à la fenêtre. Les gros serpents que sa mère s'obstinait à nommer *tuyaux* rampaient sur la muraille de l'immeuble. Si Shag acceptait de s'y suspendre, il pourrait se déplacer le long de la façade et échapper aux primates qui se bousculaient déjà à l'entrée de l'appartement. Malgré son appréhension, il mit le couteau entre ses dents, enjamba le bord d'appui et se jeta dans le vide. Ses mains puissantes se refermèrent sur le collier de fixation de la colonne de descente. Des cris de rage retentirent en dessous de lui. Trois chimpanzés se tenaient sur le trottoir et le fixaient avec une expression menaçante. Ils agitèrent dans sa direction leurs parapluies de pierre grise. Une seule chose les retenait encore de se lancer à la poursuite de Shag : les précieux chapeaux fossiles dont leur tête était couverte. Ils avaient peur de les perdre au cours de l'escalade. Si les couvre-chefs tombaient sur le sol, un autre singe s'empresserait de les voler, et cette éventualité leur était insupportable.

Shag s'éleva rapidement le long de la façade. Les serpents-tuyaux ne faisaient pas mine de reprendre vie et son inquiétude des premiers instants s'était à présent évaporée. D'autres singes firent irruption à la fenêtre de l'appartement qu'il venait de quitter. L'un d'eux enjamba le rebord de l'ouverture pour imiter Shag. L'adolescent grimaça. Les choses se gâtaient, aucun homme n'était assez souple pour rivaliser avec un chimpanzé en

matière d'escalade. Dans un instant, la main de l'animal se refermerait sur l'une de ses chevilles et lui ferait perdre l'équilibre. Les singes avaient tant de force qu'ils étaient capables de rester suspendus dans le vide, accrochés à une corniche par un seul doigt.

Shag grimpait aussi vite que possible, mais ce n'était pas assez pour distancer son poursuivant. La paume calleuse du singe se referma sur son mollet plus tôt qu'il ne l'aurait cru. Il eut l'impression que les doigts de l'animal allaient lui transpercer la chair pour lui arracher les muscles. Se retenant d'un bras au collier du tuyau, il récupéra le couteau et, se retournant, entailla d'un bref aller-retour la main du chimpanzé. Il sentit la lame de pierre sectionner les tendons et racler les os. La bête lâcha prise en poussant un cri rauque, Shag put reprendre son ascension. Son cœur battait très fort, et il avait conscience d'être encerclé. Les singes l'attendaient déjà probablement sur le toit. Dès qu'il y poserait le pied, ils se jetteraient sur lui pour le déchiqueter.

« Je suis perdu, pensa-t-il, cédant à l'affolement. Je n'aurais jamais dû revenir ici. C'est la vengeance des idoles. »

La sueur lui poissait les paumes, rendant ses prises de plus en plus hasardeuses. Il fit un faux mouvement, faillit tomber et perdit le couteau qui dégringola le long de la façade avant de heurter le trottoir et de s'y briser. Les chimpanzés avaient entrepris de le lapider à l'aide d'objets prélevés dans les boutiques de l'avenue. Chacun de ces projectiles était comme une grosse pierre lancée par un colosse. Si l'un d'eux atteignait Shag entre les omoplates, il lui briserait la colonne vertébrale. Le jeune homme leva la tête, ce fut hélas pour apercevoir les singes massés sur le toit, qui l'attendaient en gesticulant. Cette fois il était bel et bien perdu.

Soudain, alors qu'il passait près d'une fenêtre ouverte, il vit une gazelle. Le gracieux animal se tenait légèrement en retrait, de façon à ne pas être aperçu de la rue.

— Suis-moi si tu veux vivre, murmura la gazelle en fixant Shag droit dans les yeux.

L'adolescent sursauta. C'était la première fois qu'il rencontrait un animal doué de parole. Certes, il connaissait

l'existence des bêtes savantes, mais il était très rare que celles-ci prennent contact avec les hommes.

— Cela fait partie de la punition, lui avait expliqué Ina. Les dieux ont trouvé amusant de nous humilier en inversant l'ordre des choses. Ainsi, au fur et à mesure que nous devenons un peu plus idiots chaque jour, les animaux, eux, voient leur intelligence se développer. Toutes les races ne sont pas également savantes, mais certaines ont déjà atteint un degré de développement qui nous ravale au rang de brutes épaisses. Il te sera peut-être un jour donné la chance d'en rencontrer une. Quoique cela soit réellement exceptionnel.

— Viens, répéta la gazelle. Tu ne t'en tireras pas de cette façon. Rejoins-moi et fais ce que je te dis.

Shag enjamba l'appui de la fenêtre. De toute manière il n'avait plus assez de force pour continuer à grimper. Il se glissa dans l'appartement. D'un bond très souple, la gazelle se détourna et se mit à trotter en direction du couloir.

— Dépêche-toi, lança-t-elle d'un ton grondeur, c'est par là. Vite, ils vont nous trouver si tu lambines de cette manière.

Dès qu'ils furent dans le couloir, l'animal se dirigea vers un recoin et appuya avec son museau sur ce qui semblait être un panneau dissimulé. Un contrepoids fit pivoter une porte secrète donnant sur un escalier très raide. Le passage était plongé dans l'obscurité et Shag eut peur de tomber.

— Pose ta main sur mon dos, ordonna la gazelle, je te guiderai. Ma vision nocturne est meilleure que la tienne.

La porte secrète se referma au moment même où la troupe des singes en colère débouchait sur le palier. Shag retint son souffle. Les chimpanzés passèrent tout près de la cache sans rien deviner. La gazelle avait déjà commencé à descendre les marches, et Shag dut la suivre sous peine de se retrouver seul dans le noir. Le trajet lui parut interminable. Ils atteignirent enfin une sorte de caverne enfouie dans le sol qu'éclairait un gros cocon rempli de vers luisants.

— Nous ne touchons jamais au feu, énonça la gazelle. Nous avons recours à des substituts. Comprends-tu ce que je dis ?

Shag, fidèle à son habituelle stratégie, décida de jouer les idiots. S'agenouillant devant l'animal, il se prosterna.

— Tu es une bête savante, dit-il en usant d'une diction inarticulée. Tu me fais un grand honneur en m'adressant la parole.

La gazelle parut agacée et légèrement déçue de le découvrir aussi peu apte à la conversation.

— Tu ne sembles pas beaucoup plus intelligent que tes congénères, observa-t-elle, pourtant ta conduite est étrange. Je t'ai bien observé. D'ordinaire les hommes ne se risquent jamais dans la cité des idoles. Que venais-tu faire ici ? Tu cherchais de la nourriture ? Tu voulais voler des objets de pierre ?

Shag baissa la tête. « Rien de tout ça, fut-il tenté de répondre, je voulais juste comprendre ce qui s'est passé jadis. Il y a si longtemps. »

— Tu es idiot, s'impacienta la gazelle. Comme tous tes semblables. Je me nomme Azaé, je suis une observatrice. J'étudie le sous-développement chez les animaux inférieurs. Les singes en font partie. Comme ils ressemblent beaucoup trop aux hommes, les dieux ont décidé de les priver de l'accession à l'intelligence. Les Juges ont redistribué le savoir en tenant compte de l'agressivité des espèces. Ainsi les prédateurs ont-ils été tenus le plus possible à l'écart de la capacité de réflexion. Les dieux ont sans doute estimé qu'une créature mauvaise ne pourrait utiliser l'esprit que pour faire le mal, c'est pourquoi l'intelligence est aujourd'hui toujours inversement proportionnelle à l'agressivité naturelle des espèces. Si tu t'enfonçais dans la forêt, tu t'apercevrais que les animaux les plus paisibles et les plus physiquement démunis jouissent souvent d'un grand savoir.

Elle s'interrompit brusquement pour étudier Shag.

— Tu ne comprends rien à ce que je dis, n'est-ce pas ? soupira-t-elle.

Le jeune homme se contenta de grogner et palpa les murs de la caverne.

— Ce n'est pas une grotte, murmura Azaé. C'est un abri antiatomique. Chaque immeuble en possédait un. Le jour de la grande pétrification, quelques centaines d'humains ont eu le

temps d'y descendre et de s'y barricader. C'était tes ancêtres... les autres sont devenus ce que vous appelez des idoles. C'est de là que vous sortez, toi et les tiens. De ces abris. Ce sont ces survivants que les dieux ont décidé de « modifier », afin qu'ils ne puissent plus faire le mal. Ils vous ont noué le cerveau, vous condamnant à rester des enfants, pour l'éternité. Tu comprends cela ?

Shag grogna.

— Ah ! capitula Azaé, tu es décidément trop bête. Quand le calme sera revenu je te reconduirai jusqu'à ta caverne. Ne remets plus les pieds ici à l'avenir, les singes détestent tout le monde. Ils voudraient prendre la place des hommes de jadis, enfiler leurs vêtements et habiter leurs cités. Ils copient les statues, essayent de se vêtir comme elles, d'utiliser les mêmes objets... Il faut les voir, avec leurs chapeaux melon, leurs attachés-cases et leurs parapluies pétrifiés ! Il s'en trouve même qui font semblant de téléphoner avec des appareils en pierre ou qui feignent de conduire les voitures de granit qui encombrent l'avenue. C'est pitoyable. Pitoyable et inquiétant. Nous sommes quelques-uns à nous demander si le singe ne marche pas à grands pas sur les traces de l'homme, et si les dieux n'ont pas été trop indulgents avec lui. Vous, vous êtes trop diminués, vous ne représentez plus une menace pour nous, mais les singes... ah ! les singes...

Elle se tut et plia les pattes pour s'installer sur le sol près du cocon de vers luisants qui diffusait une lueur verdâtre.

Shag examinait les lieux. La caverne était encombrée d'objets cassés, souillés. On avait tracé sur les parois des signes qu'il ne pouvait déchiffrer. Il choisit de rester silencieux. La présence de la gazelle parleuse le troublait profondément. Elle employait des mots qu'il ne comprenait pas toujours, et il avait l'impression d'être en train de rêver. Les bêtes qu'on chassait à proximité des cavernes ne parlaient pas et ne paraissaient douées d'aucune intelligence. C'était la plupart du temps des cochons sauvages, sangliers ou phacochères qui galopaient à travers les buissons dans un grand bruit de branches brisées. On prenait également quelques lièvres, des rats, des belettes, mais beaucoup plus rarement.

Au bout d'un moment, Azaé se redressa sur ses pattes grêles.

— Viens, dit-elle, il est temps de rentrer. Les singes sont incapables de constance, ils ont déjà probablement oublié jusqu'à ton existence. Si nous suivons ce tunnel d'évacuation, nous déboucherons à la lisière de la forêt. Peux-tu pousser les portes à ma place ? Cela me meurtrit le museau.

Shag obéit.

Ils remontèrent un interminable souterrain rempli de ténèbres. Quand la lumière apparut enfin au bout du chemin, Shag était au bord de l'étouffement.

Azaé n'avait pas menti, ils se trouvaient à présent à la lisière de la forêt, sur le périmètre de la cité de pierre.

— Va dans cette direction, dit la gazelle. Ta caverne est par là. Et ne reviens jamais.

Alors que le jeune homme s'élançait, elle le rappela toutefois.

— Comment t'appelles-tu ?

— Shag, dit l'adolescent avec un sourire niais. Shag l'Idiot.

Et il se mit à courir dans les buissons.

## 4

Il courut d'une traite jusqu'à la caverne. Personne à part Gort ne s'était rendu compte de son absence.

— Crétin ! lui lança le chef. Tu t'étais perdu ? Cette fois j'ai bien cru qu'on ne te reverrait plus.

Shag ne fit rien pour démentir cette version des faits. Au demeurant il était très troublé par sa rencontre avec la gazelle parlante. Jusqu'à présent il avait toujours considéré l'existence des animaux doués de raison comme une légende. Il se traîna dans son coin et se fit oublier. Les enfants vinrent le harceler pour qu'il vienne jouer avec eux et fasse le bouffon. Aujourd'hui cette comédie lui pesait, mais il accepta de les suivre pour fuir le regard interrogateur de Gort qui pesait sur sa nuque.

Les gosses avaient coutume de jouer sur la pente de terre qui s'étendait devant la caverne. Au bas, dans les buissons épais, coulait un maigre ruisseau alimentant le clan en eau potable. Les femmes travaillaient là, à la lisière de la grotte. Certaines surveillaient leurs enfants, mais d'autres, atteintes par la dégénérescence mémorielle, les avaient oubliés. Shag s'obligea à faire des culbutes, à rire niaisement. Les jeux des enfants n'étaient guère variés. Après s'être copieusement battus, ils se touchaient les parties génitales et essayaient de reproduire le comportement amoureux des adultes, tel qu'ils pouvaient l'observer dans la caverne.

Près du ruisseau, Shag retrouva Balao, un guerrier qui ne lui avait jamais cherché querelle, et qu'il soupçonnait d'avoir aimé sa mère. Balao lapait l'eau comme une bête, sans se servir de ses paumes, comme s'il avait oublié qu'on pouvait utiliser ce subterfuge. C'était un homme massif, aux épaules constellées de cicatrices et dont le nez avait été fracturé dans un combat. Il se tourna vers Shag en grognant.

— Tu t'étais perdu ? marmonna-t-il. Je ne m'en suis aperçu qu'en arrivant à la grotte... Pardonne-moi, mais j'ai eu trop peur

de m'égarer en me lançant à ta recherche... Ma tête s'en va. Je ne suis plus ce que j'étais.

Balao avait été un grand pisteur, un éclaireur qui disparaissait des jours entiers pour tenter de découvrir où campaient les clans doués d'intelligence. Ses pérégrinations l'avaient mené plus loin qu'aucun homme de la tribu du Grand Crâne n'était jamais allé. Toujours, il retrouvait son chemin, si bien qu'il avait exploré le monde des alentours dans tous ses recoins. Puis la maladie l'avait frappé et, malgré les ingestions de cervelle, sa mémoire avait commencé à s'en aller. La nuit, il dormait en s'enfonçant des boules de glaise dans les oreilles pour empêcher ses souvenirs de couler hors de sa tête, mais rien n'y faisait.

— As-tu rencontré des bêtes savantes ? demanda Shag. Dans tes voyages... As-tu parlé avec des animaux raisonneurs ?

— Je ne sais plus, avoua Balao avec une crispation douloureuse de la face. C'est possible. Il me semble qu'elles se regroupent à l'intérieur du pays, là où l'homme ne va jamais... On dit qu'elles viennent nous épier en cachette, qu'elles ne peuvent pas s'en empêcher.

— Mais pourquoi ?

— Parce qu'elles se rappellent le temps d'Avant, quand l'homme régnait sur l'univers, et qu'elles ne supportent pas l'inversion des choses imposée par les Juges. Au fond de leur cœur, elles restent proches de la nature et trouvent le nouvel ordre du monde blasphématoire. C'est ce que j'ai entendu raconter... Je ne sais pas si c'est la vérité. Nous leur faisons envie.

— Quoi ? s'étrangla Shag. Tu prétends qu'elles nous jalourent, nous les crétins ? Balao eut un geste d'impuissance.

— C'est comme ça, soupira-t-il. Peut-être préféreraient-elles être encore insouciantes ? Courir dans la savane sans s'occuper de rien d'autre. Peut-être l'intelligence leur est-elle un trop grand fardeau ? Comment savoir...

L'ancien pisteur fit la grimace, essayant de rassembler ses idées en vue d'une démonstration.

— Regarde ce qui s'est passé avec moi, murmura-t-il enfin. Quand j'étais intelligent je représentais un danger pour Gort.

Plus d'une fois j'ai senti qu'il était sur le point de me tendre un piège... Je crois me rappeler qu'il a d'ailleurs essayé de me tuer au cours de l'une de mes expéditions... Oui, il me semble bien... Depuis que la malédiction me vole mes souvenirs, je ne l'intéresse plus, je n'ai plus à me soucier de ce qu'il me fera. C'est peut-être ce qui se passe avec les bêtes savantes.

Il poussa un gémissement et se prit la tête dans les mains pour signifier qu'il avait déjà trop pensé et que la migraine taraudait ce qu'il lui restait de cervelle. Shag s'éloigna, pensif. Un peu plus loin il surprit des femmes qui frappaient avec des pierres plates sur la tête de leurs bébés. Il savait qu'elles agissaient ainsi pour rendre les gosses débiles et leur épargner de subir la terrible convoitise de Gort. Elles se cachaient dans les buissons pour se livrer à cette pratique interdite. Certains gamins ne survivaient pas à ce traitement, ceux qui en réchappaient devenaient irrémédiablement idiots. L'important aux yeux de leur génitrice, c'était que Gort ne se mette pas en tête de dévorer leur cerveau.

Shag choisit de les laisser besogner en paix et s'assit au bord de l'eau, le regard perdu dans la muraille végétale qui se dressait de l'autre côté du ruisseau. Il venait seulement de comprendre que le monde ne se réduisait pas à la caverne du Grand Crâne.

## 5

Le renard hissa son museau pointu au-dessus des hautes herbes pour suivre l'approche de la gazelle. Il s'appelait Oota, à cause d'un petit couinement qu'il avait l'habitude de pousser à la fin de chaque phrase.

— Tu étais encore là-bas, grogna-t-il quand Azaé fut à portée de voix. Tu n'as pas pu t'en empêcher ! Tu es folle, cela finira mal. Tu sais ce que je pense de ces créatures.

La gazelle baissa le nez, gênée de s'être laissé surprendre. Oota était son ami, même s'ils ne partageaient pas ses opinions quant à la nature des hommes.

— Je n'y peux rien, soupira-t-elle. C'est plus fort que moi... On a beau dire que les dieux savent ce qu'ils font, je reste persuadée que tout cela est profondément antinaturel. Dans l'Ancien monde, les hommes étaient plus intelligents que les animaux, ils prenaient soin d'eux et les aimaient. Ils les chérissaient.

Oota siffla de rage contenue. Toujours la même discussion ! Il en avait assez. Il connaissait par cœur les théories d'Azaé. Elles s'appuyaient sur des images de calendriers, d'anciens journaux destinés aux « amis des animaux » qu'elle avait exhumés au cours de fouilles archéologiques, et sur lesquels elle avait basé son travail de doctorat. Sur ces documents, aujourd'hui conservés au musée historique d'Animapolis – la capitale secrète des bêtes savantes –, on voyait des humains étreindre, caresser, embrasser des chats, des chiens, des chevaux, des cochons d'Inde. Azaé en avait déduit que jadis, avant la Grande Punition, hommes et bêtes avaient vécu une idylle brusquement interrompue par le châtiment des dieux.

— Les hommes nous protégeaient des prédateurs, serinait-elle à ses étudiants. Ils éloignaient de nous les fauves, les bêtes cruelles... les singes, notamment.

Et elle exhibait pour preuves d'anciennes photos brûlées par les siècles où l'on distinguait des tigres, des lions, enfermés derrière des barreaux.

— Ces maisons de détention s'appelaient des *zoos*, disait-elle. Il s'agissait de quartiers de haute sécurité où l'on isolait les animaux incapables de refréner leurs pulsions meurtrières. Les hommes agissaient ainsi pour nous protéger, nous les bêtes inoffensives, pacifiques. Sur les clichés que j'ai eu la chance de découvrir, vous verrez qu'on y voit principalement de grands fauves... et des singes. Toutes les races de singes que nous connaissons aujourd'hui. Les hommes, bien que fous, étaient donc tout de même assez sages pour sentir le caractère profondément malfaisant du singe.

Azaé détestait les chimpanzés depuis que l'un d'eux avait brisé la nuque du petit faon auquel elle venait de donner le jour.

Oota, lui, pensait que son amie se laissait emporter par son imagination. Il critiquait sévèrement la tendance nostalgique qui consistait à voir le monde du passé comme un paradis, un jardin d'Éden où les hommes et les animaux vivaient en parfaite harmonie.

— Tu es folle, répéta-t-il tandis qu'ils cheminaient côte à côte dans la savane. Tes amis et toi commettez une terrible erreur d'interprétation. Les documents sur lesquels vous vous appuyez sont trop peu nombreux pour qu'on puisse en tirer des certitudes. Je ne crois pas que les hommes aimaient et protégeaient *tous* les animaux, sans distinction. Je pense au contraire que ce traitement était réservé à quelques privilégiés... Je ne suis pas loin de penser que les humains étaient, de loin, nos ennemis les plus féroces.

La gazelle fit entendre un claquement de mâchoires désapprobateur.

— Tu délirés, siffla-t-elle. Dès qu'il s'agit des hommes tu deviens affreusement raciste et ton discours sombre dans l'obscurantisme. Tu nies l'évidence, au mépris des preuves les plus solides. Fais attention, tu commences à avoir mauvaise réputation. On parle de toi comme d'un irréductible misanthrope, ce n'est pas bien vu de nos jours.

Le renard grogna, il savait tout cela. La dernière mode intellectuelle recommandait aux animaux de se porter au secours de la race humaine en voie de disparition, car les hommes étaient si bêtes qu'ils s'exterminaient entre eux, alors qu'au demeurant ils étaient déjà fort peu nombreux. Des comités s'organisaient, qui allaient en pleurnichant s'embusquer à la lisière des savanes pour observer les derniers humains dans leur vie quotidienne. Certains trouvaient ce spectacle émouvant et militaient pour rendre à l'espèce menacée sa dignité perdue.

— Vous êtes des fous, leur rétorquait le renard. Vous complotez contre la décision des Juges. Vous parlez sans savoir.

Mais, chaque fois, on le rabrouait vertement. On le taxait d'humanophobie. Les vrais ennemis, lui assenait-on, c'étaient les singes...

Il s'était vite rendu compte qu'on ne pouvait raisonner cette mélancolie rampante dont presque tous les animaux paraissaient affligés. La faute en revenait à cette inversion de l'ordre naturel qui allait contre leur instinct profond. En négligeant cette donnée essentielle, les dieux avaient commis une monumentale erreur.

— Ne sois pas sotté, dit-il à la gazelle. Les hommes sont mauvais. Ils l'ont toujours été. Comme les singes. Et tu sais quel est leur point commun ? *Les mains...* Ce sont les mains qui sont la cause de tout. Elles permettent de fabriquer, de bâtir, elles matérialisent les mauvais instincts. Les mains sont les servantes du mal. C'est grâce à ces appendices que les humains ont pu construire des machines de plus en plus dangereuses. D'ailleurs, dans le mot *humain*, n'y a-t-il pas déjà le mot *main* ? Nous ne remercierons jamais assez les dieux de nous avoir épargné cette horreur. Nos pattes, nos sabots, ne peuvent pas assembler les pièces compliquées d'un moteur, d'un appareil. Notre gaucherie nous protège de la tentation. L'homme était trop doué, sa maîtrise tactile lui permettait d'aller trop loin... et il ne s'en est pas privé. Grâce à notre infirmité manuelle, nous n'aurons que le bon côté de la science. Comprends-tu ?

Mais la gazelle trottait sans l'écouter. Il décida de se taire, le cœur plein d'angoisse.

## 6

La jeune femme se réveilla en sursaut ; son tee-shirt militaire trempé de sueur s'était entortillé autour de sa poitrine, lui sciant les aisselles. Une fois de plus la climatisation de l'abri était tombée en panne. Cela arrivait de plus en plus souvent. La chaleur et la moiteur de la planète Gurtä favorisaient le pourrissement des machines. Des cafards énormes rampaient hors de la jungle pour s'insinuer dans les fissures du béton, ils finissaient par boucher les aérations, s'installaient dans les ordinateurs où ils provoquaient des courts-circuits. Le bunker, autrefois d'une propreté clinquante, d'une blancheur stérile, avait peu à peu viré à l'épave de vaisseau spatial mangée par la jungle. La rouille était partout, dévorait tout, les insectes rongeaient les câbles. Des organismes végétaux – mousses, champignons – se développaient à l'intérieur des consoles et des instruments de mesure. Récemment, des lianes fibreuses avaient commencé à jaillir de la pomme d'arrosage de la cabine de douche et à proliférer sur le carrelage de la salle de bains. Flore et faune avaient muté, elles résistaient désormais à tous les agents chimiques réputés destructeurs, et l'envahissement s'aggravait, semaine après semaine.

La jeune femme s'arracha au matelas de mousse douteux qui recouvrait sa couchette métallique. Elle s'appelait Ninji Kane, elle avait trente ans, elle était lieutenant dans le corps des observateurs mis en place par les Juges des centaines d'années auparavant afin d'endiguer l'autodestruction des planètes primitives. Elle se laissa couler le long de l'échelle ; tout son corps la démangeait. La moiteur favorisait les mycoses. Il fallait se raser la tête, les aisselles et la toison pubienne pour échapper aux parasites, aux infections. Elle résista au désir de prendre une douche. Trop se laver acidifiait l'épiderme et les muqueuses, or les champignons adoraient les terrains acides. Dorana Delgado, sa compagne de réclusion, l'avait appris à ses

dépens. Depuis des mois, elle passait ses jours et ses nuits à se gratter jusqu'au sang.

Ninji s'examina dans le miroir du lavabo d'acier nickelé. Elle était grande et mince, avec des yeux d'un vert très clair. Son crâne rasé de près laissait difficilement deviner qu'un jour, avant son entrée dans l'Armée, elle avait été blonde.

— Merde, soupira-t-elle en s'aspergeant le visage à l'eau tiède.

Avec ses yeux cernés et ses joues creuses, elle se faisait l'effet d'une prisonnière victime de dénutrition. Elle aurait aimé pouvoir passer un slip et un tee-shirt secs, mais la machine à laver était en panne, et tout le linge de la station d'observation se couvrait de taches de moisissure en attendant d'être stérilisé. Elle écrasa d'un coup de poing un insecte vert qui venait de jaillir du trou de vidange du lavabo. Les bestioles étaient partout, on ne pouvait pas ouvrir un placard sans les voir s'enfuir par cohortes entières. Avant d'être affectée ici, elle croyait naïvement que la jungle était le repaire des grands fauves, elle avait appris depuis que les pires prédateurs de l'enfer vert étaient les insectes : trop petits pour être arrêtés par une porte, toujours prêts à s'infiltrer dans la moindre crevasse, toujours en quête d'une ouverture, même infime, d'un repli, d'une cache. Elle les haïssait.

Elle renifla ses aisselles, essayant de déterminer si elle puait. « Sûrement, pensa-t-elle. Mais Dorana doit puer autant que moi. »

Elle soupira et cramponna l'échelle d'acier qui permettait de descendre à l'étage inférieur.

Le poste d'observation camouflé se présentait sous l'aspect d'une fausse montagne de roche abrupte, aux parois si lisses qu'elles décourageaient d'emblée tout espoir d'escalade. L'unité de contrôle avait jadis compté deux hommes et deux femmes. Le capitaine William Burke, le major et médecin Andrew Dexter, le lieutenant Ninji Kane et le sergent Dorana Delgado. C'était là la composition habituelle des équipes d'observation au sol. Des contrôleurs espions, qui devaient observer l'évolution des choses et ne jamais se faire voir de la population du lieu. Par malheur, les deux hommes étaient morts accidentellement à

deux ans d'intervalle. Ninji et Dorana s'étaient retrouvées seules. Malgré leurs demandes réitérées, on n'avait jamais daigné leur expédier le personnel de remplacement tant espéré. Elles cohabitaient depuis maintenant trois ans, passant par des phases successives de haine et de réconciliation. La frustration sexuelle leur mettait les nerfs à vif. Elles n'avaient jamais réussi à sauter le pas et à se lancer dans une relation saphique, sans doute parce qu'elles avaient toujours beaucoup trop aimé les hommes. Il en résultait un climat tendu, où la moindre vétille dégénérerait en affrontement apocalyptique. Deux fois déjà elles en étaient venues aux mains et n'avaient retrouvé leur lucidité qu'au moment où elles s'étaient surprises à dégainer leur poignard de combat.

« Un jour nous finirons par nous entre-tuer, pensait souvent Ninji. Est-ce qu'ils s'en doutent seulement, *Là-Haut* ? »

Là-Haut c'était le vaisseau mère qui faisait la navette entre les planètes sous contrôle, les mondes irresponsables toujours au bord de l'A.M.R. (Armed Maximum Response), la frappe nucléaire totale, l'anéantissement mutuel et définitif. Au début, le groupe d'observation avait bénéficié de messages d'encouragement, aujourd'hui, sans doute parce que la routine avait fini par s'installer, on les laissait sans réponse.

« Des messages expédiés à un sphinx, se disait souvent Ninji. Il nous écoute, mais ne nous regarde ni ne nous répond jamais. »

Elle posa le pied dans la salle de contrôle, une rotonde percée de longues meurtrières qui permettaient de jouir d'une vue panoramique sur le paysage. Dorana se tenait là, des jumelles vissées aux yeux. Elle portait elle aussi un tee-shirt et un short militaires constellés de taches de sueur. La climatisation défaillante luttait pour maintenir la température à 36° Celsius. L'équipement informatique souffrait terriblement de cette constante canicule.

— Les mygales ont encore fait des nids dans les antennes paraboliques, annonça-t-elle d'une voix acide sans lâcher ses jumelles. C'est à toi d'aller les nettoyer cette fois...

Dorana était plutôt petite, bâtie en force, avec la peau brune et les yeux bridés d'une Mexicaine. Elle avait l'habitude de

nouer un bandana rouge autour du front pour empêcher la sueur de lui couler dans les yeux.

— Qu'est-ce que tu regardes ? interrogea Ninji.

— Les hommes, répondit Dorana sans chercher à mentir. Les types de la tribu du Grand Crâne. Le chef est drôlement bien balancé.

— Cette brute ? s'étrangla Ninji. Tu ferais mieux d'arrêter, tu commences à baver comme un chien devant une écuelle de pâtée.

— Je suis normale, moi, siffla Dorana. Je ne peux pas vivre comme une bonne sœur. J'ai le sang chaud. Évidemment, vous, les *gringas*, vous êtes toutes frigides !

— Et c'est reparti..., soupira Ninji Kane en essayant de récupérer le peu de café qui stagnait au fond de la verseuse. Arrête de délirer, tu connais le règlement. Aucun contact avec les autochtones. Nous sommes là pour les observer... et pour les éliminer s'ils commencent à muter. Rien de plus. Imagine un peu ce qui se passerait si l'une de ces brutes te mettait enceinte ?

— La réserve de contraceptifs n'est pas épuisée, riposta Dorana.

— Es-tu seulement certaine qu'ils fonctionnent avec ce type de sperme, hein ? siffla Ninji.

N'obtenant pas de réponse, elle s'approcha de la longue meurtrière horizontale qui, de l'extérieur, passait pour une simple crevasse dans le flanc de la montagne. Elle comprenait la frustration de Dorana. Depuis que les hommes étaient morts, tout allait de travers. Durant les premières années ils avaient formé deux couples stables : Ninji avec Burke, Dorana avec Dexter. Puis l'ennui avait allumé en chacun des pulsions d'échangisme, de parties carrées, de communauté sexuelle. Cette phase, inévitable, n'avait eu qu'un temps. Deux nouveaux couples s'étaient alors constitués : Ninji avec Dexter, Dorana avec Burke. La promiscuité, l'impossibilité de se retrouver vraiment seul, même un instant, rendaient les cohabitations difficiles. À la mort de Burke, Dexter avait pris les deux femmes dans son lit, mais Ninji n'avait pas supporté ce partage. Dorana était très jalouse, et la moindre faveur accordée par Dexter à sa

rivale engendrait d'interminables scènes de ménage. La mort de Dexter les avait toutes deux laissées désesparées, prisonnières d'un tête-à-tête qui prenait de plus en plus l'allure d'un face-à-face.

Malgré sa solitude, Ninji avait le plus grand mal à s'imaginer en train de faire l'amour avec l'un des crétins velus placés sous leur surveillance. Ces créatures dégénérées lui faisaient peur. Il avait suffi aux généticiens de brider leur intelligence pour que leur apparence physique régresse en l'espace de deux siècles. Leur physionomie évoquait déjà celle des Néandertaliens ; leur angle facial présentait un prognathisme en constante accentuation et leur pilosité corporelle se développait. Nombre d'entre eux, parmi les plus atteints, avaient l'habitude de se déplacer en prenant appui sur leurs mains, ce qui soulignait leur allure simiesque.

— Arrête, ordonna-t-elle à Dorana. Ils sont presque tous affreux. Et quand, par hasard, l'un d'eux se révèle plus beau que les autres, c'est qu'il s'agit d'un mutant, et nous devons l'éliminer. C'est sans espoir.

— Tu fais chier, grogna la Mexicaine. Laisse-moi rêver.

Ninji fronça les sourcils. Elle n'était pas certaine que sa compagne de captivité se contenterait de rêver encore bien longtemps. Elle frissonna en l'imaginant, se glissant hors de la montagne creuse pour tenter de séduire l'un des mâles du clan du Grand Crâne. Ces créatures étaient d'une incroyable bestialité. La violence de leur coït n'était supportable que par leurs femelles. Une étreinte avec l'un de ces hommes-singes mettrait Dorana en pièces...

« Nous sommes en train de devenir folles, pensa-t-elle en s'asseyant devant l'écran du terminal. On aurait dû venir nous relever depuis deux ans au moins. Est-ce qu'il s'est produit quelque chose Là-Haut ? Une révolution, un changement politique ? Une catastrophe ? Est-ce qu'on nous a oubliées ? »

Elle y songeait de plus en plus souvent avec une sorte d'horreur existentielle qui l'amenait au bord de la nausée. Elle pianota sur le clavier du terminal pour tenter d'établir une liaison satellite. Les messages passaient, la mention « bien reçu » s'affichait sur l'écran mais aucune réponse ne tombait

jamais du haut du ciel. Le programme de surveillance avait-il été abandonné ? Une météorite avait-elle percuté le vaisseau mère ?

Dix ans auparavant, quand elle avait appris qu'elle serait affectée à l'opération « Châtiment », elle avait éprouvé une grande fierté mêlée de peur. C'était une terrible responsabilité que de surveiller une réserve de créatures génétiquement bridées pour y déceler d'éventuels mutants.

— La nature a toujours tendance à reprendre ses droits, lui avait-on expliqué au cours de son stage de formation. Ces hommes, les survivants de l'holocauste, ont été génétiquement amoindris de manière à demeurer pour toujours en deçà d'un seuil d'intelligence dangereux. Le but de l'expérience est de leur interdire l'accès au savoir criminel qui les amènerait à détruire leur planète. Cette race était irresponsable. Jadis, elle était composée d'irresponsables intelligents, aujourd'hui elle est faite d'irresponsables frappés de crétinisme. Ainsi le danger est neutralisé. Il convient cependant de rester méfiant. Un jour ou l'autre, la nature va contourner le barrage que nous avons dressé devant elle. *C'est inévitable...* Elle va recommencer à fabriquer des hommes doués de réflexion, des hommes à l'ancienne mode. Nous ne voulons pas de ça. Votre mission consistera à observer les clans proliférant à la surface de Gurtä, et à traquer impitoyablement les déviants. Chaque fois qu'un spécimen vous paraîtra s'engager sur la voie d'une relative intelligence, *éliminez-le*. Sans hésiter. Il ne faut pas que l'ancienne race puisse se reproduire, repartir de zéro... À aucun prix.

Les ordres étaient clairs. Heureusement, au cours des dernières années, très peu de sujets s'étaient signalés comme dangereux. Les guerres entre clans contribuaient à les éliminer de façon « naturelle », si bien que Ninji et ses compagnons n'avaient presque pas eu à intervenir directement.

La jeune femme repoussa le fauteuil à roulettes dont le revêtement de plastique avivait ses démangeaisons. Dorana n'avait pas bougé. Les jumelles rivées aux yeux, elle scrutait les mâles du clan du Grand Crâne.

« Tout cela finira mal », pensa Ninji en se redressant. – Je sors, annonça-t-elle. Je vais faire les prélèvements.

La Mexicaine ne se donna même pas la peine de répondre. Ninji Kane cramponna l'échelle d'acier et se laissa glisser à l'étage inférieur. Mieux valait ne plus utiliser l'ascenseur si l'on ne voulait pas rester emmuré dans la cabine récalcitrante.

Pour économiser la vie des blocs d'éclairage, on laissait la montagne creuse perpétuellement plongée dans une semi-obscurité, ce qui installait un climat angoissant de parking nocturne. La belle station de surveillance des premières années s'était progressivement changée en un château hanté à l'atmosphère oppressante et tout rempli de masses de métal rouillé.

Arrivée dans le sas, elle enfila sa combinaison d'exploration avec un soin infini. Sa vie dépendait de la parfaite étanchéité du vêtement de protection. Le plus petit trou d'aiguille, et c'en serait fini d'elle. Chaque fois qu'elle devait sortir, elle passait une partie de la nuit à vérifier la surface du scaphandre à la loupe. Jadis, elle disposait d'un appareil électronique capable d'effectuer ce travail à sa place, et cela en l'espace de deux minutes, mais le foutu bazar était bien sûr tombé en panne depuis longtemps, et elle devait désormais se contenter de moyens artisanaux, voire empiriques.

Elle prit conscience qu'elle avait peur et que tout son corps ruisselait de transpiration. Bien que la réclusion à l'intérieur de la montagne creuse lui fût insupportable, elle répugnait à sortir dans la jungle qui entourait la station de surveillance. Les prélèvements devaient être effectués à date fixe, les échantillons analysés et les résultats transmis par liaison satellite au vaisseau mère.

Ninji se sécha le corps au moyen d'une serviette-éponge et se glissa dans le scaphandre. Le vêtement de protection était articulé par un exosquelette dont la puissance permettait de tenir à distance un Néandertalien agressif. Il était en outre équipé d'un arsenal dissuasif censé semer la panique chez les hommes des cavernes : sirène, fumigènes, dards électriques, gaz incapacitant. Le casque avait l'aspect d'un crâne effrayant aux yeux rouges, on espérait que sa seule vue mettrait les

Néandertaliens en déroute. La jeune femme s'y boucla et s'assura que la plupart des fonctions de défenses étaient encore en état de marche. À l'origine, les scaphandres avaient été conçus pour résister à toutes les agressions : feu, armes de jet, mais la matière synthétique dans laquelle ils étaient moulés s'était peu à peu dégradée – comme tout l'équipement de la station ! – et l'on avait cessé de s'y sentir complètement à l'abri.

Surtout après ce qui était arrivé à Burke et à Dexter.

Ninji manœuvra le sas masqué par les hautes herbes et sortit du faux piton rocheux. Le soleil l'aveugla en dépit de la photopigmentation automatique du verre de protection masquant son visage. Dès qu'elle quittait la station, elle se sentait affreusement vulnérable. Le dard électrique dans une main, le coffret de prélèvement dans l'autre, elle se mit à marcher vers la cité des idoles, ainsi que la surnommaient les crétins des cavernes.

L'exosquelette lui conférait une stature très imposante ; quant au casque ornementé, il dissimulait son visage et lui donnait l'allure d'un énorme prédateur en maraude. Normalement, elle aurait dû se sentir à l'abri... *Normalement*. Mais c'était justement ce qu'avaient cru Burke et Dexter, jusqu'à ce que la mort les surprenne à l'improviste au sein du vêtement de protection.

Le soleil tapait durement sur le scaphandre dont la température interne montait. Ninji jura entre ses dents. Pourvu que le système de refroidissement n'ait pas la mauvaise idée de tomber en panne, il n'aurait plus manqué que ça !

La sueur lui brûlait les yeux et elle ne pouvait pas s'essuyer. Jadis, on avait la possibilité de régler la température interne des combinaisons en actionnant une molette sur le bracelet de commande. *Jadis...*

Elle traversa la savane sans rencontrer âme qui vive. Les semelles de ses bottes touchèrent enfin la pierre de la cité des idoles. Les singes s'enfuirent en l'apercevant. Ça n'avait pas toujours été le cas. À une époque il avait fallu batailler pour les faire reculer car ils avaient décidé d'occuper la ville morte en maîtres absolus. Elle agita son dard électrique et enfonça l'interrupteur pour faire jaillir un arc bleuâtre entre les pôles

couronnant l'extrémité du bâton. Des glapissements de frayeur s'élevèrent entre les façades. La jeune femme éprouvait un sentiment de malaise à les découvrir chaque fois un peu plus déguisés en hommes. Ils s'obstinaient à porter des chapeaux de pierre, même si ces couvre-chefs leur entaillaient la peau du crâne, et ils brandissaient des parapluies pétrifiés récupérés dans les boutiques de l'avenue principale. Ninji, dès qu'elle franchissait le périmètre de la cité, s'attendait à être attaquée. Elle s'agenouilla au pied de la « statue » d'une femme au visage hagard, figée en pleine course, et gratta la pierre de son genou gauche avec une curette, pour effectuer un premier prélèvement. Cela faisait partie de son travail. Elle devait tester tous les mois l'état de la fossilisation afin de déterminer si les créatures pétrifiées étaient ou non entrées dans une phase d'assouplissement.

— Cela peut se produire, lui avait-on appris lors de son stage au camp d'entraînement. N'oubliez jamais qu'il ne s'agit pas de statues mais bel et bien de créatures vivantes figées par une « cryogénisation » d'un type nouveau. Ces gens sont « congelés », pas par un froid intense, mais par une fossilisation artificielle. Toutes leurs fonctions vitales sont endormies mais potentiellement réactivables. La pétrification n'est pas définitive, elle ira en diminuant, et alors ils se réveilleront.

— Dans combien de temps ? avait demandé la jeune femme.

— À l'époque on avait espéré que mille ans suffiraient à résoudre le problème, mais l'échéance approche et l'on n'a toujours rien trouvé, répondit l'instructeur avec lassitude. L'un des aspects de votre travail consistera à tester l'assouplissement des « statues », afin que les scientifiques puissent déterminer quand aura lieu le réveil.

Ninji faisait des prélèvements réguliers depuis son arrivée sur Gurtä. Elle avait pu se rendre compte que la pierre constituant les idoles était aujourd'hui beaucoup moins dure que lors de son débarquement, dix ans plus tôt. Le « granit » des premiers temps évoluait doucement vers une sorte de « calcaire » qu'on pouvait aisément rayer de la pointe du couteau. C'est du moins l'impression qu'elle avait. Dès qu'on s'éloignait du cœur de l'irradiation, les effets diminuaient, la

pétrification s'affaiblissait. Elle nota à quel endroit elle avait effectué le prélèvement et se remit en marche. Ç'avait été une grande ville, une ville assez importante pour figurer dans le peloton de tête sur la liste des cibles de première frappe. Tout autour d'elle, des foules compactes se bousculaient, se piétinaient en un enchevêtrement qui tournait au cauchemar. L'onde fossilisante les avait frappés au beau milieu de leur fuite, les arrêtant pour mille ans. Mille ans d'emprisonnement, mille ans de répit.

Tout s'était durci, arrêté. Les chairs, les matériaux, tout avait cessé de vieillir en l'espace d'une seconde. La ville bombardée s'était trouvée projetée hors du temps.

À certains endroits Ninji avait du mal à progresser tant l'amoncellement de corps devenait compact. Elle devait déplacer des statues en les empoignant à bras-le-corps. L'exosquelette du scaphandre lui permettait ce tour de force. Au début, elle n'avait pu résister à la curiosité de visiter les magasins. Burke, lui aussi, adorait cela. Tous deux, ils allaient d'un rayonnage à l'autre, touchant des appareils photographiques de pierre, des réfrigérateurs de pierre. Un curieux musée où tout l'équipement électroménager aurait été taillé dans le marbre par un sculpteur fou.

— C'est à devenir dingue ! répétait Burke. Bordel, tu réalises que dans la cabine d'essayage, là-bas, il y a une femme aux nichons de pierre qui essaye un soutien-gorge de granit ?

Ils avaient eu des fous rires nerveux en découvrant des scènes cocasses ou grotesques. À l'intérieur des bâtiments, bien des gens ne s'étaient pas rendu compte de ce qui se passait dehors. Le feu nucléaire s'était abattu sur la cité au beau milieu de la matinée, alors que les rumeurs de guerre n'étaient pas plus alarmantes que d'ordinaire. La panique était née de la première explosion, de ce champignon qu'on avait vu moutonner à l'horizon, arbre grumeleux, bourgeonnant, et dont les frondaisons mortelles s'épanouissaient jusqu'aux nuages.

Un bruit sec fit sursauter la jeune femme. On venait de jeter quelque chose dans sa direction. Un gros caillou... ou plutôt un objet pétrifié, peut-être un réveille-matin ou une cafetière. Elle

se figea, aussitôt en alerte. Les singes la regardaient, embusqués dans la découpe des fenêtres trouant les façades. Ils n'oseraient pas s'approcher d'elle mais ils pouvaient se mettre en tête de la lapider. Le scaphandre résisterait-il à une avalanche d'objets hétéroclites tombant d'une grande hauteur ? Elle ne le croyait pas, pas dans l'état de vétusté qui était maintenant le sien.

« Ils me craignent de moins en moins, songea-t-elle. Et cela ira en empirant. »

Elle lutta contre la peur qui montait en elle et la poussait à tourner les talons. Un second projectile la frôla, un troisième ricocha sur la visière du casque de polycarbonate. Elle courut vers les arcades d'une galerie marchande pour se mettre à l'abri. Ses jambes tremblaient. Elle palpa malhabilement la surface de la combinaison à la recherche d'une déchirure. Sa vie dépendait de l'étanchéité du costume. Il suffisait d'un trou d'épingle pour que la mort s'engouffre à l'intérieur du scaphandre. Mon Dieu ! Comment être certaine que le costume n'avait subi aucun préjudice ?

La frayeur lui mit un goût de bile dans la bouche. Elle tituba tandis que des objets continuaient à tomber par dizaines du haut des immeubles. Ils rebondissaient sans se briser, laissant juste un peu de poussière grise au point d'impact.

La voix de Dorana Delgado résonna soudain dans les écouteurs du casque.

— Alors ? disait-elle. Comment ça se passe ?

— Ces salopards de singes essayent de me lapider, répondit Ninji en maudissant la vibration d'angoisse qui faisait trembler ses cordes vocales.

— Tire-leur dessus, grogna la Mexicaine. Si tu en descends trois ou quatre, ils te respecteront un peu mieux.

Ninji fit la grimace. Celle solution lui déplaisait, de plus, elle n'aimait pas l'idée qui consistait à introduire une arme à feu dans le monde des Néandertaliens. Elle savait ce qui allait se passer, inévitablement : singes et hommes commenceraient par avoir peur des fusils, puis se mettraient à les convoiter, et bientôt ne rêveraient plus que de s'en procurer par tous les moyens. De plus il lui semblait criminel de supprimer des créatures dans un univers déjà si dépeuplé.

Les haut-parleurs grésillèrent et la communication s'interrompit comme cela se produisait de plus en plus souvent. La jeune femme pressa le pas. Si les singes la prenaient en filature, ils devraient s'arrêter dès lors qu'elle s'enfoncerait dans la zone de pétrification totale sous peine de se changer en statue en moins d'une minute. En effet, les chimpanzés ne « tenaient » pas la ville dans sa totalité, les émanations fossilisantes les obligeaient à rester parqués sur le périmètre extérieur de la cité des idoles. En réalité, aucune forme de vie ne pouvait espérer subsister au cœur de l'agglomération.

La jeune femme consulta le cadran du détecteur d'irradiation sur son bracelet de contrôle. L'aiguille grimpait lentement dans le rouge. Elle s'arrêta pour faire un nouveau prélèvement sur une statue. Normalement la pierre aurait dû être nettement plus dure, mais elle n'arriva pas à s'en convaincre. À travers le hublot du casque, elle découvrait maintenant la perspective de la cité figée. Tout au bout de l'interminable avenue encombrée de voitures et de fuyards s'élevait le champignon atomique de la première frappe. Un champignon pétrifié comme le reste et qui se dressait à l'horizon tel un immense arbre de pierre. L'onde de fossilisation l'avait « gelé » lui aussi, un quart de seconde avant que le souffle de l'explosion ne déferle sur la ville, détruisant et incinérant tout ce qui se trouvait sur son passage. Oui, ç'avait été là la grande réussite des Juges, le coup de maître par lequel ils avaient empêché la planète de se détruire. Au moment même où les ogives atomiques partaient de tous les coins de la planète pour s'écraser ici et là, arguments définitifs d'un conflit irrationnel, le vaisseau mère du Contrôle avait tiré une salve de bombes pétrifiantes programmées pour accompagner dans leur vol les missiles nucléaires des nations belligérantes. Les bombes destructrices et les bombes neutralisantes étaient tombées aux mêmes endroits et avaient explosé à la même seconde avec une synchronisation parfaite. Les charges pétrifiantes avaient instantanément « gelé » tout mouvement des particules dans une zone de plusieurs kilomètres de diamètre. La vie s'était arrêtée, les objets les plus impalpables s'étaient figés. Même les flammes ou la fumée s'étaient changées en pierre. Le rayonnement atomique, les radiations mortelles étaient restées

prisonnières de la fossilisation, et il en serait ainsi tant que la tête pétrifiante fichée au milieu de la cité serait en état de fonctionnement.

— La mort est en *stand-by*, avait coutume de répéter Burke. Comme si on l'avait placée au congélateur. Elle restera inoffensive tant que le congélo sera en état de fonctionner, après tout se remettra en marche, l'apocalypse reprendra les choses là où on les avait laissées. Tu comprends ? C'est comme une série télé à suivre interrompue il y a mille ans et dont on attend toujours l'épisode suivant.

— Et nous devons tout faire pour empêcher que cet épisode soit diffusé ? avait complété la jeune femme.

— Oui, conclut Burke. Mais ça suppose que le congélo ne tombe jamais en panne. Nous sommes là pour ça. Pour réparer ce putain de frigo qui a changé la mort en pierre.

Des réparateurs d'électroménager, voilà ce qu'ils étaient ! Des spécialistes du froid. Pas question que l'immense *ice-cream* atomique se mette à fondre, ou bien c'en serait fini de Gurtä.

« Et de nous..., pensa Ninji Kane. La montagne creuse n'est pas équipée pour affronter un déferlement radioactif de grande intensité. Du moins elle ne l'est plus. »

Elle avançait vers le champignon atomique dont l'ombre formidable couvrait l'avenue. Chaque fois qu'elle entamait cette longue marche son cœur se serrait atrocement. Elle n'avait pas la formation scientifique nécessaire pour comprendre les tenants et les aboutissants de la technologie mise en œuvre par les Juges pour réaliser ce miracle, et le spectacle de la colonne de fumée grimpant vers le ciel, et figée en pleine expansion, allumait dans son âme une frayeur presque religieuse. Elle s'aperçut qu'elle frissonnait malgré la sueur qui lui dégoulinait entre les seins. Le noyau de feu de l'explosion était lui aussi pétrifié, au ras du sol, grosse fleur de glace d'un gris très clair, presque blanc.

« De la neige, songeait toujours la jeune femme. Un cœur de neige plus brûlant que mille soleils... »

Elle obtura les événements du scaphandre qui jusque-là lui avaient permis de respirer l'air du dehors et passa sur sa réserve d'oxygène dont l'autonomie était limitée à soixante minutes.

À partir de cet endroit, on pénétrait dans la zone dangereuse. Le périmètre de pétrification intense. Le territoire de la mort. Les ondes fossilisantes étaient si fortes qu'elles changeaient les oiseaux en pierre, en plein vol. L'asphalte était tout encombré de volatiles égarés, qui, venant de la jungle, s'étaient mis à voler dans le mauvais sens. Des perroquets, des aigrettes, des busards, des vautours... Ninji devait les repousser du pied pour s'ouvrir un chemin. Ils reposaient là, en vrac, entassés, tels qu'ils étaient tombés du haut du ciel, bibelots grisâtres aux formes finement ciselées.

Elle consulta le cadran de contrôle. Elle entraît au cœur du « froid » et percevait déjà les vibrations du « congélateur » à travers les semelles de ses bottes. Elle déclencha le chronomètre de sécurité. Le scaphandre avait été traité pour résister à l'irradiation fossilisante environ soixante minutes. Passé ce délai, il se changeait lentement en pierre, comme tout le reste, et son occupant subissait le même sort. Il ne fallait pas plaisanter avec le compte à rebours si l'on ne voulait pas devenir à son tour une « idole ». Les instructeurs militaires insistaient beaucoup là-dessus.

Ninji eut l'impression qu'un froid intense et brutal envahissait la combinaison, mais c'était absurde, une simple illusion psychologique. La fossilisation ne se manifestait pas par une baisse de température mais par une anesthésie des terminaisons nerveuses. Un engourdissement de plus en plus profond s'emparait de votre corps, le sommeil vous saisissait, et vous restiez là, changé en statue. Tout objet, toute forme de vie fossilisée ne pourrait retrouver sa liberté de mouvement qu'une fois le « congélateur » débranché... *mais ce serait alors pour mourir dans le souffle de feu de l'explosion atomique elle aussi réactivée.*

« C'est un casse-tête insoluble, songea la jeune femme. Si l'on veut empêcher ces gens de mourir irradiés, il faut les laisser tels qu'ils sont aujourd'hui : transformés en statues. Leur survie passe par l'emprisonnement perpétuel. »

Elle contourna deux singes changés en pierre, et qui avaient commis l'erreur de se montrer trop curieux. La tête de fossilisation se trouvait là, fichée dans le sol comme un missile

qui aurait oublié d'exploser. Au-dessus du cône d'acier gauchi par l'impact, tordu, s'ouvrait la trappe de visite qui donnait accès au « congélateur ». Tous les mois, le personnel de surveillance devait effectuer une visite d'entretien complète et s'assurer qu'aucun élément du système ne menaçait de tomber en panne. La montagne creuse était pleine de pièces détachées en attente. Jusqu'à présent on n'avait remplacé que des éléments mineurs et aucune grosse panne n'avait entravé le fonctionnement de la machine. Mais cela ne durerait peut-être pas éternellement... Ces engins sophistiqués pouvaient se dégrader brusquement, alors même qu'on avait fini par les croire inusables.

Ninji s'arrêta au bas des échelons tordus ponctuant le fuselage de l'engin. Les tôles déchiquetées lui faisaient peur. Un faux mouvement, et elle déchirerait la toile du scaphandre sur ces ferrailles aussi affûtées que des lames de rasoir. En moins d'une minute elle se retrouverait fossilisée, figée au beau milieu d'un mouvement.

Elle avala péniblement sa salive. Dieu ! Comme elle avait soif ! Elle examina le missile, planté de guingois depuis mille ans dans l'asphalte fissuré de la rue, au beau milieu du plus élégant carrefour de la cité. Elle se résolut enfin à grimper. Elle ne pouvait pas s'offrir le luxe de lambiner, les chiffres du compte à rebours défilaient sur le cadran de sa montre. L'exosquelette lui permettait de grimper sans se fatiguer, mais ses mouvements parfois approximatifs lui faisaient frôler la découpe des tôles éclatées, tendues vers elle comme autant de poignards.

Quand elle atteignit la trappe d'accès, l'angoisse lui coupait la respiration. Le plus dur était encore à venir. Sitôt dans l'habitacle, il lui faudrait affronter le spectacle de Burke, fossilisé dans sa combinaison déchirée, une clef à molette à la main. Dexter se trouvait un peu plus loin, dans le même état. Les deux hommes avaient subi un sort identique à peu de temps d'intervalle. Même type d'accident, même fin fulgurante. Les visières pétrifiées des casques ne permettaient même pas de distinguer leurs visages, et cela rendait le spectacle un peu plus supportable. Du moins, Ninji essayait-elle de s'en convaincre.

Ces deux hommes avaient été ses amants, elle avait joui et dormi dans leurs bras, elle avait léché chaque centimètre carré de leur peau, elle les avait fait crier de plaisir, et maintenant... maintenant ils n'étaient plus que des statues, pétrifiées pour l'éternité, des créatures hors du temps, prisonnières d'une parenthèse qu'elle espérait paisible et indolore.

« Est-ce qu'ils continuent à penser ? À rêver ? » se demandait-elle. Personne ne savait rien de l'activité mentale résiduelle des personnes fossilisées. Les détecteurs témoignaient juste d'une persistance diffuse des ondes cérébrales. La pensée existait toujours, au cœur de la pierre, toutefois on n'avait aucune idée de ce qu'elle pouvait véhiculer.

— C'est comme pour les accidentés plongés en coma profond, lui avait confié un instructeur. Il est impossible de déterminer ce qui se passe dans leur cerveau.

La jeune femme s'approcha de Burke, leva la main pour effleurer la visière de son casque. Au début, elle lui parlait, lui racontait la vie de la station. Elle y avait peu à peu renoncé, sans trop savoir pourquoi. Avait-elle été amoureuse de lui ? Peut-être, peut-être pas... La cohabitation forcée dans un espace réduit finissait par tout empoisonner.

Elle se détourna de l'idole de pierre grise et s'enfonça dans les profondeurs du vaisseau. La machine bourdonnait puissamment, lui ébranlant les entrailles. Forcée dans un alliage indéfinissable, elle était conçue pour ne pas subir les effets de la fossilisation. Ninji vérifia les moniteurs un à un, enregistrant les chiffres. Elle dut contourner la statue de Dexter qui lui bouchait le passage. Les deux hommes avaient commis l'erreur d'effleurer d'un peu trop près les tôles coupantes du missile. Une déchirure de deux millimètres à peine dans la toile du scaphandre avait permis à la pétrification de s'engouffrer dans le vêtement de protection.

« Un jour ce sera mon tour, se répétait Ninji Kane. On y passera tous. Et quand nous cesserons définitivement d'émettre, le vaisseau mère dépêchera enfin une nouvelle équipe. »

Elle fronça les sourcils car les données chiffrées indiquaient une légère baisse de rendement. La puissance de fossilisation diminuait imperceptiblement.

« Usure, aurait dit Burke. C'est inévitable. N'oublie pas que le "congélo" fonctionne depuis mille ans ! Son rayonnement va s'atténuer progressivement. Il ne s'agit même pas d'une usure du matériel, c'est simplement le noyau irradiant qui se fatigue. À force de se consumer il s'éteindra tout à fait. »

La jeune femme haletait, courant maintenant d'un pupitre à un autre. Elle ne put constater aucune défaillance mécanique. La machine était toujours en état de marche, c'était le « carburant » qui commençait à manquer.

« Fiche le camp ! lui criait une voix au fond de sa tête. Tu es là depuis trop longtemps déjà. Sors de ce tombeau de ferraille. »

Ninji battit en retraite. Elle dut lutter contre l'illusion que la combinaison protectrice durcissait déjà. Elle vérifia avec inquiétude que les articulations des coudes et des genoux n'étaient pas en train de se souder. Si le scaphandre se changeait en pierre, elle ne pourrait plus le mouvoir, elle en resterait prisonnière, les pieds plus lourds que ceux d'une statue rivée à son socle.

Elle se retint de courir. Elle sortit prudemment du missile et descendit les échelons à reculons, en s'efforçant de conserver son calme. Mais déjà le scaphandre s'alourdissait sur ses épaules et l'exosquelette peinait en grinçant.

« Ce n'est qu'un fantasme, se dit-elle. Chaque fois tu te payes le même trip horrifique. Arrête. Ne laisse pas ton imagination s'emballer. »

Son cœur ne daigna ralentir qu'une fois qu'elle fut sortie de la zone mortelle. Pour vérifier qu'elle ne risquait vraiment plus rien, elle tira une souris blanche d'un conteneur de protection fixé à sa ceinture et la tint dans sa paume. La bestiole se débattit, furieuse du traitement qu'on lui infligeait, mais ne se changea pas en pierre. Ninji poussa un soupir de soulagement.

— Fini pour un mois, murmura-t-elle. Dorana, tu m'entends ? Je rentre.

— Toujours en vie ? grogna la voix de la Mexicaine dans le haut-parleur. N'oublie surtout pas de rapporter le pain.

« Connasse ! » songea Ninji en coupant la communication. Dorana refusait catégoriquement de se charger de la corvée de prélèvement. Depuis la mort de Dexter elle était entrée en rébellion contre l'autorité, l'armée. Ninji redoutait qu'elle ne finisse par perdre la tête et ne quitte la montagne creuse pour aller vivre avec les hommes des cavernes.

Le retour fut plus tranquille. Les singes se tinrent à l'écart et s'abstinrent de la lapider.

La jeune femme regarda une dernière fois par-dessus son épaule pour observer le champignon atomique pétrifié. Partout où la première frappe avait fait se lever une pareille colonne de mort, les charges fossilisantes avaient muselé le désastre. Sur toute la planète des centaines de villes se trouvaient aujourd'hui dans le même état que la cité des idoles. Une équipe de surveillance installée à la périphérie auscultait chacune d'entre elles, comme le faisait Ninji Kane depuis dix ans. Là où le feu atomique n'avait pu être muselé à temps s'étendaient des déserts de verre vitrifié. Heureusement, ces zones irradiées restaient peu nombreuses et l'équilibre de la planète n'avait pas trop souffert. Le terrible hiver nucléaire tant redouté n'avait pu s'installer.

Ninji traversa la savane. Elle devina qu'on l'épiait à travers les hautes herbes. Des hommes ? Des animaux ? Les uns et les autres la mettaient mal à l'aise.

« Il va falloir visionner les bandes vidéo du clan du Grand Crâne, pensa-t-elle, pour voir si un enfant plus doué que les autres n'est pas né depuis ton dernier contrôle. »

Elle détestait ce travail. Chaque fois qu'elle repérait un mutant, elle attendait la dernière extrémité pour intervenir personnellement et... le tuer de ses mains. Car elle était une exécutrice, une tueuse. On l'avait formée dans ce but. Souvent, elle s'en remettait au hasard... ou à la gourmandise du chef de clan – cet ignoble personnage nommé Gort – pour différer l'exécution. Heureusement les accidents étaient nombreux, la vie précaire, et il n'était pas rare que l'enfant suspecté d'intelligence périsse dans un éboulement avant qu'elle n'ait décroché son fusil du râtelier.

En arrivant au pied de la montagne creuse, elle eut une mauvaise surprise. La porte du sas était ouverte !

Les consignes de sécurité l'interdisaient formellement. Quand elle franchit le seuil du bunker, ce fut pour découvrir Dorana, à plat ventre sur le sol, qui jouait aux échecs avec une gazelle. L'échiquier avait été posé sur le béton, et l'animal poussait ses pions fort délicatement, du bout de son museau.

— Merde ! grogna la Mexicaine.

— Mat en trois coups, annonça la gazelle qui se nommait Azaé.

Ninji décida de dissimuler sa mauvaise humeur. Le renard aussi était là, à l'écart, furetant entre les machines. Azaé et Oota, ils passaient leur vie à rôder aux abords de la montagne creuse, espérant surprendre les secrets des humains. Ils ne manquaient jamais une occasion de s'introduire dans le bunker.

La jeune femme entreprit de se défaire du scaphandre de protection et alla enfermer les prélèvements dans le coffre. Elle se sentait sur le point d'expédier un coup de pied dans les côtes de Dorana. Les animaux n'avaient rien à faire dans l'enceinte de la station. Le règlement proscrivait même tout contact avec eux.

« Je ne suis pas dupe de ton manège, songea-t-elle en regardant la gazelle. Je sais ce que tu as derrière la tête. Tu joues aux échecs avec Dorana, pour l'occuper, pendant que ton copain le renard met son museau partout, essayant de comprendre notre technologie. »

— Vous étiez à la cité des idoles ? demanda Azaé de sa voix aigrette de jeune fille du meilleur monde.

« Qu'est-ce que ça peut te foutre ! » faillit rétorquer Ninji.

— Que donnent les prélèvements ? insista la gazelle. Personnellement, en me fondant sur ma perception animale, j'estime que la force irradiante décroît sensiblement depuis quelque temps.

Ninji se contenta de grogner.

— Tu pourrais être plus aimable ! siffla Dorana. Azaé et Oota ont réparé la console numéro 3 qui était en panne. Enfin... ils m'ont indiqué ce que je devais faire.

C'était cela le plus agaçant : ce flair des animaux savants, cet instinct qui leur permettait de repérer les pannes et les

composants défectueux aussi sûrement qu'il leur désignait les herbes empoisonnées ou celles susceptibles de les guérir. C'était irrationnel... et angoissant. En leur présence, Ninji se sentait devenir idiot.

« Des espions, songea-t-elle. De sales petits espions souriants. »

Elle exagérait, les animaux ne souriaient jamais.

— Vous savez qu'il faudra trouver une solution ? souffla la gazelle. Je veux dire : pour tous ces gens pétrifiés. Lorsque la fossilisation s'interrompra, le feu nucléaire sera de nouveau actif, et toute la planète sera détruite. Vous n'avez fait que retarder le problème. Reculer pour mieux sauter.

— Je sais, dit Ninji en se forçant à sourire. Nous avons cette discussion chaque fois que nous nous rencontrons.

— Je ne voulais pas être désagréable, fit Azaé. Je sens que je vous agace. Votre odeur m'en informe.

— Vous connaissez aussi bien que moi la réponse, lâcha la jeune femme. Il faut déménager les champignons atomiques tant qu'ils sont encore pétrifiés et les expédier quelque part au fond du cosmos. Les jeter à la surface d'un quelconque soleil par exemple. J'ai soumis cette idée à mes supérieurs. J'attends toujours la réponse.

— Comment pourriez-vous les emporter ? interrogea le renard en se rapprochant. Aucun de vos vaisseaux n'est assez grand pour engloutir un champignon atomique dans ses cales...

— Il y a d'autres moyens, soupira Ninji. La capture par champ de force est l'un d'eux. Un vaisseau pourrait aspirer l'explosion pétrifiée en même temps que le « congélo » qui la maintient dans cet état, et tracter l'ensemble à travers le cosmos. Ce n'est pas techniquement impossible. C'est difficile, compliqué, mais pas impossible.

— Vos prodiges scientifiques m'ébahissent, siffla la gazelle. Ils paraissent tellement contre nature qu'on ne peut s'empêcher d'y voir comme un blasphème.

— Il serait temps de vous mettre en marche, dit la jeune femme d'une voix sèche. Ne traînez pas dans la savane, j'ai vu des singes en maraude.

Azaé frissonna. Elle prit congé et s'en fut, accompagnée du renard.

— C'était pas utile d'être désagréable, grogna Dorana. Ils m'ont aidée à réparer le terminal.

— Ce que tu peux être conne ! explosa Ninji. Tu ne comprends donc pas qu'ils pratiquent le vol à l'étalage ? Ils observent, ils mémorisent. Tu leur montres un circuit, tu leur fais flairer des composants, et ils savent instantanément comment les reproduire. Ce sont des ordinateurs sur pattes. Leur Q.I. est deux fois plus élevé que le nôtre. Ils nous mènent en bateau, j'en suis certaine. Ils préparent quelque chose. Je ne sais pas quoi mais je flaire le complot.

— T'es parano, fit Dorana en bâillant.

Elle se redressa et, d'un pas indolent, disparut dans une coursiue.

Ninji vérifia que les battants du sas étaient bien fermés, l'accès à la montagne creuse verrouillé. Ses mains tremblaient sous l'effet de la nervosité. Elle alla récupérer les prélèvements, les disposa dans l'analyseur moléculaire et déclencha le processus. Pendant que tournaient les machines, elle consulta les écrans de contrôle de la salle de surveillance. Des caméras vidéo dissimulées dans la savane, la forêt et même les cavernes lui permettaient d'observer la vie des clans du voisinage.

Elle se demanda s'il existait une autre équipe de surveillance quelque part aux alentours... Des hommes et des femmes de sa race avec qui elle aurait pu communiquer. À une époque, et bien que cela soit rigoureusement interdit par le règlement, elle avait expédié des messages dans le vide. Des messages anodins auxquels personne n'avait jamais répondu.

« Et s'il ne restait plus que nous ? songea-t-elle soudain avec terreur. *Dorana et moi...* Et si les autres étaient tous morts, comme Dexter et Burke ? »

Le drame se produisit à l'insu de Shag, alors qu'il dormait au milieu du clan, à l'intérieur de la caverne.

Sa rencontre avec la gazelle savante l'avait profondément troublé, de même que sa confrontation avec les singes, et il s'était enveloppé dans ses fourrures l'esprit agité d'images obsédantes. Ce n'était pas la meilleure façon de trouver le repos. En tant qu'idiot, il n'avait droit qu'à un médiocre emplacement, un trou situé loin du feu de camp dont les braises réchauffaient les dormeurs. Cette nuit-là il se ratatina dans sa niche et se bâillonna avec un lambeau de cuir, comme il en avait l'habitude. Il fut tout de suite la proie de rêves effrayants au cours desquels il revit l'assassinat de sa mère... Une haine brûlante le traversa, générant des images de tuerie dont Gort était la principale victime. Shag se voyait l'égorgeant avec une pointe de silex, ou lui arrachant la peau lambeau après lambeau. Dans le cauchemar, il lui criait des injures, lui expliquait en ricanant comment il l'avait dupé toutes ces années en jouant les idiots.

C'est alors qu'il se réveilla en sursaut... ou plutôt que le son de sa voix le réveilla. Il s'aperçut que le bâillon de cuir avait glissé et qu'il parlait tout seul, dans le silence de la caverne, depuis un moment déjà.

La sueur le recouvrait comme au cours d'un accès de fièvre, rendant sa peau huileuse, c'était probablement pour cette raison que le bâillon avait glissé...

Il se raidit, haletant, le cœur cognant à la volée contre ses côtes. Il avait parlé... *Il avait parlé normalement*, pas comme l'idiot qu'il feignait d'être depuis si longtemps. Quelqu'un l'avait-il entendu ?

Il n'osait se redresser pour regarder autour de lui. La peur le paralysait.

« Tu crois avoir parlé, se dit-il, en réalité tu n'as sans doute fait que balbutier. Quand les autres rêvent, tu ne comprends jamais ce qu'ils disent. »

« Oui, ricana une voix mauvaise au fond de son esprit, c'est vrai... mais les autres sont idiots. »

Il se redressa sur un coude. Les braises faisaient planer une lueur rougeâtre sur les formes étendues. Pourtant, tout près du feu, Shag crut discerner une silhouette imposante, elle aussi à demi redressée. Gort ! Gort ne dormait pas, Gort avait tout entendu. Shag sentit une sueur glacée le recouvrir. Il n'aurait rien pu imaginer de pire.

Il se recoucha, grelottant de peur au fond de son trou. Il ne put se rendormir et passa les heures qui suivirent à essayer de reconstituer ce qu'il avait pu crier dans son sommeil, à son insu. C'était stupide, bien sûr. Tantôt il se rassurait en se persuadant qu'il n'avait fait que pousser des cris inarticulés, tantôt il arrivait à se convaincre qu'il avait exposé ses désirs de vengeance d'une voix claire et parfaitement audible.

L'aube se leva sans lui apporter de réponse.

Gort ne manifesta à son égard aucune animosité particulière, et le clan vaqua à ses occupations habituelles. Très crispé, Shag prit part à la relève des collets disposés autour du point d'eau, puis il aida les femmes à tendre les peaux pour les tanner. On l'avait toujours écarté de la taille des outils de silex car il feignait la maladresse et s'appliquait à gâcher de bonnes pierres. Cela lui valait le mépris des hommes. Il joua avec les enfants mais le cœur n'y était pas. À plusieurs reprises, en se retournant, il surprit le regard de Gort fixé sur sa nuque. « Il sait ! » pensait-il alors avec un tremblement de tout le corps.

La journée s'écoula sans incident notable, mais Shag ne put trouver le sommeil car il avait fini par se convaincre que Gort allait venir l'assassiner pendant son sommeil. C'était absurde, le géant ne tuait jamais de sa main un membre du clan. Il se débrouillait toujours pour se le faire offrir en sacrifice par l'assemblée des guerriers, sous prétexte qu'il avait besoin d'un supplément de cervelle. Dans le cas de Shag, cet argument n'aurait convaincu personne car tout le monde considérait le

jeune homme comme un véritable idiot. Shag passa donc une nouvelle nuit blanche.

Au matin, alors qu'il bâillait, assis sur un rocher, il vit Gort se diriger vers lui.

— Qu'est-ce que tu fais là, à paresser ? gronda le géant. Tous les autres travaillent. J'ai besoin de toi, il est temps de fourbir le Grand Crâne, tu vas aller chercher de la poussière qui nettoie sur la colline blanche, tu sais où ça se trouve ? Allez, ne me regarde pas avec ces yeux ronds. Prends un sac et mets-toi en route.

Shag baissa la tête, cherchant où était le piège. Quand Gort eut tourné les talons, il examina le totem. Le crâne, emblème du clan, était parfaitement astiqué. Aucune des taches de pourriture qui le marbraient à date fixe n'était encore réapparue. Quand cela se produisait, Gort le décrochait du mât de cérémonie et le frottait avec une poudre siliceuse qu'on ramassait effectivement au sommet d'une colline du voisinage, et dont le pouvoir abrasif gommait les macules disgracieuses tachant l'os.

Shag rentra dans la caverne pour aller prendre un sac de peau. Il fouillait dans ses affaires quand la main de Balao, l'ancien éclaireur, se posa sur son épaule.

— J'ai tout entendu, murmura le pisteur. N'y va pas, c'est un piège... Gort envoie toujours là-bas les jeunes gens qui risquent de lui faire de l'ombre... Quand ils ne reviennent pas, il prétend qu'une bête les a dévorés.

— Je suis obligé, balbutia Shag la gorge serrée.

Balao serra les poings.

— Là-haut, chuchota-t-il, sur la colline, il existe une cache pleine d'armes que j'avais creusée jadis, du temps où j'avais encore toute ma tête, mais je ne me rappelle plus où elle est. C'est un trou bien dissimulé, invisible du dehors, et où l'on peut attendre à l'aise son ennemi. J'y ai caché une arme que personne ne connaît ici, *un arc*... C'est un engin astucieux dont se servent les clans plus malins que nous, et qui permet de tuer à distance, sans s'approcher de la cible.

— Tu veux dire comme une pierre lancée ? demanda Shag.

— Oui, fit Balao, mais je ne me rappelle pas comment on l'utilise. Je l'avais rapportée d'une de mes expéditions, et je l'avais gardée pour moi en pensant qu'elle pourrait peut-être me sauver un jour. Elle est toujours là-haut, dans la cache.

— À quoi ressemble-t-elle ?

— À un bâton courbe, je crois, avec une lanière de cuir nouée à chaque bout.

— Et que faut-il en faire ?

— Je ne sais plus.

Shag essaya de masquer sa nervosité.

— Je te remercie, souffla-t-il, j'essayerai de trouver la cache. Maintenant il faut que je me mette en route.

— C'est un piège, répéta Balao. Ne cherche pas le corps à corps avec Gort. Tu es trop frêle, il te brisera d'une seule main.

— Je sais.

Le jeune homme sortit de la caverne, son sac de cuir en bandoulière, et descendit la pente en direction du ruisseau. Pour rejoindre la colline blanche il lui fallait traverser la savane. Il se demanda si Gort connaissait un raccourci qui lui permettrait d'être là-bas avant lui. Ce n'était pas impossible.

La plaine d'herbe jaune était à elle seule un piège suffisant. La végétation y montait plus haut que la tête d'un homme et constituait une muraille mouvante derrière laquelle n'importe quel ennemi pouvait s'embusquer à l'aise. Un brouillard d'insectes y bourdonnait en permanence. Des moustiques, par nuages entiers. On disait qu'en suçant le sang des hommes, ils leur volaient également leurs souvenirs, et qu'à trop marcher dans la savane on pouvait finir amnésique, ayant oublié jusqu'à son nom au terme du voyage.

— Chaque fois qu'ils te piquent, radotait Balao, ils te volent un mot, une idée... Ça part de toi avec le sang. Si tu marches trop longtemps, tu te retrouves muet.

Shag avait surtout peur des fauves, des lions, des panthères. Ils ne parlaient pas, leur race n'avait subi aucune évolution depuis la Grande Catastrophe... mais ils aimaient toujours autant la viande fraîche que par le passé !

L'adolescent ramassa un bâton dont il écorça la pointe pour se fabriquer une sagaie approximative. Ce n'était pas grand-

chose. Il sentait le danger vibrer tout autour de lui, la menace rampait dans les herbes. Il poussa un cri dissuasif, avec l'espoir d'effrayer ses ennemis. Quand il arriva au pied de la colline blanche, il mourait de soif. Il s'aperçut qu'il était parti dans un tel trouble qu'il avait oublié d'emporter une outre d'eau. La réverbération du soleil sur les rochers blancs blessait le regard. Les pierres étaient déjà brûlantes, presque impossibles à toucher. Il escalada la pente abrupte, les muscles du ventre et des cuisses crispés par l'effort. La peur faisait grouiller ses intestins. Il se fit la réflexion que la colline ressemblait à un énorme crâne tout fendillé. Des réseaux de crevasses profondes la sillonnaient. La cache de Balao se trouvait quelque part dans l'une de ces tranchées, mais où ?

Le soleil lui brûlant les omoplates, il se mit à inspecter les failles. Presque aussitôt il découvrit les cadavres. Des corps momifiés par la chaleur sèche et la poussière qui les recouvrait à demi. Ils avaient tous eu le crâne fracturé, et fort proprement décalotté, de manière à mettre le cerveau à nu. Shag identifia plusieurs d'entre eux grâce à des signes distinctifs, des cicatrices ou des colifichets dont il conservait le souvenir. C'était tous des jeunes gens du clan, sensiblement du même âge. Des mutants dont Gort avait pris ombrage.

« Il les a expédiés ici pour les tuer et leur dévorer la cervelle, pensa-t-il. Il ne supporte pas d'être menacé. Aujourd'hui c'est mon tour... à cause du rêve... parce que j'ai parlé en dormant... »

La peur lui coupait la respiration. Les crevasses de la colline étaient semées de cadavres, de momies à la bouche béante et pleine de mouches. Shag courait, explorant la paroi à coups de bâton. Où se trouvaient la cache... et cette arme fabuleuse qui permettait de tuer son ennemi à distance ? Cet *arc*, mentionné par Balao. Il savait que Gort allait surgir d'un moment à l'autre, qu'il était peut-être déjà là, aplati dans une faille, attendant l'instant propice pour sauter sur sa proie. L'adolescent se sentait au bord des larmes. Balao était un bon pisteur, et il avait sans aucun doute dissimulé sa tanière avec beaucoup d'habileté. Il y avait tant de crevasses...

Il eut une fausse joie en mettant au jour un orifice caché sous des cailloux, mais un énorme serpent en jaillit dont il évita la

morsure de justesse. Presque aussitôt, un quartier de roche rebondit sur sa gauche, manquant lui emporter le bras. C'était Gort qui le bombardait depuis le haut de la colline. Le géant usait de sa force prodigieuse pour le lapider à l'aide de pierres plus grosses que sa tête. Shag comprit que Gort s'attachait à viser les bras et les jambes, dans l'espoir de l'immobiliser. Il avait probablement procédé de la même façon pour tous les garçons qui gisaient au fond des crevasses. Une fois les jambes broyées, les proies ne pouvaient plus lui échapper. Il s'approchait alors d'elles, leur désarticulait les deux bras pour les rendre totalement inoffensives, puis leur ouvrait lentement le crâne, désembrochant les os les uns après les autres, pour mettre la cervelle à nu et la manger encore vivante.

— Ça ne sert à rien de courir ! hurla le géant du haut de son perchoir, une pierre levée à deux mains. Je t'aurai comme les autres. Tu t'es trahi toi-même... Et pourtant tu avais fini par me convaincre que tu avais tourné crétin.

Shag évita encore deux projectiles, mais des éclats de pierre lui lacérèrent le cou et la poitrine.

— Laisse-toi faire ! cria Gort. Fais-le pour le bien du clan. Tu sais bien que ces pauvres crétins ne pourraient pas survivre sans moi.

Il connaissait parfaitement le labyrinthe des crevasses et s'y déplaçait avec aisance alors que Shag perdait du temps en s'engageant dans des impasses qui le condamnaient à rebrousser chemin.

— Laisse-le ! gronda soudain la voix de Balao. Tu as déjà tué sa mère... ça suffit.

Shag sortit la tête de la tranchée. L'ancien éclaireur se tenait à mi-pente, ses armes à la main, essoufflé et suant.

— Tiens, tiens ! ricana Gort. Voilà le pisteur qui ne retrouve plus son chemin ! Je suis étonné que tu aies réussi à venir jusqu'ici sans te perdre en route... Fiche le camp. Ce garçon n'est rien pour toi, pourquoi prendre sa défense ?

— Je... je crois que c'est mon fils, balbutia Balao.

— Imbécile, grogna Gort. Les femmes sont à tout le monde. Tu as pénétré le ventre d'Ina, sa mère, comme beaucoup d'autres. Moi aussi je l'ai eue. Elle n'était pas assez grasse à mon

goût et elle avait la fente trop étroite. C'est tout ce que je me rappelle. Comment pourrais-tu savoir que Shag est bien ton fils ?

— Ina... me l'a dit, articula péniblement Balao. Elle m'a prévenu que c'était moi le père... Oui.

— Tu imagines ces choses, fit le géant avec un haussement d'épaules. Fiche le camp ou je vais être obligé de te casser la tête. Et tu es trop diminué pour que je perde mon temps à manger ta cervelle. C'est le gosse que je veux. Il m'a berné. Il est comme sa mère. C'est un mutant, il parle bien mieux que nous, je l'ai entendu l'autre nuit... Il a pour amis des animaux savants. Il complotait avec eux contre moi.

— Non ! rugit Balao, et il se campa sur ses jambes torses, la sagaie levée à hauteur d'épaule.

Shag sentit son cœur se serrer. L'ancien éclaireur n'était plus assez jeune pour affronter le chef de clan.

— Crétin ! soupira Gort en lui expédiant une énorme pierre en pleine poitrine.

Shag entendit la cage thoracique de Balao craquer tel un fagot de bois sec. Des tronçons de côtes brisées crevèrent la peau du torse pour jaillir à l'air libre. Le vieux pisteur tomba sur le dos, les yeux vitreux, la main toujours serrée sur la sagaie. Le sang lui coulait de la bouche à grands flots. Il mourut ainsi, le quartier de roc encastré dans la poitrine, aplati comme un insecte qu'on écrase du talon.

— C'est ta faute ! cria Gort à l'intention de l'adolescent. Tu n'avais qu'à te laisser faire. J'aimais bien Balao... C'était un compagnon de jeunesse. Viens ici, qu'on en finisse. J'aurai pitié de toi, je t'étranglerai avant de manger ta cervelle. Je veux bien y consentir... en souvenir de ta mère. Après tout tu es peut-être mon fils, va savoir ? J'ai tellement rempli le ventre d'Ina de ma semence qu'il en débordait...

Shag ramassa un caillou et l'expédia en direction du géant. Le projectile entailla légèrement l'épaule du chef de clan, lui arrachant un rire méprisant.

— Assez joué ! lança Gort en saisissant son kawar posé sur une pierre plate. Maintenant je vais m'occuper de toi.

Et il bondit vers Shag, enjambant les crevasses pour se saisir de l'adolescent.

Le jeune homme se rua sur le chemin poudreux pour gagner le bas de la colline. Il savait qu'il était perdu. Gort courait bien plus vite que lui, dans un instant la main du géant se refermerait sur sa nuque. Il dérapa dans le sang qui s'échappait du cadavre de Balao et dévala le sentier dans un nuage de poussière en roulant cul par-dessus tête. Alors qu'il tentait de se relever, les doigts de Gort l'attrapèrent par les cheveux, le contraignant à raidir le cou. Le kavar allait s'abattre, le décalottant de son impeccable mouvement courbe, sa cervelle allait jaillir à la lumière du jour, palpitante... vivante.

Soudain quelque chose s'interposa, une ombre gigantesque qui faisait trembler le sol et poussait de grands cris aigus. Un cheval... Un cheval blanc qui se cabrait en agitant ses antérieurs en direction de Gort pour le contraindre à reculer. Le chef de clan dut lâcher sa proie pour se mettre à l'abri des redoutables sabots.

— Grimpe ! hurla le cheval à l'adresse de Shag. Grimpe sur mon dos, je suis là pour te sauver !

Sans trop savoir ce qu'il faisait, l'adolescent cramponna la crinière de l'animal et se hissa tant bien que mal sur ses reins.

— Tes bras ! commanda le destrier. Noue tes bras autour de mon encolure ou bien tu vas tomber.

Et il se mit à galoper dans la savane, abandonnant Gort au pied de la colline, les poings levés vers le ciel en signe de rage.

## 8

Azaé, dissimulée dans les buissons, regardait galoper le cheval à travers la plaine, l'enfant d'homme accroché à sa crinière. Elle trembla à l'idée qu'il pourrait lâcher prise et tomber. Le géant, cette créature horrible qu'on appelait Gort, n'aurait alors aucun mal à fondre sur lui en quelques enjambées. C'était un risque, un risque important, mais elle avait dû se résoudre à le prendre. Sur Gurtä, les Néandertaliens n'avaient pas encore réussi à domestiquer le cheval, et il y avait fort à parier qu'ils n'y penseraient jamais.

— Ça y est ? demanda Oota derrière elle. Tu as déclenché l'opération. Tu prétendais pourtant que ce gosse était idiot.

— C'est vrai, avoua la gazelle. Ma première impression n'a pas été bonne, mais il y avait quelque chose dans ses yeux... et dans son odeur. Je l'ai suivi, je l'ai observé dans la caverne. Il y a deux nuits de cela, il s'est mis à parler de manière surprenante. En structurant ses phrases et en employant des mots peu courants.

— Un simulateur ?

— Je le pense. Un mutant qui a compris très jeune que jouer les imbéciles pourrait lui sauver la vie. C'est rare. Assez rare pour être intéressant.

Le renard hocha la tête. Un tel cas de figure était effectivement assez exceptionnel, les mutants se trahissaient vite, dès l'enfance.

— Un de plus, soupira Oota. Nous en avons déjà tellement recruté... et pour quels résultats ? Je me dis parfois que nous sommes des criminels.

La gazelle eut un mouvement de tête agacé.

— Tu dis n'importe quoi, lança-t-elle. Avec nous ils ont une chance de s'en sortir, une toute petite chance... Ce n'est pas le cas avec Gort ou avec Ninji Kane. Tu sais bien que ces deux-là sont perpétuellement à l'affût. Les caméras du réseau de

surveillance sont dissimulées partout, dans les arbres, les rochers, et même au cœur de la caverne. Pour les saboter il faudrait faire alliance avec les singes, c'est impensable.

— Elles captent le son ?

— Non, seulement les images car les circuits sont endommagés, mais c'est parfois suffisant pour quelqu'un qui sait observer.

— Il fera comme les autres, maugréa le renard. Il ne survivra pas. Leur capacité cérébrale n'est pas assez développée. Tu vas le faire crever, lui aussi...

— Nous verrons bien, lâcha la gazelle d'un ton irrité. Tu sais bien que nous n'avons pas le choix. Il y va de la survie de la planète.

— Le cheval l'emmène au sanctuaire ?

— Oui, mettons-nous en route, j'ai hâte de faire les premiers tests.

Ils s'enfoncèrent dans la végétation, cheminant côte à côte sans échanger une parole.

La gazelle éprouvait une grande excitation à la perspective de retourner au sanctuaire. Elle se rappelait l'extase mystique qui l'avait saisie la première fois qu'elle avait découvert l'immeuble préservé au cœur de la jungle pourpre. Depuis des générations, les animaux se racontaient la légende des « hommes d'avant » qui avaient échappé par miracle à la punition des Juges et continuaient à vivre comme par le passé, sans souffrir de la moindre débilité mentale. Longtemps, Azaé avait cru qu'il s'agissait d'une légende, d'un fantôme comme en font naître les génocides, et puis les témoignages s'étaient multipliés, la poussant à entreprendre un voyage d'exploration dans les profondeurs de la forêt. C'est ainsi qu'elle s'était un jour trouvée en face de l'immeuble, dans une clairière tondue de frais en plein cœur de la jungle. Un morceau du monde d'Avant, miraculeusement préservé. La fossilisation n'était pas venue jusque-là, et la pierre grise n'avait pas fait disparaître les couleurs. Tout était incroyablement neuf, vivant... Les tissus, les vêtements. Plus tard, Azaé avait compris qu'il s'agissait d'un complexe immobilier haut de gamme, d'une résidence de luxe réservée à l'élite de la société humaine. Elle avait longuement

hésité à prendre contact, à émerger des buissons pour aller à la rencontre des hommes du passé. Des heures entières, elle avait peaufiné les phrases qu'elle leur dirait, les mots symboliques du premier contact historique. Et puis... Et puis elle avait remarqué des choses étranges : tous les jours, les occupants de la tour faisaient les mêmes gestes, au même moment, échangeaient les mêmes plaisanteries, et cela selon un emploi du temps invariable.

« Qu'ils sont routiniers ! avait-elle pensé. Comme leur existence est monotone. »

Le museau pointant à peine hors des buissons, elle regardait la femme blonde s'allonger au bord de la piscine pour lire un magazine, le jeune homme courir autour de la résidence, une serviette-éponge autour du cou, les deux couples gagner le court de tennis pour échanger des balles. Quand un perroquet avait lâché une fiente sur les seins de la femme en bikini, et que celle-ci n'avait pas esquissé un geste pour s'essuyer, Azaé avait compris que quelque chose n'allait pas. Tous ces gens n'étaient pas vraiment vivants.

C'est alors qu'en compagnie de son équipe elle avait investi la tour. Il lui avait fallu bien des migraines pour venir à bout de l'énigme. Aujourd'hui elle avait percé le secret de l'immeuble préservé. Il s'agissait d'une maison témoin. L'échantillon robotisé d'un formidable programme immobilier interrompu par la guerre nucléaire. Tout y était conçu pour donner de la vie qu'on pouvait mener là une image paradisiaque. Les gens y étaient plus beaux, plus grands que dans la réalité. C'était en fait tous des robots alimentés par des batteries nucléaires, et modelés de manière hyperréaliste. Cheveux et poils synthétiques avaient été implantés sur leur peau avec un soin extrême. Seuls leurs vêtements, pourtant tissés dans une matière capable de défier le temps, commençaient à donner des signes d'usure.

C'était un monde factice, une pièce de théâtre sans cesse recommencée. Rien n'avait été oublié. On avait programmé la femme blonde pour que son épiderme bronze de manière nettement visible au fil de la journée, quant aux raquettes de tennis elles étaient équipées d'un détecteur de mouvement qui

leur permettait de se verrouiller sur la trajectoire des balles et de ne jamais les manquer.

Pendant des jours et des nuits, Azaé s'était inlassablement promenée dans les couloirs de la tour, se grisant du spectacle des pantins magnifiques. Rien n'avait été laissé au hasard. Il y avait même, dans un appartement du trentième étage, un couple qui faisait l'amour dans un immense lit aux draps de « soie » rouge. Quand on examinait tout cela de plus près, on notait des traces d'usure assez cocasses. Ainsi, l'homme, à force de copuler avec sa partenaire, avait-il fini par lui user l'entrejambe jusqu'à lui raser les poils pubiens. Le bel éphèbe qui plongeait cent fois par jour dans la piscine pour boucler d'interminables longueurs de bassin, présentait, lui, des signes d'usure par frottement liquide sur les épaules, les bras et la tête. Les traits de son visage avaient fini par s'effacer, et la chair de ses épaules, devenue trop mince, laissait deviner les armatures métalliques du robot dont la machinerie faisait mouvoir les membres.

Partout où les matériaux n'avaient pas été choisis en fonction d'une résistance hors norme, le temps avait fait son œuvre. Certains vêtements avaient fini par tomber en poussière, si bien que ceux qui en étaient vêtus à l'origine poursuivaient aujourd'hui leur tâche entièrement nus. C'était le cas pour plusieurs mères de famille occupées à cuisiner le petit-déjeuner de leurs enfants, le cas aussi pour un homme d'affaires très sérieux qui, à force de se lever et de s'asseoir au cours d'un conseil d'administration, avait usé le fond de son pantalon à tel point que ses fesses nues et roses sortaient à présent du vêtement. Un jour, ces excroissances charnues seraient à leur tour tellement amincies que l'acier de la structure robotisée les transpercerait.

Azaé marchait, marchait... Utiliser les ascenseurs se révélait fort simple. Il suffisait d'appuyer sur les boutons à l'aide de son museau, et la cabine vous enlevait aussitôt dans les airs.

Mais le plus étonnant pour elle c'était les animaux robotisés qui hantaient les appartements et les couloirs de la résidence. Des chats, des chiens de toutes les races qui tantôt se vautraient sur des coussins, tantôt paressaient au soleil. Les hommes, les

femmes, les enfants, les caressaient avec tendresse, les prenaient dans leurs bras, enfouissaient leur visage dans leur fourrure... C'était fascinant et poignant. En observant ces scènes intimistes, la gazelle prenait la mesure de l'ascendant qu'avaient autrefois exercé les bêtes sur les humains. Elle finissait par se demander si, quelque part, les animaux n'avaient pas été en réalité les vrais maîtres de la planète, et les hommes leurs serviteurs... Plus elle y pensait, moins cette théorie lui semblait fantaisiste.

— Regarde ! disait-elle à Oota le renard. Tu vois bien que les humains se comportent avec eux comme ils le feraient avec des dieux. Il n'y a pas que de la tendresse dans leurs échanges. J'y vois également une sorte de déférence. Et si ces caresses étaient en fait les éléments d'un culte religieux ? Tu y as pensé ?

— Tu délirés ! grognait Oota.

— Pourquoi ? s'entêtait la gazelle. C'est toi qui refuses de voir la vérité, c'est tout.

Et ils se quittaient, fâchés.

Azaé ne pouvait s'empêcher de revenir dans les appartements où « vivaient » des animaux robotisés. De temps à autre, elle renversait un chat mécanique d'un coup de sabot et prenait sa place pour sentir les doigts de l'homme courir dans son pelage. Elle avait conscience d'usurper un plaisir qui ne lui était pas destiné, mais c'était plus fort qu'elle. Oota l'avait surprise un jour au cours de l'une de ces effusions, et elle avait senti la honte la submerger.

— Tu deviens folle, avait craché le renard. Si tu n'y prends pas garde, tu finiras par sombrer dans la perversion.

Elle avait décidé de ne pas l'écouter. Elle le savait radicalement opposé à ses idées, misanthrope vivant dans la croyance aberrante d'un passé où les humains opprimaient les animaux, et même les détruisaient. C'était absurde. Tout prouvait le contraire. Il n'y avait qu'à ouvrir les yeux et observer ce qui se passait à l'intérieur de la résidence. L'amour des hommes pour les bêtes se traduisait par mille détails révélateurs. Ainsi ces jouets en peluche – ours, girafes, lapins – que les enfants serraient dans leurs bras, et cela jusque dans leur lit !

« Les jouets en peluche sont des représentations de la figure divine, avait-elle déclaré lors d'une conférence à l'université d'Animapolis. Des fétiches protecteurs, comme le crucifix l'étaient jadis sur la Terre, pour les chrétiens. Ici, sur Gurtä, il est évident que la race humaine s'en remettait aux animaux. De là cette dévotion de tous les instants dont les archéologues ont déjà recueilli mille témoignages. »

Ainsi songeait Azaé en avançant dans la savane. Elle tremblait d'impatience à l'idée de retrouver la résidence et de glisser de nouveau sa tête sous les doigts de l'un des robots humanoïdes pour se faire caresser entre les oreilles.

## 9

Shag se cramponnait à l'encolure du cheval lancé au galop, essayant de se maintenir sur son dos en dépit des secousses de la cavalcade. Il n'en revenait pas d'être encore en vie, et il avait eu si peur qu'il se rappelait s'être pissé dessus quand Gort l'avait saisi par les cheveux.

— Je m'appelle Aldabar, lui avait dit le cheval. Ne me pose aucune question, tu découvriras les réponses par toi-même lorsque nous serons arrivés. Attends-toi seulement à de grands prodiges.

— Où m'emmènes-tu ? demanda tout de même l'adolescent.

— Tu verras, grogna le destrier. Maintenant tais-toi, je n'aime pas parler aux hommes.

Quand ils pénétrèrent dans la forêt le cheval réduisit son allure, et Shag put enfin se redresser.

— Nous allons pénétrer dans le sanctuaire, annonça enfin l'animal. Reste calme, il ne t'arrivera rien. Azaé t'attend là-bas, c'est elle qui a organisé ton sauvetage.

La stupeur saisit le jeune homme quand sa monture pénétra dans la clairière de la résidence modèle. Si l'immeuble ne différait guère par la forme de ceux qu'il avait l'habitude de côtoyer dans la cité du châtiment, les idoles, elles, se promenaient sur l'herbe, affranchies de toute pétrification. Leur peau était rose et souple, leurs habits colorés, leurs cheveux flottaient au vent.

Shag laissa échapper un gémissement d'angoisse.

— Reste tranquille, lança le cheval. Elles ne te feront rien, elles ne s'apercevront même pas de ton existence. Tu ne cours aucun danger. Maintenant tu vas descendre et aller retrouver Azaé qui ne va plus tarder à sortir de la jungle. Ne touche à rien et tais-toi.

Shag obéit et demeura un long moment assis sur ses talons à l'orée de la résidence. Enfin, Azaé apparut, flanquée d'un renard

maigre aux yeux inquisiteurs. Elle salua l'adolescent et lui présenta son compagnon qui se nommait Oota, puis la gazelle accompagna le jeune homme jusqu'au bord de la piscine où le nageur robotisé entamait son soixantième tour de bassin. Shag fut surpris par l'aspect rectangulaire et trop propre de cette mare dépourvue de poissons. L'homme ne lui accorda pas un regard. Il n'avait aucun poil sur le corps et sa peau semblait bizarrement rose.

— Va, lui dit Azaé, entre dans l'immeuble et explore les lieux à ta guise. Tu ne cours aucun danger. Ce que tu vas voir, c'est le monde tel qu'il était avant la Punition. Quand tu en auras assez appris, reviens ici, et je t'expliquerai pourquoi tu es là... et ce que nous allons faire de toi.

Shag hocha la tête et s'éloigna. Les regards des animaux rassemblés pesaient sur ses épaules, il se sentait dans la peau d'un prisonnier de guerre.

Il était avant tout ébahi par les couleurs de l'immeuble. Si les objets qu'il voyait autour de lui ne différaient guère par leur forme de ceux qu'il avait déjà pu voir dans la cité des idoles, leur texture n'avait rien de commun avec la pierre grise de la ville pétrifiée. Cette différence fondamentale leur donnait un air curieusement « vivant »... Les vêtements se révélaient souples, bariolés de couleurs qui faisaient presque mal aux yeux. La peau des humains était rose, incroyablement lisse, alors que celle de Shag était brune, couverte de poils et de cicatrices. C'était une chose d'avoir côtoyé ces créatures sous forme de statues immobiles, c'en était une autre de les voir bouger... Elles étaient grandes. Beaucoup plus grandes que les plus imposants guerriers du clan, et elles se déplaçaient avec une grâce étrange, fluide, maîtrisant parfaitement leur équilibre alors même qu'elles n'utilisaient jamais leurs bras pour prendre appui sur le sol.

Shag n'osait leur parler. D'ailleurs les hommes et les femmes qui se déplaçaient dans le jardin ne lui prêtaient aucune attention. Il eut beau s'approcher d'eux, à aucun moment ils ne daignèrent baisser les yeux vers lui. Sans doute le jugeaient-ils trop vilain ? Trop petit ?

Il s'approcha de la femme allongée au soleil. Sa peau était en train de changer de couleur. C'était étrange. *A priori* elle lui faisait moins peur que les autres parce qu'elle était presque nue. Il lui arracha ses vêtements puis lui tira les cheveux et les poils pubiens, mais elle ne réagit pas. Il en déduisit que les humains du passé avaient une très grande résistance à la douleur. Ne sachant quelle attitude adopter, il pénétra dans la grande maison verticale et s'éleva dans les étages en utilisant l'escalier de secours dont sa mère lui avait enseigné l'usage. Les hommes et les femmes parlaient, riaient, mais Shag comprenait difficilement leur langage car ils utilisaient trop de mots inconnus.

Très peu d'entre eux allaient nus ; ils se déplaçaient sans armes, les mains vides. Ce fut ce détail qui perturba le plus l'adolescent. Les membres du clan du Crâne ne se séparaient jamais de leur hache, de leur sagaie, ou tout au moins d'une bonne pierre pointue pour faire face à un éventuel ennemi. C'était en respectant cette précaution qu'on pouvait espérer survivre dans le monde des cavernes. Ici, personne ne brandissait de lance. Shag en déduisit que ces gens possédaient une grande force physique... Une telle puissance musculaire qu'elle leur permettait de se passer du secours des armes. Il en fut quelque peu effrayé.

Comme on ne remarquait toujours pas sa présence, il s'enhardit et se mit à toucher les objets, les vêtements. Il se glissait dans les cuisines, les chambres à coucher, les bureaux, les magasins.

À plusieurs reprises il observa les créatures du passé dans leurs salles de bains. Aucune n'était maigre, aucune n'avait la moindre cicatrice sur le corps. Il en conclut qu'elles mangeaient à leur faim et ne se battaient pas, ce qui lui parut incroyable.

Mais il put vérifier que cette théorie était exacte dès qu'il eut l'occasion de s'introduire dans une cuisine. Il y avait là des hommes, des femmes, des enfants, assis autour d'une table et qui mangeaient calmement, *tous en même temps (!)* sans s'affronter pour la possession des meilleurs morceaux. Jamais, dans toute sa vie, Shag n'avait assisté à une telle aberration. Dans la caverne, les guerriers mangeaient d'abord, par ordre

hiérarchique... Les femmes, les enfants et les vieillards devaient se contenter des restes, et se battre en un affreux pêle-mêle pour obtenir quelques lambeaux de pitance. Si bien que les plus faibles mouraient vite de faim.

Ici les femmes servaient paisiblement les mangeurs ! La distribution de nourriture était équitable. On ne hurlait pas, on ne s'arrachait pas les cheveux, on ne se lacérait pas les joues à coup d'ongles...

Shag s'approcha d'une table où les membres d'une même famille partageaient le petit-déjeuner. Il resta un long moment immobile, fasciné par le cérémonial de ce repas. À la fin, n'y tenant plus, il plongea la main dans une assiette et s'empara d'un toast, ignorant qu'il s'agissait d'un simulacre de caoutchouc faisant partie des accessoires de l'appartement témoin. Il cracha la première bouchée, horrifié par le caractère immangeable des denrées dont les êtres du passé se nourrissaient. Comment pouvaient-ils avaler une chose aussi abominable ? Leur estomac était-il à ce point différent de celui de Shag ?

Il erra jusqu'au soir, témoin ébahi des pantomimes arrangées par des promoteurs morts depuis mille ans. Comme il avait faim, il essaya de tuer un chien pour s'en repaître, mais les coups qu'il assena à l'animal robotisé furent sans effet, et la bestiole continua son chemin sans même chercher à se défendre, ce qui plongea Shag dans un abîme d'hébétude.

Fatigué, il entreprit de se construire un abri dans un couloir en entassant des chaises, des tables, qu'il recouvrit de livres de manière à constituer une sorte d'igloo. Il se fabriqua ensuite une sagaie au moyen d'un lampadaire dont il arracha l'abat-jour et l'ampoule. Il lui répugnait d'utiliser les lits des créatures pour dormir, comme le faisaient les singes à la cité des idoles. Il préférait de loin ériger sa propre hutte. Encore une fois, personne ne parut s'en étonner. Les humains du passé semblaient dépourvus de la plus petite once d'agressivité. S'il lui avait pris l'idée de se comporter ainsi à l'intérieur de la caverne, il se serait aussitôt trouvé quelqu'un pour le rouer de coups, lui casser la tête avec une pierre et lui voler son refuge. Tout cela

était excessivement bizarre et il commençait à sentir l'angoisse le gagner.

Quand le jour baissa, il voulut allumer un feu pour éloigner les bêtes (chiens et chats) qui rôdaient un peu partout dans l'immeuble. Il en était arrivé à la conclusion que les chiens étaient des loups et les chats une race de tigres nains... Les rayures de leur pelage le confortèrent dans cette idée.

« Ils sont calmes dans la journée, pensa-t-il, mais la nuit ? Que font-ils la nuit quand les hommes cessent de les surveiller ? »

Il avait faim, il avait peur et il était épuisé. Il s'embusqua à l'entrée de sa hutte pour surveiller la perspective du long corridor donnant sur les ascenseurs. Il n'aimait pas voir s'ouvrir à intervalles réguliers les portes de métal coulissantes car les cabines évoquaient pour lui de grandes gueules béantes réclamant à manger.

Quand l'inquiétude s'emparait de son esprit il avait souvent du mal à ne pas se laisser submerger par les superstitions du clan. L'enseignement d'Ina, sa mère, s'affaiblissait alors, cessant de le protéger contre les terreurs de l'incompréhensible.

Il passa une très mauvaise nuit, s'assoupissant puis se réveillant en sursaut, le poing serré sur la lance. Lorsque le jour se leva, les robots se remirent en marche, jouant les mêmes scènes que la veille, échangeant les mêmes mots, mais Shag ne s'en rendit pas compte car le spectacle était trop neuf pour lui.

Il était perplexe, malgré toutes ses investigations il n'avait pas assisté à une seule tuerie... Personne n'avait fendu le crâne de quelqu'un pour lui dévorer la cervelle, aucun homme n'avait saisi une femme par les cheveux pour la contraindre à s'accoupler avec lui, aucun enfant n'avait eu à assommer un vieillard à l'aide d'une pierre pour lui voler un lambeau de viande.

Comme il en avait l'habitude dans la caverne, il essaya de se mêler aux enfants pour jouer avec eux, mais ils l'ignorèrent, et cela l'agaça. Il les bouscula, les frappa, les renversa sur le sol, dans l'espoir de provoquer chez eux une réaction... Ils se contentèrent de se redresser et de reprendre leurs activités en riant, comme si rien ne s'était passé.

De mauvaise humeur, Shag explora les berceaux, tous remplis de bébés gras comme des cochons. Les gavait-on pour les dévorer ? Non, il ne le pensait pas. Les hommes du passé n'aimaient pas la viande. Ils se nourrissaient de choses immangeables. Longtemps, les bébés gras lui firent froncer les sourcils, à lui, qui avait l'habitude des nourrissons squelettiques.

Il finit par voler un couteau de fer sur une table et le brandit en grognant au visage de la famille occupée à déjeuner, pour leur ôter l'envie de le lui reprendre. Ils ne réagirent pas. Au comble de l'exaspération, il plongea deux fois l'arme dans le bras de l'homme. De larges entailles s'ouvrirent dans la peau rose, mais l'inconnu ne battit même pas des paupières. Plus inquiétant que tout : le sang ne coula pas...

Cette fois Shag s'enfuit, dévalant l'escalier pour s'échapper de l'immeuble. Sortant du hall comme un fou, il buta sur Azaé, le renard et le cheval qui l'attendaient.

— Calme-toi, dit la gazelle. Tu n'as aucune raison d'avoir peur. Ces gens ne sont pas réellement vivants. Ce sont des poupées animées... des images du passé. Une image de ce qu'était la vie, avant la Grande Catastrophe.

Shag eut du mal à comprendre ce qu'elle essayait de lui expliquer. Il butait sur cette notion aberrante du « vivant qui n'était pas vivant ». Pour lui, tout ce qui bougeait vivait. Ce qui était mort restait immobile, or les habitants de la résidence bougeaient, parlaient, mangeaient...

— Qu'est-ce que je fais ici ? finit-il par demander pour couper court à la migraine qu'il sentait monter.

— Nous avons besoin de toi pour faire renaître l'ancienne race, dit gravement Azaé. La planète est condamnée. La fossilisation a pétrifié un nuage de mort et de feu, mais, au fil des années, la pierre s'amollit. Un jour, la cité des idoles reprendra vie, et ce sera pour mourir à la seconde même, car le feu endormi s'abattra sur elle aussitôt. Seule l'ancienne race aurait été capable de trouver une solution à ce problème, car elle avait l'intelligence, elle avait la science... Voilà pourquoi il faut la faire revivre.

Shag sursauta. C'était là l'idée la plus blasphématoire qu'on puisse exposer ! Jamais les Juges ne permettraient une telle hérésie.

— C'est impossible, haleta-t-il. Nous sommes tous idiots... Tu sais bien que nos cerveaux sont débiles. Vous, les bêtes savantes, êtes bien plus malignes que le peuple des cavernes.

— *Mais nous n'avons pas de mains*, riposta la gazelle. Et nous ne pouvons rien fabriquer. Notre esprit ne chemine pas comme celui des anciens humains. Souvent, il nous arrive de ne pas saisir leur logique, de ne pas comprendre pourquoi ils ont créé telle ou telle chose. C'est pourquoi nous avons besoin de toi. Notre projet est de permettre à un mutant de développer son potentiel réflexif en lui faisant absorber certaines plantes qui agrandissent le champ de conscience. Ces drogues poussent à l'état naturel, et notre instinct animal nous permet de les localiser sans peine et de deviner leurs effets. Tu vas rester ici, à l'intérieur de la résidence, du sanctuaire comme nous l'appelons, et tu absorberas chaque jour les herbes que nous te donnerons. Alors tu commenceras à vivre certaines expériences mentales qui transformeront ton esprit. Dans deux ou trois ans tu auras rattrapé ton retard, le verrou installé en toi par les Juges aura complètement sauté, nous t'enseignerons tout ce que tu dois savoir. Puis nous te donnerons une femelle qui aura subi la même préparation, et nous vous accouplerons pour que naissent des enfants affranchis de la malédiction de l'imbécillité. L'ancienne race renaîtra lentement. Une race sélectionnée, épurée, d'esprits d'élite, et qui sauvera Gurtä de la destruction.

Shag baissa la tête, effrayé par la détermination qui émanait de la gazelle. Il doutait d'être à la hauteur du projet concocté par les animaux rebelles mais n'osait leur faire part de ses doutes dans la crainte d'être immédiatement rejeté dans la forêt. Les regards du cheval et du renard pesaient sur lui, lourds de condescendance. Ni l'un ni l'autre ne croyait en lui, c'était visible. Il devinait chez eux une réticence teintée de mépris.

— Viens, ordonna Azaé, je vais t'expliquer les règles. Tu vivras dans l'immeuble. Essaie d'en sortir le moins possible car il n'est pas utile qu'on remarque ta présence. Tous les matins tu

trouveras dans le grand hall de quoi te nourrir : des fruits, des proies, et surtout des herbes ou des racines qui fortifieront ton cerveau. Absorbe-les scrupuleusement et ne t'effraie pas des visions que tu pourrais avoir. Ce ne seront que des images inoffensives, des rêves. Chaque fois qu'elles s'épanouiront dans ta tête, ton cerveau se développera. Je vais te montrer où tu pourras trouver de l'eau quand tu auras soif, et comment allumer et éteindre la lumière selon tes besoins.

La gazelle enseigna également au jeune homme l'usage des ascenseurs et des robinets. Elle lui montra les toilettes et lui dit qu'il devrait jeter sa merde dans ces calebasses de porcelaine blanche scellées dans le sol, mais Shag ne comprit pas pourquoi elle tenait à ce qu'il souille ces petites mares d'eau pure si pratiques pour se désaltérer et à l'intérieur desquelles on pouvait aisément plonger la paume. Il se demanda si Azaé n'était pas un peu folle, et si, comme l'affirmaient les anciens, l'intelligence n'était pas en réalité la première marche sur l'escalier de la démence.

La gazelle partie, il se retrouva seul au milieu des statues roses qui bougeaient et parlaient, des *robots* selon le terme employé par Azaé. Il éprouvait encore certaines difficultés à les considérer comme des choses non vivantes. Il s'approcha de l'une des baies vitrées et contempla l'horizon. Le champignon atomique pétrifié occupait tout le paysage, grimpant tel un arbre jusqu'aux nuages. Il se rappela que les anciens le considéraient effectivement comme tel : un arbre de pierre qu'il suffisait d'escalader pour accéder au domaine des Juges. Les dieux vivaient au sommet du panache de fumée solidifiée, observant les humains de leurs yeux terribles. Et voilà que la gazelle affirmait que cet arbre de granit était en réalité un tourbillon de feu endormi, figé par la magie des Juges... et que – cette magie s'affaiblissant sous l'effet du temps – le brasier allait se réveiller, consumant toute vie sur Gurtä. Était-ce réellement possible ?

« Quand je serai devenu plus intelligent, je serai peut-être capable de comprendre tous ces mystères... », songea-t-il.

Dès lors il s'organisa pour vivre dans l'immeuble. Chaque matin il descendait dans le hall afin de ramasser la nourriture déposée par les animaux, et il mangeait scrupuleusement les herbes du savoir.

Les hallucinations l'assaillirent presque aussitôt. D'abord il croyait voir Gort surgir au détour de chaque couloir, la hache à la main... puis ce fut le tour d'Ina, sa mère, qui l'appelait d'une voix triste en lui tendant les bras. Quand il se précipitait vers elle, il s'apercevait qu'elle avait le crâne béant et creux, telle unealebasse vidée des aliments qu'elle a contenus.

Il fit des choses absurdes et tenta même de s'accoupler à l'une des femelles robots qui se prélassait sur un lit au fond d'une chambre capitonnée de rose. Quand les hallucinations cessaient, de fortes migraines lui sciaient la cervelle en deux. Pour passer le temps, il s'embusquait dans les corridors et chassait les chats et les chiens déambulant sur les traces de leurs maîtres. Ce n'était pas très amusant car, outre le fait qu'on ne pouvait les manger, ils ne se défendaient pas, ne saignaient pas et ne poussaient pas de cris de douleur, ce qui restreignait considérablement les plaisirs de la chasse. Gagné par l'ennui, il lui arrivait de plus en plus fréquemment de bourrer de coups de poing les statues qui passaient devant lui. Un jour qu'il bousculait une « jeune fille » au regard méprisant, celle-ci lui retourna une gifle qui lui fit sonner l'oreille droite...

« Encore une hallucination, songea-t-il en reculant. Ce sont les herbes de ce matin qui... »

Mais la jeune fille se dirigeait vers lui, les sourcils froncés. Elle portait un *tailleur* noir et des *chaussures à talon haut*.

— C'est sans doute toi le dernier crétin engagé par Azaé ! lança-t-elle d'une voix acide. Si tu t'imagines que je vais me laisser pincer les fesses par un attardé qui ressemble à un singe, tu te trompes !

— Tu... tu n'es pas un robot ? bégaya Shag.

— Pauvre type, siffla la fille, tu n'as même pas assez de cervelle pour faire la différence entre un mannequin et un être vivant ? Je m'appelle Aka, je suis un sujet en phase 3. Cela signifie qu'il y a trois ans que je suis ici. Avant je vivais dans une

caverne, comme toi... J'étais une mutante. Azaé et ses amis m'ont sauvée.

Shag, incrédule, la dévora des yeux. Aka lui parut très différente des femelles qu'il avait coutume de côtoyer. Au premier regard il était impossible de la distinguer du peuple des robots. Il le lui dit, la faisant s'esclaffer.

— C'est parce que je continue à muter, expliqua-t-elle. Mon corps se transforme en même temps que mon esprit. Les drogues que j'avale précipitent mon évolution. Il m'a fallu un an pour perdre mon pelage et me redresser, puis mon angle facial s'est remodelé. Aujourd'hui j'ai cessé d'être une demi-guenon. Je suis devenue une vraie femme.

— Veux-tu t'accoupler avec moi ? proposa Shag. J'en ai assez d'être seul et la plupart des poupées qui marchent n'ont pas de trou entre les jambes.

— T'es dingue ! hennit Aka. Me faire grimper par un singe ? Tu t'es bien regardé ? On verra ça dans trois ans, si tu survis à l'expérience.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? grogna le jeune homme déjà en alerte.

Aka secoua la tête, faisant voler ses cheveux blonds. Elle était plus grande, soit, mais paraissait incroyablement plus fragile que toutes les femelles jusqu'alors côtoyées par Shag. L'adolescent se demandait s'il avait réellement envie de devenir comme elle.

— Alors on ne t'a rien expliqué ? s'étonna Aka. Bon sang, c'est pourtant simple : tout le monde ne possède pas les capacités requises pour endurer les transformations générées par les drogues. La plupart des cobayes deviennent fous, leur cerveau explose et le sang leur sort par les oreilles. Azaé et ses amis ont déjà causé la mort de dizaines d'enfants recrutés ici et là. Des gens comme toi, comme moi, qu'ils ont sortis d'une caverne alors qu'on allait les tuer.

— Ce n'est pas vrai, gronda Shag, tu mens pour me faire peur. La gazelle n'est pas mauvaise.

— Pauvre imbécile, ricana la jeune fille. Tu veux que je te fasse visiter le musée des horreurs ? Les étages supérieurs de la tour sont remplis de spécimens au cerveau bousillé.

Normalement on ne peut pas y accéder, mais j'ai découvert le code qui permet à l'ascenseur de desservir les niveaux interdits. Je suis devenue très intelligente en trois ans de traitement. Veux-tu faire la visite ?

Shag hésita. Cette fille lui semblait mauvaise. Il redoutait quelque piège. Son apparence physique le désorientait. Cette peau sans poils, si rose, si lisse, ce visage qui paraissait dépourvu d'arcature osseuse... Il se sentait *petit* devant elle, gauche... et surtout *laid*, alors même que les femelles du clan s'étaient toujours accordées pour lui trouver une mine plutôt avenante !

— Suis-moi, lança Aka. Ce que tu vas voir n'est pas très agréable mais je préfère te mettre au courant. De cette manière, si tu as trop peur tu pourras prendre la fuite. Azaé n'a pas les moyens de te retenir prisonnier contre ton gré. Il n'y a guère que le cheval qui pourrait te poursuivre et te casser la tête à coups de sabots pour t'empêcher de révéler la position du sanctuaire...

La jeune fille entraîna Shag vers les ascenseurs. Elle se déplaçait sur ses talons hauts avec une grâce étrange. Les vêtements dont elle avait enveloppé son corps gênaient Shag ; il y voyait une volonté de dissimulation annonçant un caractère pétri de ruse et de fausseté.

— Bordel ! jura Aka en l'examinant une fois de plus. Tu en es encore à te promener à poil, la queue à l'air. Tu ne pourrais pas enfiler au moins un peignoir ? Les salles de bains en sont pleines. C'est du tissu inusable ayant subi un traitement antistatique pour éloigner la poussière.

Shag grogna car ce qu'elle disait n'avait aucune signification pour lui. Aka pianota sur le clavier de la cabine.

— Tu vas entrer dans le territoire des monstres, ricana nerveusement la jeune fille. Le traitement provoque souvent des mutations aberrantes, dangereuses. Azaé se désintéresse des cobayes dès lors qu'ils ont évolué dans la mauvaise direction. Elle les enferme ici et leur fait parvenir de la nourriture au moyen du monte-charge. C'est ici que tu habiteras si ta cervelle ne tient pas le coup, autant t'en avertir tout de suite.

La cabine s'immobilisa, ses battants d'acier coulissèrent. Le paysage de bureaux, de couloirs était le même qu'aux étages inférieurs. Les mêmes robots y circulaient en souriant, à cette différence près qu'on les avait déshabillés pour leur couvrir le corps de graffiti irrévérencieux que Shag prit pour des tatouages de guerre. Beaucoup d'automates se promenaient avec des fourchettes, des couteaux de cuisine plantés dans le dos, le ventre et les fesses. On avait mis le feu à leur chevelure, si bien qu'ils allaient et venaient, le crâne carbonisé, et la mine pourtant réjouie. Les parois des corridors, les murs des appartements et même les baies vitrées disparaissaient sous les injures et les dessins obscènes tracés à la peinture, mais, encore une fois, Shag n'y vit que la décoration habituelle d'une caverne et prit les pénis hypertrophiés, les organes féminins stylisés pour une invocation à la fertilité. De part et d'autre du couloir des appartements s'ouvraient, dont on avait arraché les portes. Des jeunes gens et des jeunes filles reposaient là, à même le sol, sur cette herbe rase et immangeable qu'Azaé nommait moquette. Ils avaient la bouche béante, les yeux vides et gisaient dans des flaques d'urine et d'excréments.

— Ce sont les légumes, expliqua Aka. Ils n'ont plus aucune existence cérébrale. Leur cerveau a disjoncté sous l'effet des hémorragies internes. Si on ne les nourrissait pas comme des bébés, ils crèveraient.

— Et qui leur donne à manger ?

— Moi. Je monte ici tous les jours pour m'occuper d'eux. Azaé et ses copains se fichent pas mal de ce qui se passe à ce niveau. Ici, c'est la grande poubelle du laboratoire... mais je suis idiot de te parler comme à un être humain, tu ne comprends sûrement pas un traître mot de ce que je dis. N'est-ce pas ?

Shag ne connaissait pas grand-chose à la manière dont il convenait d'organiser ces mini-cavernes qu'on appelait appartements, mais il voyait bien qu'ici tout était cassé... et d'une grande saleté car les habitants du lieu avaient fait leurs besoins n'importe où. Des êtres bizarres se tenaient là, vautrés sur le sol ou recroquevillés dans les coins des pièces. Ils avaient presque tous le crâne monstrueusement développé et les yeux

hagards. Certains se balançaient d'avant en arrière ou répétaient le même geste à l'infini.

— Ce sont tous d'anciens génies, dit Aka. Ils progressaient à pas de géant jusqu'à ce que l'hémorragie cérébrale les mette dans l'état où tu les vois aujourd'hui. J'ai bloqué les fenêtres parce qu'ils avaient tendance à vouloir imiter les oiseaux ou les papillons et à se jeter dans le vide. Tu comprends maintenant pourquoi Azaé est toujours en quête de nouveaux candidats ? Le taux d'échec est très élevé.

— Mais toi, fit remarquer Shag, tu n'es pas comme eux...

— Pas encore, dit sombrement la jeune fille. Mais comment être certaine que ça n'arrivera pas demain ?

Les monstres relevèrent la tête pour dévisager Shag. Ils grognèrent quelque chose d'incompréhensible et tentèrent de le toucher. Le jeune homme les repoussa d'un coup de pied.

— Allons sur la terrasse, proposa Aka, ça pue moins, mais je suppose que ça ne t'indispose pas ? Tu verras, c'est comme ça qu'on s'aperçoit qu'on est en train de changer, quand on commence à réaliser qu'on pue.

Elle déverrouilla la porte vitrée donnant accès à la terrasse. Un garçon se tenait là, allongé sur une chaise longue, seulement vêtu d'un slip de bain rouge. Il portait les cheveux longs comme pour dissimuler un front trop protubérant. Il avait curieusement disposé autour de lui un cercle de légumes sauvages, certains crus, d'autres cuits au point d'avoir tourné en bouillie.

— C'est Nils, annonça Aka. Il a un pouvoir particulier. Son cerveau génère des micro-ondes qu'il peut focaliser sur un objet pour le faire cuire... Cela se produit par poussées, toutes les vingt minutes, comme les sécrétions hormonales masculines. S'il n'expulse pas ces ondes hors de lui, ce sont ses propres organes qui cuisent à l'intérieur de son corps.

— Tu fais chier, Aka, grogna le jeune homme. Je ne suis pas une curiosité touristique, emmène ton singe ailleurs.

Il affichait une figure cireuse aux yeux battus. Une boîte métallique ronde était attachée à son poignet par une ficelle. C'était un réveil qu'il mettait rituellement à sonner toutes les demi-heures au cas où il s'endormirait. Il agissait de même la

nuits, ne dormant que par séquences de trente minutes, car l'expulsion des micro-ondes ne pouvait se faire qu'à l'état de veille et selon un processus nécessitant un effort de toute la conscience. Le manque de repos avait fait de lui une créature exsangue et malade, au bord de la consommation. Le réveil sonna, faisant sursauter Shag. Il crut qu'il s'agissait d'une bête tenue en laisse par Nils, car – encore une fois – pour lui seules les créatures vivantes pouvaient chanter, parler ou pousser des cris.

— Regarde ! lança Aka. Il va le faire !

Nils braqua son regard en direction d'un melon d'eau de taille imposante. Presque aussitôt, la peau de la courge se mit à cloquer tandis que ses flancs se fissuraient pour laisser échapper des filets de vapeur brûlante. Le melon frissonna pour finir par exploser dans un tumulte de pulpe bouillante. Nils se laissa retomber en arrière.

— Fini, soupira-t-il. J'suis tranquille pour une demi-heure...

— Il est forcé de le faire régulièrement, répéta Aka. Sinon c'est dans son corps que ça cuit. Montre-lui ce qui t'est arrivé le jour où tu as oublié de remonter le réveil.

— Fais chier..., grogna Nils. T'es dégueulasse de toujours revenir là-dessus.

— Montre ! ordonna la jeune fille d'un ton péremptoire. C'est pour rendre service au nouveau. Faut bien le mettre en garde, non ?

Nils baissa son slip. Il n'avait ni scrotum ni testicules, rien qu'une grande marque de brûlure à cet endroit et un pénis minuscule de nouveau-né.

— Je m'étais endormi, expliqua-t-il d'une voix sourde. Les micro-ondes m'ont cuit les couilles en quatre secondes. Les endroits les plus faciles à rôtir sont les yeux et les gonades, c'est comme ça, me demande pas pourquoi. Depuis je ne peux plus bander, je suis devenu une sorte d'eunuque. Tu sais ce que c'est ? Non, bien sûr. Dégage, gros singe, me fais pas chier.

Aka prit Shag par la main et le ramena à l'intérieur.

— Et toi ? questionna-t-il. Tu as aussi des pouvoirs magiques ?

— Ça n'a rien de magique, corrigea la jeune fille. C'est simplement les aires du cerveau qui se développent. Les aires inutilisées. La drogue les réveille. Mais pour répondre à ta question, oui, j'ai aussi un pouvoir... Là où Nils fabrique de la chaleur, moi je produis de l'énergie cinétique. De la vitesse, si tu préfères. Ça grandit en moi comme une boule invisible qu'il faut que j'expulse par la bouche, en criant. Tout ce qui se trouve sur le trajet de la boule d'énergie est projeté à cent mètres de moi. Si c'est un objet mobile, il est simplement emporté comme par une rafale de vent... s'il s'agit d'un objet fixe, il est arraché de son support. Ça peut se révéler très dangereux. Une fois que j'embrassais un garçon, ici sur la terrasse, la boule d'énergie a jailli de ma bouche pour entrer dans la sienne. Ça lui a arraché la tête. J'ai vu son visage s'éloigner brusquement dans les airs pour retomber dans la jungle pendant que le sang qui jaillissait du corps décapité – qui me tenait toujours dans ses bras – me giclait dans la gueule. C'était super-dégueulasse.

Shag la regarda. Malgré la moue de dégoût dont elle accompagnait ses explications, elle semblait plutôt fière de ses capacités.

— Quand je hurle, ajouta-t-elle, je lève ma bouche vers le ciel, et je vois parfois les oiseaux dévier de leur trajectoire... ou être projetés contre les arbres. Je ne sais jamais quand ça va se produire, ça me prend comme le hoquet.

— Et si tu refusais de crier ? suggéra Shag.

— Je pense que ça sortirait de force, en me crevant la peau. Ce serait comme un boulet de canon tiré de l'intérieur de mon ventre. Tu sais ce que c'est un boulet de canon ?

Shag ne savait pas. Aka renifla, exaspérée.

— Ce qu'il y a de chiant avec toi, grogna-t-elle, c'est que tu ne seras pas fréquentable avant au moins un an. Amène-toi, la visite n'est pas terminée.

Elle fit entrer Shag dans une salle peuplée d'hommes à tête de mort. L'adolescent voulut s'enfuir, mais Aka le retint. En s'approchant, Shag vit qu'il ne s'agissait pas de crânes épluchés mais d'une sorte de casque de craie percé de trous à l'emplacement de la bouche et des yeux.

— C'est du plâtre, dit la jeune fille. Pas des têtes de squelette. Si l'on veut empêcher que la boîte crânienne se déforme il faut plâtrer la tête des patients. C'est une de mes trouvailles. Si on ne prend pas cette précaution, la cervelle en expansion fait se déboîter les os du crâne, c'est le syndrome de l'œuf à la coque. C'est moi qui ai inventé le terme. Tout le sommet du crâne fout le camp, et la cervelle commence à sortir en moussant. C'est super-dégueu.

Shag faisait d'énormes efforts pour suivre le babillage de son interlocutrice. Il prenait conscience que les étages supérieurs du « sanctuaire » s'étaient au fil des ans changés en une réserve de monstres pitoyables. Des infirmes dont Azaé et ses amis ne voulaient plus entendre parler.

— Est-ce qu'il va m'arriver la même chose ? murmura-t-il.

— Je ne sais pas, fit Aka en soutenant son regard. C'est possible. Ça dépend de la résistance de ton cerveau.

— Et si je ne mange pas les herbes du savoir ?

— Alors tu ne progresseras pas. Azaé s'en rendra compte. Elle te chassera ou te fera casser la tête par le cheval, pour que tu ne révèles à personne l'emplacement du sanctuaire.

Shag grogna. Il était pris au piège.

## 10

Au bout d'une semaine de traitement, la mère de Shag revint d'entre les morts et se glissa dans la résidence à la recherche de son fils.

Shag, épouvanté, se mit à la fuir d'étage en étage, mais toujours elle le retrouvait. Il ne pouvait pas poser le pied dans un couloir sans la voir aussitôt avancer dans sa direction, les bras tendus, le crâne béant et vide, des rigoles de sang noir tatouées sur le visage. Shag avait honte de s'enfuir à son approche car c'était Ina, sa mère, et il aurait dû au contraire courir vers elle pour la saisir dans ses bras... Au lieu de cela il décampa, en proie à une peur affreuse. Ina n'avait plus de front à partir des sourcils, là où le kavar de Gort avait fait sauter sa boîte crânienne. Sa tête béait telle une calebasse aux parois teintées de brun. De sa longue chevelure il ne restait aucune trace. Elle titubait, les mains en avant, appelant son fils d'une voix mourante et affreusement triste.

— Shag... Shag..., disait-elle, où es-tu ? Pourquoi t'éloignes-tu de moi ? Je suis ta mère... Tu dois m'aider... Je souffre trop là où je suis, je veux revenir parmi les vivants. Donne-moi ton cerveau... Tu me dois bien cela après tout car je t'ai mis au monde. C'est trop triste de vivre sans pensées, sans idées, sans souvenirs... Viens, viens près de moi...

Mais Shag fuyait, se cognant aux portes, aux robots souriants, aux meubles.

Une nuit, alors qu'il s'était abattu, fauché par la fatigue, Ina s'agenouilla près de lui et lui enfonça les doigts dans la tête. Ses doigts étaient aussi durs que le silex et le crâne de Shag plus mou que la graisse d'ours. Le jeune homme hurla de toutes ses forces. Les mains d'Ina étaient à présent à l'intérieur de son front et empoignaient son cerveau. Dans une seconde elles l'arracheraient de sa racine comme on détache un fruit d'une branche...

— Non ! cria-t-il. Tu es morte... Tu es une femme, ma cervelle est pleine d'idées d'homme, elle ne te conviendra pas !

Il pleurait, il suppliait, mais les doigts d'Ina se resserraient sur sa masse cervicale, la tirant peu à peu hors de la boîte crânienne.

On le gifla, violemment. D'abord il crut que sa mère se fâchait contre lui, puis il identifia la voix d'Aka. La jeune fille se tenait penchée au-dessus de lui et le secouait.

— C'est une hallucination ! hurlait-elle. Arrête, tu es en train de t'arracher la peau du crâne avec les ongles.

Shag émergea enfin du rêve. Il tremblait de la tête aux pieds et ses dents s'entrechoquaient. Aka le serra contre elle.

— C'est le traitement, murmura-t-elle. On est tous passés par là. Tu vas devoir traverser le premier cercle de la mutation, celui des images folles. Ce sera très dur. Il faut t'y préparer. Certains deviennent fous et se jettent dans le vide du haut de la terrasse. Essaie de ne pas faire comme eux. Je commence à m'habituer à toi.

Il y eut d'autres nuits d'épouvante, mais Shag ne renonça jamais à manger chaque matin les herbes du savoir. Quelque chose changeait en lui. Ses pensées devenaient plus logiques, plus perçantes. Il comprenait plus rapidement ce que lui enseignait Aka.

— Regarde ! lui disait-elle pour l'encourager. Tu as déjà moins de poil sur le corps. Bientôt tu seras presque baisable.

Les journées coulaient, identiques. On passait beaucoup de temps à l'étage des monstres, à nourrir les « légumes » et à plâtrer les malheureux dont la tête se déformait. Nils observait cette agitation d'un air goguenard, comme si tout cela ne le concernait plus. Il continuait à vivre avec son réveil attaché au poignet. La nuit, les sonneries régulières et trop rapprochées faisaient grogner les infirmes qui le menaçaient des pires représailles. Nils s'en moquait. Les micro-ondes émises par son cerveau pouvaient cuire n'importe quel adversaire, ou tout au moins le brûler gravement.

— C'était un type très sympa, soupira un jour Aka, mais depuis qu'il est devenu impuissant on ne peut plus rien lui

demander. Il déteste tout le monde. Il est même jaloux de toi. Il croit que nous baisons ensemble. J'espère qu'il ne lui viendra pas l'idée de te rôtir tout vif, ça lui serait assez facile, tu sais.

Plus tard, la jeune fille lui expliqua qu'il était capital d'espionner les animaux pour connaître leurs desseins cachés.

— Ce n'est pas très compliqué, murmura-t-elle. Pour les approcher, il suffit de se faire passer pour des robots. L'important est de se savonner de près pour gommer toutes les odeurs corporelles. Les animaux ne se fient qu'à leur odorat, ils n'identifient pas les humains d'après leur physionomie. Pour eux, nous nous ressemblons tous. En se lavant très soigneusement et en s'aspergeant de parfum, on brouille leur système de repérage olfactif. Les odeurs chimiques les désorientent complètement. En plaçant un mouchoir imbibé d'essence dans sa poche, on devient invisible. C'est pour cette raison que je m'habille à la façon des robots. Je me dissimule au milieu des autres automates et j'écoute ce que se racontent Azaé et ses copains. Je veux savoir à quelle sauce ils nous mangeront. On ne peut pas avoir confiance en eux.

— Et si l'on s'enfuyait maintenant ? proposa Shag.

— Non, haleta la jeune fille. Je ne veux pas redevenir une guenon imbécile. Mon intelligence n'est pas définitive, elle est liée à l'ingestion des herbes du savoir. Si je ne peux plus manger ces plantes, tout mon acquis mental s'effacera progressivement et je retournerai à la case départ. C'est comme ça qu'ils nous tiennent. La connaissance est une drogue dure, tu l'apprendras peu à peu. Tu n'en es qu'au début du parcours. Pour le moment, reculer te paraît encore facile, mais tu ne parleras plus de la même manière dans trois mois.

Ninji Kane se massa les globes oculaires à l'aide du pouce et de l'index. Il y avait plusieurs heures déjà qu'elle visionnait les bandes vidéo de surveillance des cavernes situées aux alentours de la montagne creuse. Sa vue se brouillait car les images sautillaient de plus en plus sur l'écran. Les disques d'enregistrement commençaient à subir des distorsions de surface non négligeables, de plus la moisissure qui se déposait sur les parties mécaniques des lecteurs n'arrangeait rien. En dépit de ces problèmes, elle avait la certitude d'avoir isolé un cas de mutation indiscutable. Il s'agissait d'un jeune homme du nom de Shag – jusqu'alors surnommé Shag l'Idiot – et qui, au cours d'un rêve, s'était mis à parler d'une manière remarquablement articulée et totalement insolite chez un Néandertalien. Un scan accéléré des bandes en réserve lui avait appris que l'adolescent avait failli être mis à mort par Gort, le chef de clan... et qu'un cheval surgit de nulle part l'avait sauvé *in extremis*.

Elle se maudissait d'avoir tant tardé à visionner les enregistrements de routine. Cette intervention du cheval lui semblait suspecte car les animaux savants ne se portaient jamais au secours des humains. Du moins, elle n'avait assisté depuis son arrivée sur Gurtä à aucune scène infirmant cette théorie.

Elle se redressa en grimaçant. Le plastique du fauteuil collait à ses cuisses nues.

— Dorana, lança-t-elle dans l'interphone. On a un cas de mutation. Il faut que je sorte pour éliminer le déviant. Tu pourras te débrouiller toute seule ?

Elle n'obtint aucune réponse. À tous les coups Dorana cuvait sa tequila dans la salle de repos. Ninji descendit à l'étage du dessous pour rassembler son équipement. Elle se sentait mal à l'aise car elle n'aimait pas tuer les enfants. Or Shag était de

toute évidence un adolescent. Ses longs cheveux blonds, son pelage doré le rendaient plutôt moins laid que la moyenne de ses congénères.

« J'ai été négligente, grommela la jeune femme. J'aurais dû me rendre compte qu'il était physiquement beaucoup moins simiesque que les autres membres du clan. C'est un signe qui ne trompe pas. »

Elle s'en voulait d'avoir cédé à l'atmosphère de déliquescence générale installée par Dorana. Comme sa compagne d'exil, elle avait fini par remettre beaucoup trop de choses au lendemain.

Elle enfila la combinaison d'exploration en Kevlar qui la protégerait des armes de jet. L'exosquelette incorporé dans la structure du vêtement multipliait par trois la force de celui qui l'endossait. Elle y ajouta un fusil, un pistolet automatique, trois chargeurs de rechange et l'inévitable trousse médicale.

— Dorana ! appela-t-elle encore une fois. Je m'en vais. Bordel ! Ramène-toi !

Elle était en train de poser le casque sur ses épaules quand la Mexicaine apparut dans l'encadrement de la porte.

— Tu vas jouer à la grande faucheuse ? ricana-t-elle. T'as encore repéré un p'tit gars trop intelligent à ton goût ?

Elle était saoule. Depuis que les réserves de spiritueux de la station étaient épuisées, elle fabriquait sa propre bière et sa tequila au moyen de plantes cueillies au-dehors. Il en résultait des mixtures proprement hallucinatoires qui vous faisaient décoller de la réalité sitôt le deuxième godet avalé.

— Je dois sortir, expliqua Ninji en détachant les mots. Le gosse s'est enfoncé dans la forêt. Un cheval est venu à son secours, c'est carrément bizarre. Il faut que je les retrouve tous les deux et que je les élimine.

— Encore ta vieille parano du complot animal ? ricana Dorana.

— Je ne sais pas combien de temps je resterai dehors, dit Ninji Kane en se dirigeant vers le sas. Je ferai une vacation radio chaque soir et chaque midi, pour économiser les batteries.

— Comme tu veux, bâilla Dorana. Moi, les safaris...

Ninji pressa sur le bouton qui commandait l'ouverture des portes blindées et marcha vers la lumière brûlante de la savane.

Le fusil d'assaut pesait sur son épaule. C'était une arme d'une très grande précision et absolument silencieuse. D'habitude la jeune femme se contentait d'organiser un « accident » dans lequel disparaissaient les victimes soupçonnées de mutation ; elle doutait de pouvoir faire de même en ce qui concernait Shag.

Elle avait à peine parcouru une vingtaine de mètres qu'elle éprouva la désagréable impression d'être suivie. Quelqu'un l'avait prise en filature derrière l'écran des hautes herbes jaunes. Qui ? Elle venait de poser la main sur l'étui de son pistolet quand la muraille végétale s'écarta, laissant apparaître la haute silhouette de Gort. Ninji s'efforça de dissimuler sa surprise et son appréhension. De toute évidence l'homme n'avait pas peur d'elle. Il marchait droit sur elle, les yeux fixés dans les siens... C'était incompréhensible, d'ordinaire l'aspect monstrueux du casque suffisait à mettre en déroute les Néandertaliens dont elle croisait le chemin.

— Tu vas chercher le garçon, c'est ça ? demanda le géant d'une voix rauque. Shag... tu te lances à sa poursuite ?

Ninji hésita, troublée. L'assurance du géant prouvait qu'il n'était nullement surpris de voir une femme sortir du ventre de la montagne creuse... Plus grave encore, sa question indiquait qu'il semblait parfaitement savoir quelles étaient les attributions des surveillants dépêchés par les Juges.

« S'il a pigé tout ça, il est trop intelligent, songea la jeune femme. Je devrais peut-être le tuer ? »

Mais elle n'osa pas poser les doigts sur la crosse de son arme de service. Son instinct de soldat lui soufflait qu'elle n'en aurait pas le temps. Gort la dominait de toute sa masse musculaire. Épais, compact, couturé de cicatrices, caparaçonné de crasse et de sang séché, il respirait la violence barbare dans ce qu'elle avait de plus horrifiant.

— Que veux-tu ? grogna-t-elle dans le micro qui amplifiait sa voix. Je suis une envoyée des Juges. Tu n'as pas le droit de m'adresser la parole. C'est un sacrilège. Passe ton chemin.

Gort ne bougea pas et une ombre de raillerie passa dans son regard.

« Il n'est pas dupe, constata Ninji. Il se fiche de moi. C'est un mutant, à coup sûr. Sa violence nous a aveuglés Dorana et moi.

Pourquoi avoir pris pour axiome que les mutants étaient forcément pacifiques ? »

— Je vais avec toi, gronda Gort. Je marche dans ton ombre et je retrouve le garçon. Je le tuerai pour toi. Je prendrai sa cervelle et je te laisserai son corps. C'est un bon partage, non ?

À un certain frémissement des hautes herbes, la jeune femme comprit que les guerriers du clan se tenaient embusqués derrière leur chef. Si elle essayait de se battre contre eux, elle n'aurait pas le dessus. Pour tuer Gort, elle devait au préalable le séparer des autres, l'entraîner à l'écart.

« Mais pourquoi le tuer ? songea-t-elle. Après tout c'est un bon chef au sens où l'entendent les Juges : il empêche la prolifération des mutants à l'intérieur de son clan, et s'il est lui-même un mutant, il ne cherche nullement à inventer des machines ou à faire progresser les siens. Il jouit de son pouvoir en despote égoïste, uniquement préoccupé de son bien-être. Non, tu n'as aucune raison de le supprimer, sinon... sinon ton antipathie pour lui. »

*Une antipathie*, vraiment ? Ninji serra les dents. Elle imaginait sans peine ce qu'aurait dit Dorana : « Tu veux le flinguer parce qu'il t'attire, c'est tout. Tu as envie de lui, sexuellement. Ne te raconte pas d'histoires, ma vieille. Il y a si longtemps que tu n'as pas fait l'amour. Il te faut un mâle, c'est normal. N'importe quel mâle... Et tu en as honte. »

Oui, Dorana aurait dit cela, mais Dorana était obsédée par les hommes.

— D'accord, capitula Ninji. Tu peux me suivre mais tu ne devras pas m'adresser la parole. C'est compris ?

Le géant se retourna vers les hautes herbes et fit signe à ses guerriers de rester là.

« Je suis folle, songea Ninji. Je fais une terrible erreur. Ce type va me violer dès que nous aurons pénétré dans la forêt. »

L'angoisse l'empêchait presque de respirer. Elle se remit en route, Gort sur ses talons. Il montait de l'homme une pestilence difficilement supportable. Pour la jeune femme, le chef de clan avait quelque chose d'une muraille en marche. La même compacité, la même allure impénétrable. Si elle lui ordonnait de rebrousser chemin, il ne le ferait pas, elle le devinait. Elle

perdrait la face. Il y avait dans les yeux du géant une étincelle insolite qu'on ne rencontrait pas chez les autres Néandertaliens.

Ils traversèrent la savane dans un silence pesant. Ninji suivait les traces laissées par les sabots du cheval dans la terre molle. Par bonheur il n'avait pas encore plu et la boue n'avait pas effacé les marques. La piste serait toutefois beaucoup plus dure à suivre sous le couvert. Le géant l'y aiderait-il ? Elle en doutait, les hommes des cavernes s'éloignaient rarement de leur campement, et leur territoire de chasse se limitait le plus souvent à un cercle d'un kilomètre de diamètre, pas davantage.

La chaleur moite emprisonnée sous les frondaisons lui sauta au visage et le scaphandre s'emplit instantanément d'une buée de transpiration qui lui coupa le souffle. La jeune femme constata avec surprise que Gort, malgré sa corpulence, se déplaçait avec une souplesse étonnante et sans produire aucun bruit trahissant sa présence.

— Avez-vous seulement une idée de la direction à prendre, lieutenant Kane ? dit-il soudain d'une voix goguenarde.

La jeune femme sursauta. Comment le Néandertalien pouvait-il connaître son nom... et surtout son grade ?

— Vous êtes bien le lieutenant Ninji Sarah Kane, matricule 0853 226 79 ? ajouta Gort, dont la voix prononçait désormais les mots sans déformer les syllabes.

La jeune femme pivota sur elle-même, décontenancée. Elle allait dire : « Comment le savez-vous ? », mais la sottise de la question l'effraya, et elle murmura :

— Qui êtes-vous ?

— Je suis le capitaine Burt Mathew Kinsky des Forces spéciales, répondit Gort. On m'a parachuté sur cette planète avant votre arrivée. Je suis une taupe ayant pour mission d'infiltrer les clans de Néandertaliens pour les surveiller de l'intérieur.

— Mais... votre visage ? s'étonna Ninji.

— Oh, ça ? ricana Gort en effleurant les déformations prognathes qui modifiaient son angle facial. Chirurgie « esthétique », si l'on peut dire ! Implants de silicone et tout ce qui s'ensuit. Même ma pilosité est artificielle. C'est comme si on m'avait greffé une moquette sur l'épiderme.

« Et s'il mentait ? songea la jeune femme gagnée par l'affolement. Si c'est un mutant il est malin, il a pu glaner tous ces renseignements auprès d'un officier capturé... et torturé. Un soldat qu'on nous aurait expédié en renfort... »

— Il me faut une preuve, dit-elle sèchement. Je ne peux pas vous croire sur votre bonne mine.

— J'ai une puce d'identification sous la peau, lâcha Gort. Si vous avez un scanner, il vous suffira de le braquer sous mon aisselle droite pour qu'il vous donne lecture de mon ordre de mission.

— Je n'ai pas de scanner, balbutia Ninji. Tout notre équipement est pratiquement tombé en panne.

— Alors il n'y a plus qu'une solution, soupira Gort.

Tirant son couteau de pierre de la gaine de cuir nouée à sa taille, il traça sur son sein droit trois entailles formant un carré inachevé, puis, saisissant l'épiderme cisailé entre ses ongles, le rabattit violemment vers le bas, dénudant la fibre striée du muscle. Le sang se mit à couler en abondance sur sa poitrine et son ventre.

— Voilà, annonça-t-il. Vous pouvez lire ma plaque d'identité.

Ninji s'approcha. Effectivement. Une plaque d'identité militaire en silicone anallergique avait été implantée sous l'épiderme. Quand le sang aurait cessé de la recouvrir, elle pourrait sans aucun doute y lire le nom et le matricule de « Gort ».

— Ça doit vous faire un mal de chien, grogna-t-elle pour essayer de cacher qu'elle était totalement désorientée.

— Non, fit Gort. La zone a été insensibilisée, les nerfs détruits au microlaser chirurgical. Je ne sens qu'une espèce de démangeaison.

— Vous êtes donc un Béret vert ?

— Oui, un agent infiltré au travers des lignes ennemies. C'était le seul moyen de contrôler réellement les Néandertaliens. J'ai été stérilisé avant d'être parachuté ici, afin de ne pas courir le risque d'engendrer moi-même des mutants. On m'avait donné tous les paramètres. Je connaissais votre présence à l'intérieur de la montagne creuse. J'avais pour

consigne de ne jamais prendre contact avec vous... sauf en cas de force majeure.

Ninji fronça les sourcils.

— Et c'en est un aujourd'hui ? demanda-t-elle.

— Oui, grogna Gort. Shag m'a échappé, un cheval est venu à son secours. C'est tellement inhabituel que ça m'inquiète. Il faut le retrouver et l'éliminer. Les animaux sont en train de préparer quelque chose.

— Vous voulez dire qu'ils complotent contre nous ?

— Affirmatif. Le conseil des Juges s'est toujours méfié d'eux.

La jeune femme serra les dents.

— Je le savais, souffla-t-elle. Je l'ai toujours su. Quand j'en parlais, on me traitait de folle...

Gort rabattit le morceau de peau sur sa poitrine, creusa le sol à la recherche d'une poignée de terre humide et plaqua cet emplâtre sur sa blessure. Ninji éprouvait quelque difficulté à adopter une contenance sous son regard.

— Le complot est une menace bien réelle, dit le géant en la fixant droit dans les yeux. J'ai peu à peu acquis la certitude que les animaux ont installé une base secrète au cœur de la jungle. Je sais qu'ils nomment cet endroit « le sanctuaire ». Ils s'arrangent pour recruter des mutants et leur faire subir un traitement à base de plantes hallucinogènes, jusquiame, aconit, peyotl, champignons de toutes sortes... Ils essayent coûte que coûte de faire sauter le verrou posé par les Juges dans la tête des Néandertaliens. À l'heure qu'il est, ils ont peut-être déjà obtenu des résultats.

— Et Shag ?

— Shag est sans doute le mutant le plus intelligent qu'il m'ait été donné de repérer depuis mon arrivée sur Gurtä. Le plus dangereux aussi, potentiellement parlant. J'ai commis une erreur, j'ai cru que la mort de sa mère l'avait rendu fou, qu'il était neutralisé. Je me suis trompé, il me jouait la comédie. Ce petit salaud s'amusait à se faire passer pour un crétin... et il y parvenait très bien.

Ninji ôta son casque, elle se sentait un peu ridicule ainsi empaquetée devant cet homme nu aux pectoraux couverts de sang séché.

— Il faut retrouver Shag, localiser le sanctuaire et les détruire, martela Gort. J'ai caché du Semtex et des détonateurs pas très loin d'ici. Nous pourrions nous équiper avant de nous enfoncer plus avant dans la jungle.

— Vous savez où se trouve le sanctuaire ? interrogea la jeune femme.

— Non, avoua Gort. Les hommes que j'ai envoyés en éclaireurs ne sont jamais revenus. Les abords de la base sont de toute évidence très bien défendus. Je n'ai jamais pu lancer une opération d'envergure car les Néandertaliens ont peur de la forêt. Les faire sortir de leur caverne n'est pas très facile... Inutile d'espérer leur faire traverser la savane et la jungle.

— D'accord, capitula la jeune femme. Où se trouve votre cache ?

Gort la conduisit jusqu'à une petite grotte dissimulée par un rideau de lianes. La caverne se révéla pleine de conteneurs militaires couverts de mousse. Gort sortit des caisses tout l'équipement de commando habituel et s'en revêtit.

— Merde, jura-t-il soudain. Mes pieds ne rentrent plus dans les rangers...

— Vous n'en avez pas besoin, siffla Ninji qui s'impatiait.

Gort hésita, comme s'il craignait d'être ridicule... ou de commettre une sorte de blasphème.

— Vous feriez mieux d'enlever ce scaphandre, grogna le géant. Vous allez crever de chaud et vous déshydrater. La température est très élevée au cœur de la forêt. Le pourrissement de l'humus installe une atmosphère de serre.

Ninji savait qu'il avait raison, mais elle répugnait à l'idée de se retrouver « nue » sous le regard du faux Néandertalien. L'exosquelette doublant le vêtement de protection multipliait sa force physique par trois, ce n'était pas un atout négligeable.

Gort parut deviner ses pensées car il dit :

— Laissez tomber ce foutoir, l'affrontement ne sera pas physique...

— Que voulez-vous dire ? s'inquiéta la jeune femme.

— Je pense que le sanctuaire est entouré de mutants télépathes, lâcha Gort. Des gosses que les expériences menées par les animaux ont doués de pouvoirs mentaux particuliers. Ils

ne nous sauteront pas à la gorge... Ils tenteront de s'infiltrer dans nos têtes et de nous rendre fous. C'est pour cette raison qu'aucun éclaireur n'est jamais revenu. J'ai là des brouilleurs d'émissions cérébrales mais je ne suis pas certain qu'ils soient réglés sur la bonne longueur d'onde. De plus, ils ont tendance à vous flanquer une migraine atroce et à ralentir vos réflexes.

Il hissa son paquetage sur ses épaules. Ninji l'imita. Elle détestait se sentir aussi vulnérable, aussi *minuscule* face au géant. Bon Dieu ! Elle n'avait pourtant rien d'un top model filiforme, mais ce type était bâti comme un baobab muni de jambes !

« Et si c'était un mutant ? continuait à chuchoter la voix de la méfiance dans sa tête. S'il te manipulait ? »

« Mais non, c'est impossible, songea-t-elle. Il a la plaque d'identité implantée sous sa peau, et... »

*Et quoi ?* Gort avait très bien pu voler cette plaque à un officier capturé et l'implanter lui-même sous son épiderme. Certaines tribus se scarifiaient en se glissant sous l'épiderme des cailloux ou des coquillages pour embellir leur corps. Pourquoi pas une plaque d'identité au lieu d'un éclat de silex ?

Ils entreprirent de suivre la piste laissée par le cheval.

Le tapis d'humus n'avait pas gardé la marque des sabots de l'animal mais il était encore possible de suivre la trajectoire du destrier aux branches brisées, aux buissons saccagés, même si ces débris végétaux cicatrisaient et repoussaient à une grande rapidité.

— Faut faire vite, grogna Gort. La piste va s'effacer, les nouvelles herbes vont la recouvrir.

La machette au poing, ils s'ouvrirent un chemin au milieu du rideau végétal.

— Avez-vous encore un contact avec le vaisseau mère ? demanda Ninji. Personne ne répond plus à mes messages depuis plusieurs années.

— Non, fit Gort. Je vis depuis quinze ans au milieu des Néandertaliens, comme un Néandertalien, sans aucune technologie. Je ne dispose que d'un équipement léger.

— Cette absence de contact ne vous inquiète pas ?

— Je ne suis pas là pour me poser des questions. Je fais ce pour quoi on m’a recruté, c’est tout. En venant ici je savais très bien que je finirais probablement mes jours sur Gurtä. Pour vous rassurer je dirai qu’il est possible qu’un nuage de particules radioactives flotte au-dessus de nous et qu’il s’interpose entre nos antennes et celles des satellites. Je crois même que c’est la seule réponse valable. Quoi de plus banal sur une planète qui a choisi de déchaîner le feu nucléaire ?

Ninji avait envisagé cette théorie, elle aussi. Les nuages radioactifs étaient nombreux dans le ciel de Gurtä. S’ils ne représentaient plus un danger physique pour les habitants de la planète, ils n’en continuaient pas moins à perturber les communications.

« C’est ça, se dit-elle pour se rassurer. C’est sans doute ça... »

Ils marchèrent pendant deux heures. Plus ils s’enfonçaient dans la jungle, plus la chaleur devenait intolérable. Il régnait sous les frondaisons une puanteur de corruption végétale, de fumier chaud. Les insectes grouillaient par milliers sur le sol, Ninji entendait leurs carapaces exploser sous ses semelles. Il en sortait de partout, il en tombait des branches, elle les sentait ricocher sur son crâne rasé. Ses vêtements trempés de sueur commençaient à lui irriter l’entrejambe et les courroies du sac à dos avaient fini par tracer deux sillons à vif dans la chair de ses épaules.

Gort décida enfin de faire une pause.

— À partir de maintenant il va falloir faire attention, murmura le géant en se penchant vers la jeune femme. Si une pensée bizarre, incongrue, vous traverse soudain l’esprit, c’est peut-être le signe que les télépathes nous encerclent et commencent à nous bombarder d’ondes mentales.

— Ils vont prendre les commandes de notre cerveau ?

— Non, rien d’aussi élaboré. D’après ce que racontent les chasseurs que j’ai pu interroger, il s’agirait plutôt d’idées fixes, d’envies soudaines, de besoins irrésistibles. Des envies physiologiques : pisser, chier, manger... Des envies qui dégénèrent jusqu’à l’obsession en l’espace de quelques minutes et qui perturbent le comportement de la victime... ou bien vous serez assaillie par une insurmontable impression de dégoût, de

tristesse, sans que vous puissiez trouver une cause quelconque à l'un de ces sentiments.

— Que doit-on faire si ça se produit ?

— Je ne sais pas. Utilisez le casque brouilleur, mais c'est sans garantie aucune. Je crois que le mieux c'est de faire diversion par la douleur et de s'entailler la peau du bras avec un couteau... ou quelque chose du même genre.

— C'est tout ?

— Ouais, faudra vous en contenter. Je n'ai moi-même jamais expérimenté le phénomène.

Ils repartirent. Ninji était aux aguets des pensées qui lui traversaient la tête. Elle fut effrayée par la foule des images saugrenues qui s'agitaient dans son esprit. Était-ce normal ? Était-ce un signe d'invasion ?

Elle crut discerner un visage entre les lianes. Un visage d'enfant décharné, hydrocéphale et précocement chauve. Un front horriblement bombé surplombait deux yeux creux et tristes perdus dans une petite figure chafouine. Un singe ? Non, les singes n'avaient pas les cheveux blonds...

— À dix heures, chuchota-t-elle.

— Je sais, répondit Gort. Il y en a deux autres. Un à une heure, l'autre à trois heures. Branchons les casques, on verra bien.

Ninji enfonça le bouton contacteur. Une vague douleur annonciatrice de migraine fusa immédiatement dans sa tête. Elle constata presque aussitôt qu'elle avait du mal à coordonner les mouvements de ses jambes. *Perturbations de l'appareil moteur*, c'était le principal inconvénient de ce genre d'équipement. Tout de suite après, la nausée lui retourna l'estomac et elle vomit au milieu de la végétation. Les spasmes ne faisant pas mine de s'atténuer, elle arracha le serre-tête. Elle ne pouvait pas continuer comme ça !

— Ce n'est pas très au point, admit Gort. Il y a beaucoup de cas d'allergie. Moi ça va, j'arrive à le supporter.

Ninji n'eut pas le temps de répondre. Deux autres petits visages émaciés venaient d'apparaître dans la broussaille. Leur peau blafarde et leurs yeux creux les faisaient ressembler à des têtes de mort. Les gosses ne se donnaient même plus la peine de

se cacher. Ils attendaient, un mauvais sourire au coin de la bouche, sûrs de leur invulnérabilité.

— Ne tentez même pas d'effleurer votre arme, murmura Gort. Ils ne vous laisseront pas le temps de tirer. Si ce qu'on m'a raconté sur leurs pouvoirs est vrai, nous sommes dans de sales draps.

La jeune femme feignit de ne pas avoir remarqué la présence des enfants et continua à sabrer les lianes à l'aide de sa machette. Soudain elle eut soif, très soif. Une soif comme jamais elle n'en avait éprouvé de sa vie. Il lui sembla qu'elle pourrait boire un lac entier sans pouvoir étancher la brûlure de sa gorge. Elle s'empara de sa gourde et la vida sans reprendre sa respiration.

— Arrêtez ! ordonna Gort. Bon sang ! Vous ne voyez donc pas qu'ils vous ont pris sous contrôle ? Vous pourriez boire jusqu'à vous faire éclater l'estomac que vous auriez encore soif. Arrêtez ! Donnez-moi ça.

Il lui arracha le bidon des mains. Ninji sentit une bouffée de haine l'envahir. Elle fut à deux doigts de frapper Gort avec sa machette pour lui reprendre la gourde... après, après elle viderait celle que le géant portait à la ceinture. Puis elle courrait vers le ruisseau le plus proche et elle se coulerait dans le courant, la bouche grande ouverte pour se remplir... se remplir...

Gort la gifla. La douleur la ramena à la réalité.

— Ça ne fait que commencer, souffla le géant. Raidissez-vous ou vous n'en sortirez pas vivante. Ils ne lèveront pas la main sur nous mais ils vont projeter dans nos esprits des besoins organiques obsessionnels... J'ai vu un guerrier qu'ils avaient poussé à se gratter. La démangeaison l'avait amené à s'arracher tout l'épiderme avec les ongles. Ce n'était plus qu'un écorché vif. Résistez. Résistez à toutes les impulsions qui vous traverseront à partir de maintenant. Dites-vous bien qu'une simple démangeaison peut vous tuer...

— D'accord, balbutia la jeune femme.

— C'est une simple question d'endurance, insista Gort. L'émission télépathique leur demande beaucoup d'énergie et ils ne peuvent maintenir le contact plus de quelques minutes. Si

nous tenons le coup, ils seront bientôt trop faibles pour continuer à nous bombarder d'obsessions dangereuses. Vous comprenez ? C'est l'affaire d'une demi-heure, après ils n'auront plus de venin.

Ninji hocha la tête. Elle avait si soif que parler lui était douloureux. Elle s'obligea à continuer. Elle avait l'illusion que sa langue avait doublé de volume et que toute sa chair se ratatinait sous l'effet de la déshydratation. Une momie ! Dans quelques minutes elle ne serait plus qu'un sac de cuir desséché renfermant une brassée d'ossements. Gort était fou de l'empêcher de boire... Il voulait sa mort... *Autour d'elle tout devenait liquide*. Elle croyait presque entendre glouglouter la sève dans le tronc des arbres, dans les feuilles, dans les brins d'herbe. C'était un torrent acidulé, frais, au bouillonnement incessant et qui la narguait. Elle ouvrit la bouche et se mit à boire la sève qui dégoulinait des lianes qu'elle venait de trancher. Le jus acide lui aspergea le visage, la poitrine, les épaules. Qu'importe ! Elle buvait enfin... Après, si ce n'était pas assez, elle entaillerait l'écorce des hévéas, elle avalerait le latex suintant, elle... elle...

Gort lui pinça cruellement la chair du biceps.

— Reprenez-vous ! gronda-t-il. Vous avez l'air d'une folle.

Par bonheur l'obsession diminua.

— Ça passe..., bégaya-t-elle.

— Je vous l'avais dit, souffla le colosse. Ils sont trop anémiés pour maintenir l'émission assez longtemps. Le danger, c'est quand ils se mettent à plusieurs pour vous bombarder avec la même obsession, ou qu'ils se relayent. Alors là on est foutu...

Ninji n'eut même pas la force de lui répondre. Combien de temps allait durer cet enfer ? Combien de gosses vivaient embusqués aux abords du sanctuaire ? Elle s'aperçut qu'elle tremblait comme sous l'assaut de la malaria. Le choc nerveux l'avait épuisée et elle devait s'y reprendre à plusieurs fois avant de réussir à sectionner les lianes qui l'empêchaient d'avancer.

Elle n'avait pas parcouru trente mètres qu'elle sentit la faim s'immiscer en elle. Une faim dévorante. Un trou s'ouvrit dans son estomac, un gouffre que rien ne pourrait jamais remplir. Il fallait qu'elle mange. S'agenouillant dans l'humus, elle plongeait

ses mains frémissantes dans son sac à la recherche des rations alimentaires qui s'y trouvaient. Elle prit à peine le temps d'en arracher les emballages. Elle bâfrait sans respirer, s'étouffant avec les miettes. Quand elle eut achevé ses réserves, elle entreprit de ramasser les gros coléoptères qui couraient sur le sol et à les enfourner dans sa bouche. Les carapaces craquaient sous ses dents. Elle les capturait par poignées entières, mais ce n'était pas assez... Les insectes c'était de la broutille, il lui fallait de la vraie nourriture. De la viande. De la viande rouge, saignante. De la viande crue. OUI. Oui, seule la viande crue apaiserait sa faim. Elle se surprit à regarder ses bras nus brunis par le soleil. Des bras fermes qu'elle pouvait facilement porter à sa bouche pour y planter les dents. C'était la partie la plus facile à atteindre, certes, mais peut-être était-il idiot de commencer par là ? Après tout ses mains pouvaient manier le couteau et détacher d'autres pièces de viande sur son corps. Ses cuisses par exemple... ou ses seins. Sans trop savoir pourquoi elle avait toujours eu l'impression que les seins d'une femme devaient constituer un morceau de choix pour les cannibales... Déjà ses doigts se refermaient sur le poignard de combat. Si elle se coupait les deux seins, elle ne mourrait pas tout de suite. Les seins n'étaient pas des organes vitaux... cela lui laisserait le temps de manger autre chose. La face interne des cuisses, si douce... Elle relevait son tee-shirt quand Gort lui saisit les poignets. Il avait tiré une paire de menottes de sa ceinture. Lui retournant les bras dans le dos, il referma les bracelets d'acier sur les poignets de la jeune femme.

— Salaud, hurla Ninji. Vous allez me faire crever ! Il faut que je bouffe ! Il faut que je bouffe !

Elle essaya de le mordre sans y parvenir, puis, ne pouvant attendre plus longtemps, tenta de s'arracher la chair des épaules avec les dents. Elle ne réussit qu'à déchirer son tee-shirt.

— Salopard ! continua-t-elle à vociférer pendant que Gort la forçait à avancer. Gros porc ! Je vais te bouffer... J'enfoncerai ma tête dans ton ventre pour t'arracher les tripes...

Elle claquait des mâchoires tel un chien enragé, les lèvres retroussées, la bave débordant des commissures. Gort, en dépit

de sa force, avait du mal à la maintenir par les poignets tant elle avait atteint le paroxysme de l'agitation nerveuse.

— Avance ! hurlait-il. Avance, bordel ! Il faut sortir du champ d'émission !

Les vingt minutes qui suivirent furent un enfer. Les projections obsessionnelles succédaient aux projections obsessionnelles. Quand ils arrivèrent, titubants, hagards, aux abords d'un cours d'eau, Ninji fut terrassée par une nouvelle évidence : *elle était un crocodile*. Il fallait qu'elle plonge pour aller rejoindre son clan qui s'ébattait là dans la vase... Oui, elle devait le faire. Les mains toujours menottées dans le dos, elle se jeta à plat ventre dans la boue et rampa vers l'eau. Les sauriens, mâchoires béantes, tournèrent la tête vers cette proie consentante qui s'offrait avec tant de gentillesse. Gort n'eut que le temps de rattraper la jeune femme par une cheville et de la tirer en arrière. Il était lui-même à bout de forces car les ondes du casque de brouillage avaient allumé en lui une migraine atroce qui le faisait saigner du nez et diminuait son acuité visuelle au point de lui donner l'impression d'avancer dans un brouillard rougeâtre. Cette illusion venait principalement des petits vaisseaux qui ne cessaient d'éclater à l'intérieur de ses globes oculaires.

N'en pouvant plus, il saisit son fusil d'assaut, enclencha le mode « tir automatique » et se mit à arroser la jungle de courtes rafales. Il savait que c'était une erreur, que les détonations allaient trahir leur approche. Si les humains avaient oublié ce qu'était un fusil, les animaux savants, eux, en connaissaient l'existence grâce aux documents exhumés lors des fouilles archéologiques. Les minuscules veinules que la tension intracrânienne avait fait exploser dans ses yeux brouillaient sa vision, lui interdisant d'ajuster son tir, mais le vacarme des détonations effraya les enfants qui perdirent leur concentration. Les émissions télépathiques cessèrent pendant quelques minutes.

— Je suis en train de devenir folle, balbutia Ninji. Et vous... Comment vous sentez-vous ?

— J'ai la tête qui explose, hoqueta Gort. Il faut que j'enlève ce foutu casque ou bien ma cervelle va se liquéfier et me sortir par les narines.

Il était blême, les yeux cernés de lunules mauves. Il tâtonna pour libérer la jeune femme des menottes. Ninji commençait à comprendre pourquoi personne n'avait jamais atteint le sanctuaire. La légion des enfants télépathes montait bonne garde.

Gort et Ninji s'effondrèrent dans la vase recouvrant la rive. Ils n'en pouvaient plus. La jeune femme ouvrit le rabat de son étui de ceinture et dégaina son automatique. Elle était maintenant décidée à faire éclater toute tête qui aurait la mauvaise idée d'émerger du rideau végétal. Il n'y avait pas d'autre solution si elle voulait survivre à l'épreuve. À la seconde même où elle prenait l'un des enfants dans sa ligne de mire, elle fut terrassée par une nouvelle évidence : *elle était une plante...* une plante enracinée dans la terre humide de la berge. Une plante dont le vent agitait les feuilles mais qui n'avait aucun contrôle de ses appendices. Ainsi, il lui était impossible d'appuyer sur la détente de son arme parce qu'une feuille n'est pas une main, et qu'elle n'a pas le pouvoir de se contracter à volonté ou d'ébaucher le moindre mouvement de préhension.

Elle était bien. C'était reposant d'être un jeune arbuste. Ses pieds étaient ses racines. Elle aurait aimé qu'ils soient enterrés bien plus profondément dans l'humus de la berge, de cette manière ils auraient pu drainer toutes les bonnes substances nourricières enfouies dans le sol.

*Un arbuste...* Souple, gracieux. Ses cheveux étaient des feuilles, ses seins des fruits lourds, son sexe une fente de l'écorce où les abeilles sauvages viendraient faire leur miel...

Pourquoi les crocodiles regardaient-ils de façon aussi insistante dans sa direction ? D'habitude les sauriens ne s'intéressaient pas aux arbres. Pourquoi se mettaient-ils à ramper vers elle ?

À ses côtés, Gort était pareillement figé. Gros tronc abattu par la tempête. Rien ne pourrait plus le faire se relever. Il pourrirait là, lentement, s'éviderait, et les rats laveurs viendraient se faire une niche dans son écorce creuse. Ninji

Kane ferma les yeux. Elle était bien. C'était agréable de s'abandonner au vent. Ses seins étaient comme deux grosses mangues juteuses accrochées à une branche, elle les sentait peser avec fierté. Un arbre aime donner de beaux fruits.

Mais le crocodile se rapprochait... ses courtes pattes fouillant la boue. Que voulait-il ? Pourquoi regardait-il ses racines avec une telle fixité, une telle gourmandise ? C'était stupide.

— Tire ! hurla Gort en expédiant son poing dans la cuisse de la jeune femme.

Le choc libéra Ninji de l'hypnose. Suffisamment pour que son index enfonce la détente. L'arme tressauta dans son poing. Là-bas, la tête de l'enfant explosa dans le feuillage. L'emprise télépathique se dilua aussitôt. Ninji roula sur le flanc. Le crocodile n'était plus qu'à un mètre d'elle, la gueule déjà béante, visant ses chevilles. Elle vida son chargeur dans le trou noir de la gorge, tout au fond du corridor de dents acérées qui s'ouvrait devant elle. La bête s'aplatit, comme si ses pattes avaient brusquement cessé de la soutenir.

— Foutons le camp, gémit Gort. Bon sang, pendant trois minutes j'ai cru que je devenais un tronc d'arbre... La vue des crocos ne me faisait ni chaud ni froid.

Ninji l'aida à se redresser. Titubants, ils s'éloignèrent de la rive. La peur les avait rendus féroces. À présent ils n'hésitaient plus à tirer sur les têtes blafardes émergeant des broussailles. Les gamins s'effrayèrent. Les détonations les empêchaient de se concentrer. Ils battirent en retraite.

Le calme se réinstalla. Gort et Ninji saignaient tous les deux du nez.

— Pression intracrânienne trop élevée, diagnostiqua Gort. On peut devenir crétin à ce petit jeu-là.

— Maintenant les animaux savent que nous nous rapprochons, dit la jeune femme.

— Ça ne fait rien, grogna Gort. Il faut continuer. On ne peut plus reculer. Filons d'ici avant que les mutants ne retrouvent leurs esprits.

## 12

Au dernier étage du sanctuaire les enfants fous détectèrent l'approche de l'ennemi bien avant que ne retentissent les premiers coups de feu. Depuis deux jours déjà, en proie à une inexplicable prémonition, ils se cognaient la tête contre les murs, faisant éclater la coquille de plâtre dont Aka leur avait enveloppé le crâne.

— Que se passe-t-il ? demanda Shag. Tu les as déjà vus faire ça ?

— Non, avoua la jeune fille. C'est mauvais signe. Un grand danger se rapproche. Des tueurs se sont mis en route, ils sont sur le chemin du sanctuaire et le barrage des télépathes ne les a pas arrêtés.

— Les télépathes ? s'étonna Shag.

— Oui, fit Aka avec impatience. Des cobayes écartés par Azaé. Des gosses qui ont muté dans le mauvais sens. Ils ne savent que projeter des idées obsessionnelles sur leur entourage. Azaé les a bannis de la résidence parce qu'ils rendaient la vie impossible à tout le monde. Ils sont restés à proximité pour avoir de la nourriture et des plantes qui calment les maux de tête. C'est notre seule et unique ligne de défense, si tu préfères. Si les intrus la franchissent, rien ne peut plus les arrêter.

La jeune fille marcha jusqu'à la baie vitrée pour scruter la jungle. La haute tour d'habitation crevait le toit de feuillage, mais en raison de la densité de la végétation on ne pouvait l'apercevoir d'en bas.

— Personne ne s'était jamais obstiné à ce point, murmura-t-elle. Généralement les chasseurs rebroussaient chemin dès la première escarmouche télépathique. Ceux qui s'approchent de la tour aujourd'hui viennent pour nous anéantir...

— Que peut-on faire ? balbutia Shag.

— Il faut gagner du temps... et s'enfuir, souffla Aka.

Son habituelle assurance l'avait quittée, et Shag en fut profondément troublé car il avait fini par croire la jeune fille inébranlable. Autour d'eux les fous s'agitaient, se cognant la tête contre les murs. Des éclats de plâtre se détachaient des coquilles blanches enserrant leur crâne malade. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent brusquement, laissant paraître Azaé et Oota le renard. La gazelle donnait des signes de grande nervosité.

— Je vous cherche depuis une heure, siffla-t-elle de sa curieuse voix aigrette. Aka, je t'avais interdit de monter ici... C'est mauvais pour le moral de Shag.

— C'est bien le moment de parler de ça, riposta la jeune fille. Tu sais ce qui risque d'arriver dans peu de temps ?

La gazelle frémit sur ses pattes graciles.

— Oui, souffla-t-elle. Des tueurs s'approchent... des tueurs sortis de la montagne creuse. Oota s'est faufilé dans la jungle pour les observer. Ils sont armés. Le barrage télépathique ne les a pas arrêtés.

— J'ai ordonné aux enfants de repartir à l'attaque, grommela le renard. Mais cela leur demandera un moment car le premier assaut les a épuisés et la migraine annihile leurs pouvoirs.

— Les tueurs ne sont que deux, énonça Azaé comme si cette constatation avait quelque chose de rassurant. Il y a cette femelle : Ninji Kane, qui vit d'ordinaire à l'intérieur de la montagne creuse, et Gort, le géant, ton chef de clan, Shag. Ils semblent s'être associés pour te retrouver.

Shag tressaillit. La simple idée que Gort soit en ce moment même en train de se rapprocher de l'immeuble le terrifiait. Pourquoi le colosse s'acharnait-il sur lui ?

— S'ils franchissent le barrage des télépathes, nous ne pourrons plus rien faire pour les arrêter, lança Aka. L'immeuble n'est pas équipé pour repousser une attaque en règle. Il ne leur faudra qu'une minute pour faire sauter les portes vitrées du hall et prendre les commandes des ascenseurs. Ils se déplaceront ensuite d'étage en étage pour tuer tous ceux qui croiseront leur chemin.

— Je sais, bredouilla Azaé en baissant la tête. Jusqu'à présent personne n'était arrivé jusqu'ici.

— Tu radotes ! s'impacienta la jeune fille. Il faut s'organiser.

— Nous ne sommes pas assez agressifs pour concevoir des plans de bataille, riposta la gazelle. Ça, c'est votre « privilège » d'humains. Nous ne savons qu'attendre la mort ou nous enfuir.

— Je ne vais pas attendre les bras croisés que les exécuteurs viennent m'assassiner ! siffla Aka. Il y a peut-être un moyen de les repousser. Utilisons les robots de démonstration de la résidence pour fabriquer une armée. Nous la lancerons contre les tueurs.

— C'est idiot, lança la gazelle. Les robots sont programmés pour ne causer aucun préjudice aux humains. Ce sont des automates, pas des soldats.

— *Je sais*, lâcha la jeune fille. Mais il est possible de contourner le programme. J'y pense depuis un moment déjà. Si vous nous aidez, on peut bidouiller les données et l'induire en erreur.

— Je ne comprends pas.

— C'est pourtant simple. Prends les joueurs de tennis qui jouent sur le court du rez-de-chaussée... Imagine qu'on décuple la force de leurs coups et qu'on leur fasse croire que les têtes humaines sont des balles de tennis... Si on les lâche ensuite à la rencontre des tueurs, ils n'auront de cesse de les poursuivre pour leur arracher la tête d'un revers bien appliqué.

— C'est dangereux... et assez hasardeux, marmonna Azaé.

— Nous n'avons pas le choix ! trancha Aka. C'est la seule armée dont nous disposons. Il faut transformer ces pantins en gardes du corps.

— Elle a raison, intervint Oota. C'est une bonne idée. Il est probablement possible de contourner le verrou du programme en l'induisant en erreur. Il suffit pour cela de jouer sur le système d'identification et d'interprétation. Il faut se mettre au travail sans attendre. Les programmes contrôlant les robots sont régis par le poste de commandes du rez-de-chaussée. Il ne sera pas nécessaire d'intervenir sur chaque marionnette.

— Nous n'avons aucune idée de ce que nous allons déclencher, objecta Azaé. Shag, Aka, vous risquez de devenir les victimes de vos propres soldats. Nous ne pourrions pas assez affiner les données des cibles à atteindre pour vous exclure de la

sélection. Cela signifie que pour les joueurs de tennis, vos têtes seront également des balles...

— Je sais, répéta la jeune fille. C'est pour cette raison qu'il faut faire sortir tous les robots de la résidence et les masser sur la pelouse autour de l'immeuble de manière à former un cordon de sécurité. Il ne devra plus rester aucun automate dans les étages.

— Mais il n'y a que quatre joueurs de tennis, fit remarquer la gazelle. Ça ne représente pas beaucoup de soldats.

— Il ne faut pas s'en tenir aux seuls joueurs de tennis, expliqua la jeune fille avec nervosité. Nous utiliserons tous les robots en détournant leur fonction initiale. Je pense par exemple à toutes ces ménagères qui coupent des pains en caoutchouc au moyen de grands couteaux dans les cuisines modèles des appartements. À ces couples d'amoureux qui s'étreignent sur les balcons... ou à ces danseurs de la salle de bal. Il suffirait de les programmer pour qu'ils se jettent sur les tueurs et les serrent dans leurs bras jusqu'à leur faire éclater les côtes. Il y a aussi les plongeurs qui font des démonstrations dans la grande piscine couverte du toit. Programmons-les pour qu'ils sautent dans le vide du haut de l'immeuble en prenant pour cible les intrus, et qu'ils leur tombent dessus du haut du ciel comme des kamikazes.

— C'est excellent ! s'enthousiasma le renard. Oui, oui... il faut le faire. Aka a raison, je pense qu'on peut détourner le programme d'identification visuelle des automates. Dans leur « esprit », les intrus doivent devenir le pain qu'on leur ordonne de couper en tranches, le partenaire qu'ils serrent dans leur bras, la piscine dans laquelle ils ont pour mission de plonger.

— C'est une ruse répugnante, grimaça la gazelle. Une ruse d'homme... ou de renard. Je n'y aurais jamais pensé naturellement. C'est trop éloigné de ma logique personnelle. Je comprends pourquoi les hommes passaient leur existence à se détruire. Ils sont doués pour ça. Il y a quelque chose de vicié en eux.

— Nous n'avons pas le temps de philosopher, coupa Oota. Descendons au P.C. de programmation et prenons le contrôle des automates. J'ai assez reniflé les circuits des ordinateurs de

la montagne creuse pour avoir une idée précise de ce qu'il faut faire.

— Ton instinct ? ricana la gazelle. Tu vas te servir de ton instinct pour entrer dans la mémoire de l'ordinateur ?

— Bien sûr, grogna le renard. Le même instinct qui nous permet de savoir d'emblée quelle plante est bonne ou mauvaise, de déterminer avec précision l'écoulement du temps sans avoir recours à une montre... ce même instinct que les hommes nous ont toujours envié.

— C'est répugnant, répéta Azaé. Avoir recours à la ruse... La ruse c'est déjà le mensonge, c'est si... *humain*.

Mais personne ne l'écoutait. Ils s'engouffrèrent tous dans l'ascenseur pour gagner le P.C. de programmation. Shag savait que Aka possédait déjà les rudiments de cette science étrange qu'on appelait informatique.

Au rez-de-chaussée, ils pénétrèrent dans une salle dépourvue de fenêtre mais encombrée d'un nombre incalculable de pupitres et d'écrans. C'était là le centre nerveux de la résidence, l'endroit où étaient gérées toutes les fonctions de la tour et des automates de démonstration. Aka s'installa dans le fauteuil du pupitre et le renard sauta sur la console pour s'asseoir près de l'écran du moniteur.

— Fais d'abord sortir tous les robots de la tour, dit-il, alignes-les sur la pelouse, face à la jungle. Ne laisse en place que les plongeurs de la piscine du toit que tu posteras en équilibre, au bord du vide.

Les doigts d'Aka virevoltaient sur les touches. De temps à autre, Oota lui donnait une indication ou, par un jappement rauque, lui signalait qu'elle venait de se tromper.

Sur les écrans de contrôle qui permettaient de surveiller les abords de la résidence, un étrange exode commença. Des dizaines de robots sortaient de l'immeuble. Certains en costume trois-pièces, d'autres en robe de chambre. D'autres encore entièrement nus. Ils arrivaient, dociles, en smoking, robe de bal, tablier de ménagère ou short de tennisman, tenant à la main les instruments de leur fonction : couteau à pain, raquette, rasoir, brosse à cheveux. Tous ces instruments pouvaient devenir des armes si Aka réussissait à pervertir les processus

d'interprétation gouvernant le comportement des pantins mécaniques.

— N'oublie pas de décupler leur puissance musculaire, dit le renard. Cela les fera sans doute tomber en pièces, mais il n'y a que de cette manière qu'ils deviendront réellement dangereux.

Azaé les regardait faire, d'un air navré, restant obstinément en retrait.

Shag ne comprenait pas pourquoi elle semblait si atterrée. Se battre, se défendre, faisait partie de la vie. C'était la base de tout.

— Là... là, approuvait le renard de sa voix susurrante. Substitue l'image du corps humain à celle du pain de mie... Insiste sur la nécessité des paramètres de détection : la sueur, la température du corps, sinon les robots se prendront mutuellement pour cible et se détruiront les uns les autres. Tu peux également jouer sur la radiographie des corps humains ; programmer les robots pour l'identification des organes internes, et les pousser à ne prendre pour cible que les bipèdes d'au moins un mètre cinquante nantis d'un cœur, de deux poumons et d'un cerveau. Cela évitera les erreurs.

Shag s'éloigna de la console et passa en revue les objets qui l'entouraient. Ce qu'il lui fallait, à présent, c'était une bonne massue.

## 13

— J'ai froid, balbutia Ninji Kane en s'abattant dans les hautes herbes. Bon sang, je grelotte... j'ai l'impression qu'il fait moins vingt.

Elle claquait effectivement des dents et des frissons parcouraient ses épaules nues. Le bout de ses doigts devenait bleu. Elle jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet qui comportait un thermomètre et un analyseur d'air ambiant. Le cadran lui apprit qu'il faisait actuellement +54° Celsius sous le couvert de la forêt.

Gort claquait des dents lui aussi et de la morve lui coulait du nez.

— Ce sont les télépathes, bredouilla-t-il. Ils nous bombardent de suggestions hivernales. Notre organisme croit qu'il fait froid, notre système de thermorégulation interne s'est dérégulé. Il faut bouger ou bien nous allons geler sur place.

— J'ai trop froid, gémit la jeune femme en se recroquevillant sur elle-même. Allumez un feu... un bivouac... Il faut que je me réchauffe.

— Ça ne servirait à rien, les flammes seraient froides elles aussi. Ils peuvent nous faire croire tout ce qu'ils veulent. C'est purement psychosomatique, réagissez... Si vous vous laissez aller, des engelures vont apparaître au bout de vos doigts. Vos pieds vont geler, il faudra vous amputer.

Gort saisit Ninji Kane sous les aisselles et la remit sur ses jambes. Tout en la soutenant, il se mit à courir vers la lisière de la forêt. Une clairière s'ouvrait là. La lumière du jour entraînait à flots dans cette portion de jungle tonsurée. Un immeuble se dressait, énorme, ses milliers de baies vitrées reflétant les rayons du soleil. En dépit des mille années écoulées depuis la catastrophe, tout paraissait encore neuf. Gort s'écroula sur la pelouse tondue de frais qui bordait la résidence. Le froid reflua

de son corps, il jeta un coup d'œil à Ninji Kane dont les lèvres bleues retrouvaient lentement leur couleur originelle.

— Mon Dieu ! hoqueta la jeune femme. Qu'est-ce que c'est ?

Les yeux écarquillés, elle regardait la foule hétéroclite dont les jardins étaient remplis. Des hommes, des femmes – tous souriants – attendaient au coude à coude, formant une espèce de chaîne humaine ou de cordon de sécurité. Ils étaient habillés de la manière la plus disparate : robes de chambre, pyjamas, tenues de sport...

— Ce sont des humains, haleta-t-elle. Pas des Néandertaliens... Regardez leur physionomie ! Je ne savais pas que l'ancienne race avait survécu... Comment ces gens ont-ils pu échapper aux Juges ?

La main de Gort s'appesantit sur son épaule. Le géant semblait lui aussi décontenancé.

Il pointa soudain l'index en direction d'une pancarte.

— C'est un immeuble modèle, souffla-t-il. Regardez ! Le premier de ce qui devait devenir un complexe immobilier... Ces gens sont des figurants cybernétiques. Des robots. Ils nous prennent sûrement pour des acheteurs...

Ninji se redressa. Gort glissa un nouveau chargeur dans son fusil d'assaut. Les cartouches n'allaient pas tarder à manquer. La jeune femme fit quelques pas. Elle n'aimait pas le sourire figé du comité d'accueil. Elle ne comprenait pas davantage pourquoi ces gens étaient sortis de l'immeuble avec tant de précipitation, une précipitation qui les condamnait maintenant à s'exhiber dans des tenues inappropriées. Tout à coup, un tennisman se détacha du groupe et se mit à courir à sa rencontre, la raquette levée. Il se déplaçait avec une telle rapidité qu'elle faillit se laisser surprendre. La raquette siffla dans sa direction, visant sa tête. Si elle ne s'était pas baissée, elle aurait été à coup sûr décapitée... Le tennisman corrigea aussitôt la trajectoire de son outil. On entendait grincer la mécanique d'acier sous la peau de latex rose. Ninji tira, visant le défaut de l'épaule. Les balles explosives arrachèrent le bras articulé. Une gerbe d'étincelles jaillit du moignon, brûlant la jeune femme au visage.

— On les a programmés pour nous tuer ! hurla Gort. Merde ! Je croyais que c'était impossible... que les robots ne pouvaient jamais s'en prendre aux hommes...

Il avait épaulé son fusil et tirait posément, faisant mouche à chaque coup. Les têtes des androïdes explosaient, et parfois les corps prenaient feu. Mais ils étaient si nombreux et se déplaçaient si vite que Ninji sentit la panique l'envahir. Une ménagère qui brandissait un interminable couteau à pain essaya de lui ouvrir le ventre sans cesser de sourire et de répéter : « Encore une tranche ? » Un jogger se rua sur elle à la vitesse d'un obus, avec l'intention manifeste de l'écraser. Elle se déroba de justesse, une fraction de seconde avant la collision.

— L'immeuble..., cria Gort. Cours vers le hall.

Il était lui-même encerclé et se servait de son fusil comme d'une massue pour frapper les robots à la volée avant qu'ils ne s'approchent trop de lui.

Ninji s'élança en zigzag. Elle crevait de peur et découvrait que son trop long séjour à l'intérieur de la montagne creuse lui avait fait perdre tous ses réflexes de combattante. Elle ne valait plus rien sur le terrain, c'était évident. Peut-être même, à trente ans, était-elle déjà trop vieille pour ce job ?

Un deuxième tennisman essaya de lui arracher la tête des épaules. Elle sentit la raquette lui râper l'oreille et le sang lui couler le long du cou. L'espace d'une seconde, la douleur fut si vive qu'elle crut que le lobe avait bel et bien été sectionné. C'est alors que les plongeurs en slip de bain bleu, rouge ou vert, commencèrent à tomber du sommet de l'immeuble pour l'écraser. Elle faillit rester pétrifiée de stupeur tant la scène était incongrue. Du haut des quarante étages de la tour, des hommes et des femmes en maillot de bain plongeaient dans le vide, bras et jambes impeccablement joints. Certains accomplissaient même des figures acrobatiques avec coup de pied à la lune et autres fantaisies olympiques. Ils plongeaient, le sourire aux lèvres, pour s'écraser sur la pelouse où ils explosaient comme des bombes, projetant des débris métalliques dans toutes les directions. Ninji se coucha derrière un banc de pierre pour échapper aux éclats. Des engrenages dentelés sifflaient dans les airs, telles des lames de scie circulaire, sectionnant tout ce qui

se trouvait sur leur passage. Parfois même les baigneurs prenaient feu. Alors qu'elle courait vers le grand hall d'entrée, la jeune femme fut touchée au mollet par un éclat. Elle crut qu'on lui arrachait la jambe, et son pantalon de treillis se couvrit immédiatement de sang. Une tige d'acier de vingt centimètres de long était fichée dans sa chair. Elle l'arracha en hurlant. Elle ne voyait plus Gort tant la mêlée était confuse. En éclatant, les plongeurs avaient fait beaucoup de « victimes » parmi les robots eux-mêmes qui, devenus fous à la suite de courts-circuits multiples, se prenaient mutuellement pour cible, si bien que la bataille était maintenant générale.

Elle se traîna sur les marches menant au grand hall. La porte de verre blindée à double battant était close, mais il suffirait de shunter le boîtier à codes pour la faire s'ouvrir. Tandis que Gort émergeait lentement de la mêlée, Ninji improvisa un pansement sur sa blessure.

Elle plongea son regard à l'intérieur du hall dallé de marbre. Des hommes, des femmes se tenaient là, lui souriant avec bienveillance. Peut-être même avec quelque chose qui reflétait une volonté de séduction ?

Les hommes portaient des smokings, des spencers, les femmes des robes de bal très décolletées, ou fendues sur la cuisse. Certaines parties de ces vêtements avaient fini par s'user sous l'action des frottements répétés – à l'endroit du ventre notamment – si bien que les danseurs présentaient tous une « fenêtre » à la hauteur de l'abdomen ou des parties génitales, fenêtre qui leur donnait une apparence curieusement obscène. Les gants des dames avaient subi la même usure, se transformant peu à peu en mitaines effilochées. Ils avançaient vers Ninji, les messieurs lui coulant des coups d'œil séducteurs. C'étaient de très beaux spécimens de mâles, déclinant toutes les tonalités du charme : du blond nordique au *latin lover*. Dorana en aurait à coup sûr perdu la tête ! La jeune femme les vit manœuvrer la porte de l'intérieur comme s'ils mouraient d'impatience de faire sa connaissance. Les trous ouverts par l'usure dans leurs pantalons de gala permettaient de constater une absence totale d'organes génitaux. Il s'agissait de *taxi boys* très convenables conçus pour charmer les épouses des

acheteurs potentiels, pas pour les exciter. En les voyant se rapprocher, Ninji Kane fut prise de panique mais sa jambe blessée ne lui permettait pas de prendre la fuite. De toute manière, où serait-elle allée ? Dans son dos se déchaînait la bataille des automates en folie. Une bataille dont Gort avait le plus grand mal à émerger.

— Vous dansez ? lui susurra un bel homme blond en se penchant sur elle.

Elle n'eut pas le temps de répondre. Déjà il lui avait saisi la main, noué un bras autour des reins, et l'entraînait dans le hall.

« On avait dû le programmer pour inviter les visiteuses dès qu'elles entraient dans son champ de vision, songea Ninji. Il est si beau qu'elles devaient fondre de béatitude entre ses bras. »

Quelle femme n'aurait pas rêvé de s'exhiber avec un pareil cavalier ?

Elle tenta de se dégager, mais elle était prisonnière d'un arceau de métal. Chaque fois qu'elle essayait de s'écarter, l'androïde resserrait un peu plus son étreinte. Elle gémit, sa main était à présent coincée dans un étau qui lui meurtrissait les phalanges, quant au bras de son cavalier, il lui cassait les reins, lui comprimant les côtes au point qu'elle avait le plus grand mal à respirer.

Le robot s'était mis à danser. Il virevoltait avec une souplesse et une énergie terrifiantes, soulevant Ninji du sol. La jeune femme, emportée dans ce tourbillon insensé, se retenait de hurler et de se débattre. Quelqu'un avait perverti la programmation de l'automate pour que la danse qu'il était chargé d'exécuter se change en étreinte mortelle. Il ne la lâcherait plus. Et si elle luttait pour se libérer, il l'écraserait contre sa poitrine d'acier, lui faisant exploser la cage thoracique.

— Vos yeux sont magnifiques, murmura le robot en rapprochant son visage de caoutchouc de celui de la jeune femme. Avez-vous remarqué combien nos corps sont merveilleusement accordés ?

Une odeur de vieux pneu lui sortait de la bouche, comme si sa mécanique interne s'échauffait aux dépens de son enveloppe de latex. Il continua à débiter des fadaises sans s'essouffler en dépit des prodiges gymniques qu'il accomplissait. Qui avait écrit

ces conneries ? Quel « spécialiste » de la psychologie féminine ? Les femmes de cette époque lointaine étaient-elles réellement assez stupides pour se laisser prendre à ce boniment ?

Ninji mit un moment à comprendre que la musique qu'elle entendait sortait des oreilles de l'automate. Chaque robot avait été conçu pour transporter son propre orchestre avec lui, ce qui lui permettait d'emmener les femmes danser n'importe où : sur la pelouse, à la lisière de la forêt, sans avoir à craindre d'être privé d'accompagnement musical.

— Lâchez-moi..., gémit Ninji malgré elle.

« Je suis complètement idiot, pensa-t-elle aussitôt. Je m'adresse à un robot, pas à un humain !

L'androïde tournait de plus en plus vite, et la jeune femme sentait la nausée la gagner. Une odeur de caoutchouc brûlé envahissait le hall. Elle comprit que les semelles du danseur s'échauffaient sous le frottement trop rapide de ses pieds virevoltant. *Il la serrait...* Il la serrait de plus en plus, comme s'il voulait la pénétrer. Son bassin de métal s'incrustait douloureusement dans celui de Ninji tandis que son bras de fer articulé meurtrissait les côtes de la jeune femme.

— N'est-ce pas merveilleux, cette musique, cet endroit ? chuchota le danseur d'une voix extatique.

Ninji eut la conviction brutale qu'il allait la tuer. On avait truqué ses réglages de manière qu'il écrase progressivement sa partenaire. Ce n'était plus un danseur, c'était une presse hydraulique ambulante. À présent elle était collée à lui, le souffle court, les poumons comprimés. Un boa constrictor géant ne l'aurait pas mieux étouffée.

« Il ne me lâchera pas, pensa Ninji dans la brume de l'évanouissement. Même quand je serai morte. Il continuera à valser avec moi. Je serai en train de pourrir entre ses bras qu'il me fera encore danser à travers la résidence. »

Elle eut une vision d'épouvante : elle, réduite à l'état de squelette, les os ne tenant plus que par quelques lambeaux de chair, dansant dans les jardins au milieu d'un nuage de mouches, cadavre putréfié toujours coincé entre les bras meurtriers du robot souriant. Ses oreilles bourdonnaient, l'air

ne pénétrait plus dans sa poitrine. Elle commençait à râler quand une bouffée d'étincelles jaillit de la bouche de l'androïde.

« Il est en train de prendre feu ! » constata Ninji sans savoir si elle devait s'en réjouir ou s'en effrayer. Si le robot se changeait en torche crépitante sans qu'elle parvînt à lui échapper, elle brûlerait avec lui, aussi sûrement qu'une sorcière attachée sur un bûcher. Son unique chance de s'en sortir c'était que le feu détruise le contrôle moteur de l'androïde et le prive de toute force physique. L'automate se pencha de nouveau vers la jeune femme pour lui murmurer un compliment, mais cette fois ses paroles se matérialisèrent sous la forme de crépitements électriques qui brûlèrent sa prisonnière à la joue.

Où était Gort ? Où se cachait donc ce foutu géant ? Ne pouvait-il venir à son secours ? Ninji tenta de localiser le chef du clan du Grand Crâne, mais la tête lui tournait tellement qu'elle percevait le monde environnant sous la forme d'un sombre tourbillon. Sous ses seins le sternum d'acier de l'automate devenait de plus en plus chaud. « C'est comme d'être collée contre une chaudière de locomotive ! » pensa la jeune femme au comble de la panique. Dans une minute ses tétons allaient se mettre à grésiller comme du bacon dans une poêle à frire !

Enfin, la tête de la marionnette fut arrachée par une gerbe de feu qui jaillit à la verticale, du centre du torse, et alla s'encaster dans le plafond du hall tel un obus. La mécanique décapitée esquissa encore trois tours de valse puis bascula, entraînant Ninji dans sa chute. La jeune femme dégagea sa main meurtrie de celle du robot. Chaque inspiration lui causait une telle souffrance qu'elle se demanda si elle n'avait pas plusieurs côtes brisées. Elle réussit à écarter le bras raidi et à se glisser hors de l'étreinte du danseur. Elle s'aperçut alors que Gort avait lui aussi été pris à partie par une élégante valseuse en robe de bal décolletée. Malgré sa force herculéenne, le Béret vert éprouvait la plus grande difficulté à se défaire des embrassements de sa partenaire qui l'avait empoigné à bras-le-corps, dans une étreinte curieusement obscène. La gesticulation du géant avait d'ailleurs à demi déshabillé la dame jusqu'à la ceinture, mettant à nu des seins de caoutchouc aux tétons curieusement incolores.

— Ne trouvez-vous pas que nos corps s'accordent à merveille dans la danse ? lui chuchotait l'androïde en battant des cils avec coquetterie.

Gort, dans un sursaut, lui arracha les deux bras et la repoussa d'un coup de genou dans le ventre.

— Je crois que j'ai les doigts brisés, haleta-t-il en se précipitant vers Ninji. Vite, il faut trouver le centre de contrôle des robots, ou bien ils auront notre peau.

Il avait raison. Déjà les automates danseurs revenaient à la charge, leurs lèvres de caoutchouc esquissant des sourires de plus en plus charmeurs.

Gort et Ninji titubèrent vers le fond du hall, là où s'ouvraient les portes du service de maintenance.

— Vous dansez ? répétaient les androïdes en leur emboîtant le pas. Vous dansez ?

Gort ouvrit plusieurs battants. Il trouva enfin celui qui masquait la salle de contrôle informatique. Aussitôt, il empoigna tant bien que mal une hache d'incendie et se mit à fracasser pupitres et écrans. Des courts-circuits fusèrent de toutes parts, des flammes crépitèrent, léchant les moniteurs vidéo qui explosèrent. Ce carnage eut l'effet escompté : les robots s'immobilisèrent.

— Ça y est, haleta Ninji. Ils ont cessé d'être sous contrôle, vous avez bousillé l'émetteur.

Elle se laissa tomber sur une chaise. Le sang imbibait la jambe de son pantalon de treillis, et Gort avait les doigts violacés, bizarrement tordus, comme si certains d'entre eux étaient déboîtés ou cassés.

— Il faut poser les charges incendiaires, balbutia le géant. À présent que la maintenance informatique est détruite, les détecteurs d'incendie ne pourront plus déclencher les extincteurs automatiques. L'immeuble va flamber comme une torche. Aidez-moi... Il suffit de jeter les charges dans les cages d'ascenseur, de cette manière les flammes grimperont d'étage en étage sans rencontrer de porte pare-feu.

Il tendit à Ninji la hache de pompier sur le manche de laquelle ses doigts démis avaient le plus grand mal à se refermer. Il souffrait en silence mais la sueur lui coulait sur le

visage et il était blême. Malgré cela, ayant trouvé la clef adéquate accrochée à un panneau, il alla verrouiller la porte de l'escalier de secours qui permettait d'évacuer l'immeuble en cas de panne générale des ascenseurs.

Boitillant, la jeune femme utilisa la hache pour écarter les battants coulissants des quatre cabines desservant l'immeuble. Toutes étaient bloquées aux étages les plus élevés.

— Ces salopards d'animaux savants se sont planqués au sommet de la tour, gronda Gort. Tant pis pour eux ! Maintenant que le circuit hydraulique ne fonctionne plus, ils ne peuvent plus redescendre. C'est comme s'ils s'étaient eux-mêmes hissés tout en haut du bûcher, il n'y a plus qu'à allumer les fagots et à les regarder griller.

Il se dégageait de lui une joie cruelle qui éveilla un certain dégoût chez Ninji Kane. Le sang battant aux tempes, elle arma les charges une à une, réglant les détonateurs sur dix minutes, puis les jeta l'une après l'autre dans les quatre puits de circulation.

— Venez, lança-t-elle à l'adresse de Gort. Il faut s'éloigner d'ici.

Elle avait du mal à se représenter ce que donnait une torche de quarante étages brûlant au beau milieu de la forêt... Elle craignait que les matériaux plastifiés des superstructures ne se détachent et ne leur tombent dessus, tels de grands oiseaux aux ailes enflammées.

Dehors, les robots attendaient, figés au beau milieu d'un geste, marionnettes qui, pour la première fois depuis mille ans, connaissaient enfin l'immobilité.

Gort et Ninji Kane venaient à peine d'atteindre les abords de la résidence quand les charges explosèrent, projetant de longues colonnes de feu à l'intérieur des cages. Le souffle fit voler les portes coulissantes à chaque étage jusqu'à la hauteur du sixième, si bien que les flammes embrasèrent immédiatement les moquettes et les revêtements muraux. Si le système d'extinction automatique avait encore été en état de fonctionner, l'incendie aurait été muselé en une dizaine de secondes, mais ce n'était pas le cas, et le feu se propagea très vite à travers les appartements témoins, se communiquant aux

meubles, aux rideaux... Un grondement sourd emplit la tour. Le grondement du feu qui, lentement, grimpait vers le toit.

Shag sentit l'odeur de l'incendie en même temps qu'Azaé et Oota. Aka et Nils mirent beaucoup plus de temps à prendre conscience que la tour flambait.

— On n'aurait pas dû monter ici, grogna-t-il en essayant de dissimuler la panique qui s'emparait de lui.

— Idiot ! siffla Aka, et qu'est-ce qu'on aurait dû faire d'après toi ? Les attendre en bas ? Ce sont des tueurs, tu comprends ça ? Ils ont des armes qui tuent à distance. Tu ne sais pas ce que c'est, bien sûr !

— Mais vous avez des pouvoirs, Nils et toi ! protesta Shag. Vous auriez pu les affronter.

— *Des pouvoirs ?* hurla la jeune fille d'une voix suraiguë. Lesquels ? Nils n'émet des micro-ondes que toutes les trente minutes, quant à moi, je ne sais jamais à quel moment la boule d'énergie va jaillir de ma bouche. Tu trouves que ce sont des armes fiables ?

— Ça suffit, coupa Azaé. Il y a encore un moyen de sortir d'ici. Il existe un monte-charge de sécurité qu'on peut manoeuvrer au moyen d'un treuil manuel. Mais je ne sais pas s'il sera assez solide pour nous supporter tous. Oota, montre-leur...

Le renard trotta dans le couloir vers le cagibi de maintenance où s'alignaient les panneaux électriques de contrôle, à cette heure tous éteints. Une porte s'ouvrait au fond.

— C'est ici, annonça-t-il. Un tunnel vertical très étroit, haut de quarante étages. Le monte-charge est là, comme un seau suspendu à une corde au-dessus d'un puits. On le fait descendre en manoeuvrant une manivelle pour dérouler le câble. C'est très artisanal. Personne ne s'en est jamais servi, c'était juste une précaution obligatoire, quelque chose qu'il fallait faire pour être en règle avec les lois de l'époque.

Shag ouvrit la porte. Le raclement des gonds fut tout de suite amplifié par la profondeur de l'abîme. Il ne distingua rien,

qu'une sorte de caisse métallique munie d'un garde-fou sur trois de ses côtés, et surmontée d'un treuil autour duquel s'entourait un gros câble aux spires serrées. *Le câble attendait là depuis mille ans...* Dans quel état était-il ?

Shag osait à peine y penser. Il posa le pied dans la nacelle branlante, toucha les spires du bout des doigts. Ce n'était même pas de l'acier ! Rien qu'une de ces espèces de lianes artificielles que Aka appelait du Nylon !

« Nous sommes fichus », pensa-t-il.

— Le puits d'évacuation débouche dans le sous-sol de l'immeuble, précisa le renard. Pas au rez-de-chaussée. Il y a là une immense caverne que les hommes de ce temps appelaient « parking ». Une rampe sort de ce parking pour s'enfoncer dans la jungle, mais, comme la végétation la recouvre, les tueurs n'ont probablement pas encore décelé son existence.

— Cette nacelle ne pourra faire qu'un seul voyage, dit Shag. Quand elle se sera posée en bas, personne n'aura assez de force pour rembobiner la corde jusqu'au toit. Ce qui veut dire que seuls ceux qui feront partie du premier voyage seront sauvés.

— Exact, dit le renard. Et cela signifie que nous ne pourrons pas emmener avec nous l'escouade des enfants fous. Azaé, Aka, Nils, toi et moi, cela fera déjà beaucoup...

— Et si la corde est usée par le temps ? questionna Shag.

— Karma ! fit Oota avec un détachement qui n'avait rien d'humain.

Ils revinrent sur leurs pas. Nils, seul sur la terrasse, observait d'un air goguenard les plongeurs en slip de bain figés au bord du vide. Aux étages inférieurs, les baies vitrées commençaient à exploser et la fumée serpentait le long de la façade, enveloppant le toit d'une brume suffocante.

Les enfants anormaux s'agitaient et se cognaient la tête contre les murs. Certains d'entre eux avaient même fini par faire éclater la coquille de plâtre qui leur enserrait la boîte crânienne. Aka allait de l'un à l'autre, essayant de les calmer.

— Il faut partir, déclara Oota. Le puits de descente plonge directement au cœur de la fournaise. À certains endroits, au cours du voyage, ses parois deviendront si brûlantes que nous aurons l'impression de nous déplacer dans un four.

— Aka ! appela la gazelle, viens, il faut se mettre en route. Aldabar nous attend dans le parking souterrain.

Shag s'aperçut que des larmes coulaient sur les joues de la jeune fille. Il se demanda pourquoi elle était si triste d'abandonner les monstres derrière elle. Pour sa part, il n'en concevait aucun regret.

— *Non*, cria soudain Aka en désignant les enfants fous. On ne peut pas les laisser comme ça. Les livrer aux flammes. Ce serait une mort atroce.

— D'accord, soupira Azaé. Va dans la réserve aux plantes et prépare une infusion de feuilles jaunes. Tu la leur feras boire. C'est un hallucinogène puissant. Ils ne se rendront compte de rien et ne souffriront pas. Fais vite, chaque minute qui passe réduit nos chances de sortir de l'immeuble.

Aka courut dans le couloir et Shag l'entendit s'activer dans la cuisine de l'appartement. Les débiles s'étaient mis à ramper sur le sol pour la suivre. Leurs gémissements emplissaient tout l'étage.

— Nous perdons du temps, grogna Oota. J'ai cent fois répété qu'il fallait exiler les cobayes hors d'usage dans la jungle. C'était une terrible erreur de les parquer ici.

Shag se tourna vers la baie vitrée. Le rideau de fumée se faisait plus épais et l'air commençait à devenir irrespirable. Des fumerolles se glissaient sous les panneaux de verre et serpentaient au ras de la moquette. Aka réapparut enfin, une cruche à la main. Elle allait vers chacun des adolescents au crâne hypertrophié et le faisait boire en lui murmurant des paroles de consolation. Shag se sentit gêné et honteux car il n'avait jamais été témoin d'autant de prévenance. Dans son clan, les débiles ou les infirmes étaient rapidement mis à mort avant qu'ils ne deviennent une charge pour la communauté.

— La drogue a un effet instantané, murmura la gazelle. Ils vont très vite entrer en état de transe.

Elle ne mentait pas. Une minute s'était à peine écoulée que les débiles donnaient déjà des signes de grande stupeur. Les yeux écarquillés sur des spectacles qu'ils étaient seuls à voir, ils couraient à travers l'appartement en agitant les bras tels des papillons ou des oiseaux.

— Qu'est-ce qui leur prend ? grogna Shag.

— C'est la potion, répondit Azaé. Elle procure une illusion de légèreté. On se sent subitement affranchi des entraves corporelles. C'est comme si on ne pesait plus rien.

— Très bien, marmonna Oota. À présent il faut évacuer les lieux.

Shag dut saisir Aka par le poignet pour la contraindre à gagner le monte-charge. Au moment où ils atteignaient le réduit, les cobayes malheureux ouvrirent la baie vitrée, sortirent sur la terrasse et entreprirent de se jeter dans le vide en battant des bras. Ils riaient.

— Au moins ils ne périront pas dans les flammes, siffla Oota en guise d'oraison funèbre.

Aka se mit à sangloter. Shag comprit qu'il devait prendre les choses en main. Il était d'ailleurs le seul à jouir d'une puissance musculaire suffisante pour manœuvrer le treuil car, dès le premier coup d'œil, les engrenages lui parurent rouillés. Par les dieux ! Cette machine avait mille ans, elle allait peut-être se désagréger dès qu'il tenterait d'actionner la manivelle commandant la grosse bobine autour de laquelle se trouvait enroulé le filin...

Si le rouleau de cordage se dévidait d'un coup, la nacelle plongerait droit au fond du puits pour s'écraser avec ses passagers quarante étages plus bas.

Il s'approcha du treuil pour l'examiner avec plus d'attention. C'était là une « machine » qui, un mois auparavant, l'aurait plongé dans la stupeur la plus profonde. Heureusement, le traitement mis au point par Azaé lui permettait aujourd'hui de comprendre le fonctionnement des choses mécaniques avec plus de vélocité que par le passé. Il devina que le système de roues dentées et de cliquets autorisait le dévidement progressif du filin. À chaque tour de manivelle, la corde se déroulait d'une longueur équivalente à celle d'un bras, ce qui impliquait qu'il faudrait *beaucoup* actionner ladite manivelle avant d'atteindre le fond. Le métal corrodé par le temps et l'humidité du puits supporterait-il cette contrainte ?

— On ne voit rien, marmonna Nils.

Il avait chuchoté mais l'écho du tunnel vertical déforma sa voix, laissant pressentir à chacun le danger représenté par cette interminable descente.

— On y va, ordonna Shag. Il faut fermer la porte, l'air est en train de se remplir de fumée.

La nacelle oscillait horriblement dès qu'on y posait le pied. Aka poussa un cri d'effroi en y prenant place et se cramponna au mince garde-fou. Azaé bondit, suivie du renard. La plateforme s'agita de plus belle. Nils enfonça un interrupteur, allumant une série de lampes jalonnant la paroi du puits de descente. Ces lumignons jaunâtres n'avaient, en définitive, rien de très rassurant car ils permettaient au regard de mesurer la distance séparant la nacelle du rez-de-chaussée. Shag grimpa en dernier et referma la porte afin de retarder le plus possible l'arrivée de la fumée. Le puits ne comportait aucune fenêtre. C'était un couloir de circulation aveugle et étroit, une gaine de béton. À chaque étage, une porte de métal permettait une éventuelle évacuation. Pour l'instant, ces battants arrêtaient convenablement la fumée.

« C'est très important, songea Shag, car sinon ce sera comme si nous descendions droit au cœur d'une cheminée d'usine. »

Il savait depuis peu ce qu'était une usine, une cheminée, et prenait plaisir à retourner ces notions dans sa tête à la moindre occasion.

« Si le puits se remplit de fumée, se dit-il encore, nous serons tous asphyxiés avant d'avoir fait la moitié du chemin. »

Il cracha dans ses paumes et saisit la manivelle. Elle était coincée et il n'osait la débloquer d'un coup sec. Ses compagnons le regardaient avec un mélange de terreur et de haine, comme s'ils se maudissaient de devoir mettre leurs chances de survie entre les mains d'un homme-singe. Il fit rouler ses muscles sous sa peau hérissée de poils blonds, exerçant une pression constante sur la tige de fer. La manivelle se dégrippa, les engrenages se mirent en branle, broyant la poussière et la moisissure qui les recouvraient. Un mètre de corde se déroula et la nacelle descendit brusquement. Il y avait une sorte de cliquet antiretour, Shag venait de le comprendre. Un ergot de fer qui bloquait l'engrenage dès qu'on cessait d'actionner la manivelle.

Ce cliquet empêchait le dévidoir de tourner à toute vitesse, telle une bobine jetée dans le vide, ce qui aurait expédié la nacelle au fond du puits en l'espace de deux secondes.

Shag examina cet ergot de métal avec inquiétude. S'il cassait, la nacelle tomberait comme une pierre, plus rien ne ralentissant sa descente...

Il décida de n'en rien dire à ses compagnons et donna un second tour de manivelle. La mécanique hurlait, protestait, tandis que le filin se dévidait en projetant une poussière de moisissure sur la tête des passagers. Heureusement, la corde ne semblait pas en trop mauvais état pour le moment. Elle avait d'abord commencé à se dévider, noire, brune, jaune... maintenant, débarrassée de sa gaine de concrétions, elle devenait presque blanche. Shag ignorait quel poids elle pouvait supporter. Aka, qui savait lire, avait déchiffré un panneau de métal fixé à la rambarde et qui disait *Charge autorisée : 400 kg.*

« 400 kg, pensa Shag. Oui... mais cela, c'était quand la corde était neuve ! Aujourd'hui personne ne peut dire quelle charge elle est encore en mesure d'encaisser. »

D'un mouvement régulier il continuait à dérouler le cordage, essayant d'éviter les à-coups qui auraient pu léser tout à la fois le cliquet et les fibres de Nylon. Tous retenaient leur respiration. De temps à autre, la nacelle râpait le béton des parois, éveillant un horrible écho à l'intérieur du puits.

— Comptez les portes qui défilent ! souffla Shag. Comptez les étages, moi je ne peux pas.

Les veilleuses pointillant la paroi ne fonctionnaient pas toutes, si bien qu'on traversait parfois des zones de ténèbres angoissantes. Le treuil hurlait de manière inquiétante. Il s'échauffait.

— Encore trente étages, souffla Aka d'une voix étranglée. Ça ne va pas vite.

Il faisait de plus en plus chaud. Au fur et à mesure qu'on descendait on se rapprochait du cœur du brasier, là où la tour n'était plus qu'une tempête de flammes dévorantes. Il suffisait de poser la paume de la main sur le béton pour sentir la présence de l'incendie de l'autre côté du mur. L'atmosphère devenait étouffante, insupportable. La sueur ruisselait sur les

faces et sur les corps. Azaé et Oota haletaient comme s'ils venaient de traverser la savane en galopant. Le renard tirait une langue étonnamment longue. Shag mourait de soif. Il savait que la chaleur n'allait plus cesser d'augmenter. D'ici cinq étages, ils auraient l'impression de se déplacer à l'intérieur d'un four.

Tout à coup Aka se cambra, ouvrit la bouche et poussa un cri étranglé. Shag crut qu'elle allait vomir, mais il perçut tout près de sa tête un déplacement d'air, une sorte de vent violent. Quelque chose d'immatériel venait de le frôler. Un choc terrible se produisit derrière lui, et, en regardant par-dessus son épaule, il vit le béton s'enfoncer sous l'impact d'un projectile invisible. *Une boule d'énergie !* Aka venait de cracher l'une de ses célèbres boules d'énergie ! La focalisation énergétique avait troué la paroi de ciment, y ouvrant un orifice de la taille d'une noix, mais par lequel les flammes et la fumée s'engouffreraient bientôt. Une lumière vive troua l'obscurité, la lumière du brasier qui ronflait de l'autre côté du mur...

— Pardon..., hoqueta la jeune fille. Je n'ai pas pu la retenir... C'est nerveux. C'est parce que je suis trop inquiète...

La fumée... Ça y était ! La fumée s'infiltrait par le trou. Shag voulut boucher l'orifice avec sa paume mais retira vivement la main. Le feu était déjà là. Les flammes léchaient le ciment. Elles grondaient, cherchant à s'engouffrer dans le puits, gourmandes de consumer tout l'oxygène qui s'y trouvait encore emmagasiné.

— La corde ! cria Shag. Si les flammes la touchent, elle brûlera. Il faut la mouiller ! Pisser dessus ! Vite...

Comme personne ne se décidait à bouger, il grimpa sur le treuil, souleva son pagne et pissa sur le filin sans se soucier des éclaboussures qui aspergeaient ses compagnons.

Cette précaution retarderait peut-être l'inévitable et leur donnerait le temps d'atteindre le fond du puits.

Cette fois, il empoigna la manivelle avec une vigueur accrue. Le temps pressait. La nacelle laissa derrière elle trois nouveaux étages.

— Merde ! jura Nils. C'est mon tour... J'ai une poussée de micro-ondes. Il faut que je fasse cuire quelque chose... mais on n'a rien emporté... Merde ! Merde ! Il me faudrait un fruit, des

légumes, sinon les ondes de chaleurs vont s'attaquer à n'importe quoi... à l'un de vous, ou même à la corde.

Shag eut une bouffée de haine pour l'adolescent blafard. Il fut sur le point de lui sauter à la gorge pour lui briser la nuque comme il avait appris à le faire dans sa tribu.

— Ne touche pas à la corde ! gronda-t-il d'une voix menaçante, *ou je te tue*. Fais cuire ce que tu veux, tes mains, tes pieds, je m'en fiche... mais ne t'avise pas d'enflammer le filin.

Nils se contracta. Tous les traits de son visage tremblèrent. L'émission de micro-ondes fit crépiter des arcs électriques sur le métal de la nacelle et Shag sentit l'acier du sol allumer une brûlure insupportable sous ses pieds nus. Une odeur de corne grillée emplît l'air, c'était les sabots d'Azaé qui prenaient feu ! La gazelle se mit à sauter sur place, prise de panique. Ses mouvements désordonnés agitèrent la cabine en tous sens, lui faisant racler les murs.

— C'est fini... c'est fini..., balbutia Nils en tombant à genoux. Excusez-moi... Ça ne recommencera que dans trente minutes.

Shag leva la tête. Au-dessus d'eux, la fumée s'engouffrait par le trou qu'avait ouvert Aka. Les flammes ne tarderaient plus à suivre. Dès qu'elles seraient assez longues, elles consumeraient la corde...

Il toussa. À présent la chaleur qui se dégageait des parois atteignait les limites du supportable. Une odeur de roussi emplissait l'air.

— J'ai... Il... il faut que je crache une autre boule d'énergie, hoqueta Aka. Je ne peux pas me retenir... C'est la peur...

Elle renversa la tête en arrière mais Shag la saisit violemment par l'épaule.

— Pas vers le haut ! hurla-t-il. Tu vas démolir le plafond. Si tu arraches le treuil nous tombons dans le vide... Crache vers le bas... essaye d'éviter les murs. Si tu fais un autre trou, l'incendie va envahir le puits.

La jeune fille se pencha par-dessus le garde-fou, comme si elle allait vomir. Tout son corps se contracta. Shag perçut un fracas amplifié par l'écho, tout en bas. Aka s'affaissa au fond de la nacelle, les bras noués autour du ventre, en proie à des spasmes incontrôlables. La fumée se faisait plus épaisse. Shag

avait du mal à garder les yeux ouverts. Nils toussait, Azaé et Oota émettaient de curieux glapissements. La proximité du feu éveillait en eux des terreurs millénaires, instinctives, et ils étaient en train de perdre leur habituel sang-froid. Shag moulinait la manivelle à toute vitesse, les muscles douloureux, au bord de l'arrachement. La fumée l'empêchait de respirer ; si la corde ne cassait pas ils allaient bientôt tous périr asphyxiés. Les larmes ruisselaient de ses paupières et il ne voyait pratiquement rien de ce qu'il faisait. Tout à coup une lumière vive se fit dans la pénombre du puits. Le feu jaillissait de la brèche ouverte au-dessus de leur tête par la première boule d'énergie lâchée par Aka. Les flammes fusaient, agressives, happant l'oxygène avec avidité. C'était l'air contenu dans la cage de béton qui les attirait, les aspirait... Shag ne savait pas à quel étage se trouvait désormais la nacelle. À cause de la fumée personne ne comptait plus les portes. Il baissa la tête car des brandons, des étincelles pleuvaient sur ses épaules, son dos. Dans une minute le feu s'en prendrait au filin, ce n'était plus qu'une question de temps. Il tournait, tournait la manivelle, dévidant le treuil aussi vite qu'il en était capable.

— Accrochez-vous à quelque chose ! hurla-t-il. Aka, Nils, prenez Azaé et Oota dans vos bras... La corde va casser.

Il avait les biceps en feu, ses articulations criaient pitié. Aucun humain n'aurait été capable d'accomplir ce qu'il était en train de faire, seule sa musculature d'homme-singe rendait possible un tel exploit.

Le filin, dévoré par les flammes, se rompit... Shag se sentit tomber. La nacelle rebondissait d'une paroi à l'autre, arrachant des étincelles au béton. Le jeune homme noua ses mains autour du treuil. Il savait que le choc allait être épouvantable... voire mortel. De quelle hauteur étaient-ils en train de tomber ?

Par bonheur la plate-forme resta coincée à mi-parcours, engagée de guingois entre les murs du puits. Ce répit ne dura pas plus d'une minute, mais cette brève pause permit à la nacelle de se débarrasser de l'énergie cinétique accumulée au cours de la chute, si bien que lorsqu'elle recommença à tomber, ce ne fut que d'une hauteur de quatre étages.

La violence de l'impact fut tout de même terrible. À demi assommé, Shag mit un moment à se rendre compte qu'ils s'étaient aplatis sur un épais matelas d'herbe séchée.

— C'est ma réserve de foin, dit la voix d'Aldabar, le cheval, au-dessus de lui. J'ai eu l'idée de la pousser dans la fosse. Une inspiration soudaine. Ça va ?

Shag se redressa. Le cheval avait défoncé la porte du puits à coups de sabots. Le battant, cabossé par les ruades, pendait au bout des charnières à demi arrachées.

— Sortez de là ! ordonna-t-il. L'immeuble n'est plus qu'une torche. J'ai peur qu'il ne s'effondre sur le parking.

Azaé et Oota étaient intacts. Aka saignait d'une coupure au front. Nils avait perdu connaissance. Shag hissa tout ce beau monde hors de la cage de béton.

— Mets les humains sur mon dos ! commanda Aldabar, nous les soignerons plus tard. Dépêchez-vous, le feu gronde au-dessus de nos têtes.

Shag obéit. Une fois Aka et Nils installés sur le dos du cheval, il examina les lieux. Le parking se présentait sous la forme d'une immense caverne remplie de voitures, ces véhicules qu'il avait jadis pris pour des monstres occupés à digérer une proie avalée toute crue. Il savait aujourd'hui que ces « proies » étaient en réalité les conducteurs des engins.

— Ce sont des véhicules factices, expliqua Azaé. Juste là pour le décor, on ne peut pas les utiliser.

Le cheval avait pris la tête de la colonne. Ses sabots faisaient naître de curieux échos aux quatre coins de la grotte.

— La rampe de sortie est par là, indiqua-t-il. Suivez-moi. Dans un instant nous serons dans la jungle.

Ninji Kane et Gort regardaient la tour brûler dans la nuit. Ils avaient dû se retrancher sous les arbres pour échapper aux débris enflammés qui tombaient de l'immeuble. Les robots paralysés sur la pelouse avaient fini par prendre feu eux aussi. Les télépathes, horrifiés par la mort des animaux savants, s'étaient enfuis, si bien que les deux soldats étaient seuls dans la broussaille, la tête levée vers la torche ardente qu'était devenu le sanctuaire.

Une chaleur atroce se dégageait du brasier, racornissant la végétation sur tout le périmètre de l'enclave. Le vent chassait le panache de fumée au-dessus de la forêt, si bien que l'incendie devait se voir à vingt kilomètres à la ronde.

— Pas un n'en a réchappé, ricana Gort. Nous avons fait du bon boulot. Ça dissuadera peut-être les animaux savants de venir en aide aux Néandertaliens.

Ninji ne dit rien. Elle était épuisée, sa jambe lui faisait mal, elle n'aspirait plus qu'à dormir. En outre elle se demandait si Gort n'était pas exagérément optimiste. Si elle s'était trouvée à la place des assiégés, elle aurait mis à profit le tumulte de l'incendie pour s'enfuir. Le rideau de fumée autorisait bien des choses...

Elle prit conscience qu'elle se réjouissait presque d'une fuite éventuelle de ses ennemis et en fut troublée. Que lui arrivait-il ? Elle préféra cesser d'y penser et se recroquevilla entre les racines d'un palétuvier.

La tour brûla toute la nuit. Au matin elle dressait son moignon calciné au-dessus de la jungle. Une puanteur insupportable montait des ruines.

« Dans six mois, pensa Ninji, la végétation l'aura recouverte et, de loin, elle aura l'apparence d'une montagne. »

Gort, malgré ses mains brisées, ne parvenait pas à s'arracher au spectacle des décombres. Il allait et venait, retournant les

corps d'un coup de pied, cherchant vainement le cadavre de Shag. Mais aucun des adolescents qui avaient sauté de la tour ne lui ressemblait.

— Ne restons pas là, lui disait Ninji. Nous sommes tous les deux blessés. Il faut rentrer à la base.

Gort ne l'entendait pas. Il devait être dix heures du matin quand il découvrit, masquée par la végétation, la rampe de sortie du parking. Dans l'humus humide, il releva sans peine des traces de lourds sabots... et celles laissées par les pieds nus d'un Néandertalien flanqué de deux quadrupèdes légers. Il poussa un cri de rage.

— Ils nous ont échappé ! hurla-t-il. Il y avait un souterrain... Un parking... ils ont filé par là pendant que l'immeuble brûlait au-dessus d'eux. Regardez... là. Ce sont les pieds de Shag. La boue a parfaitement moulé le tracé d'une cicatrice qu'il a sous le gros orteil gauche. Une blessure qu'il s'est faite enfant. Il est vivant.

Gort se redressa, le visage déformé par la colère.

— Il faut le retrouver, gronda-t-il. *Et le tuer.*

FIN DU TOME PREMIER